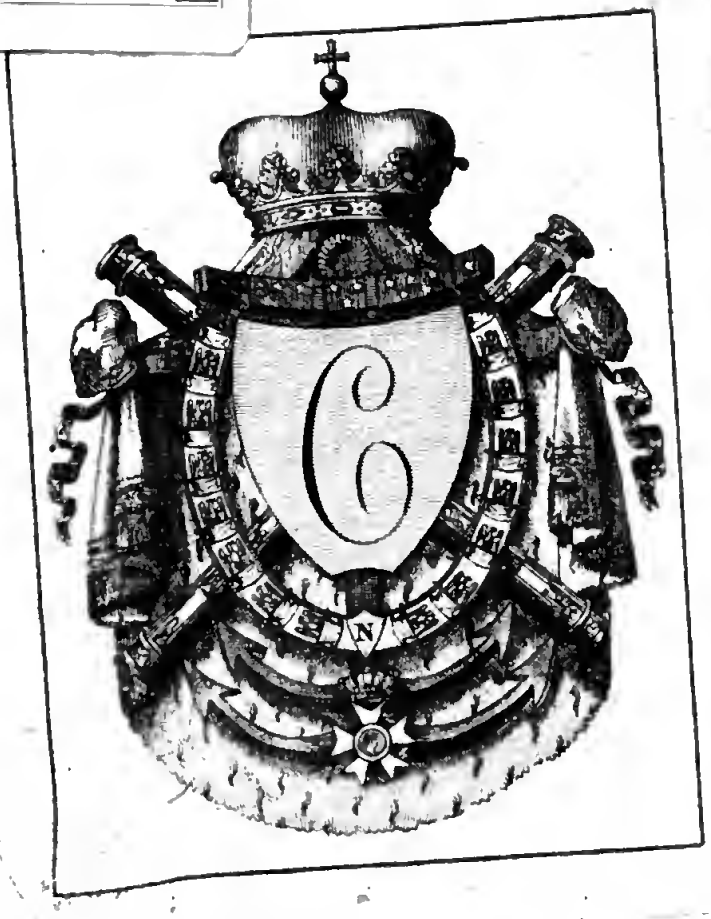
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
186
NAPOLI



Digitized by Google

ILLYRINE,

OU

L'ÉCUEIL DE L'INEXPÉRIENCE.

652231

ILLYRINE,

OU

L'ÉCUEIL DE L'INEXPÉRIENCE.

Ce monde est une comédie,
Où chaque acteur vient à son tour
Amuser les hommes du jour
Des avantures de sa vie.

Epître à Sophie, par le cit. ALIBERT.

Par G..... DE MORENCY.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez { L'Auteur, rue neuve St.-Roch, n°. 111.
RAINVILLE, Editeur, rue Férou, n°. 991.
Mlle. DURAND, Libraire, palais Egalité.
FAVRE, libraire, Palais-Egalité.
Tous les marchands de nouveautés.

AN VIII.

ILLYRINE,

OU

L'ÉCUEIL DE L'INEXPÉRIENCE.

LETTRE CV.

Julie à Lise.

Me voici à Paris, ma chère Lise; mais ce n'est pas ma faute. Il m'a écrit de venir l'y joindre; je lui ai observé que je ne le pouvais; que mes devoirs...; que j'étais épouse et mère; il m'a plaisanté sur mes scrupules, et donné rendez-vous à Ermenonville, non à Paris, pour ne pas fronder mes nouveaux principes.

Pouvais-je, mon amie, refuser un dernier adieu à St. Preux sur le tombeau de J.-J. J'y arrivai vers midi; il faisait beau ce jour-là; le soleil avait encore de la force, je demandai à l'auberge vis-à-vis les jardins de M. Girardin (propriétaire de ce joli séjour), je demandai, dis-je, si un jeune

homme de telle et telle manière n'était point arrivé.— Oui, monsieur, m'a dit un postillon qui rafraichissait, il est allé par-là, dans l'isle des peupliers ; c'est moi qui l'ai conduit ; il était bien pressé, il avait un rendez-vous ; il voulait s'y trouver le premier. Je cours à l'endroit où le postillon m'indique ; je me précipite dans les bras de mon amant, et de nouveau, j'oublie mon époux, ma fille...

Avant que de partir, j'avais laissé une lettre sur le lit de mon époux, où j'étais parvenue tout doucement ; je lui baise la main qu'il avait sortie hors du lit : un songe semblait l'agiter fortement ; je sortis de son appartement ; les forces me manquèrent, je rentre dans le mien ; la lettre de mon amant, que j'avais laissée ouverte sur ma cheminée, frappe ma vue ; j'eus la faiblesse de la considérer, elle triompha ! je me dis : je ne manque pas à mon mari ; je ne fuis pas loin de lui ; je le reverrai demain, quel mal cela peut lui faire ? après que mon cœur eut composé avec ma raison, je pars, et bientôt je suis loin de mes foyers : je m'étais

bien promis, et je l'avais spécifié à mon époux; que le lendemain, ou au plus tard le sur-lendemain, je serais dans ses bras.

Lorsque le lendemain et le suivant furent bien employés dans les bras de mon amant, il fut question du départ, c'est-à-dire, de se séparer; il y consent : deux voitures sont mandées; une se tourne vers S... et l'autre vers Paris. J'embrasse mon amant le cœur serré : je mets le pied pour monter dans ma voiture, le pied m'échappe, je faillis me donner une entorse; mon ami me soutenait, et avec l'exclamation de la sensibilité, s'écrie : tu voulais m'échapper, le ciel me venge ! et m'enlevant d'un bras vigoureux, il me dépose dans la voiture destinée pour lui; les postillons témoins de cette scène, croyaient que c'était un jeune homme que l'on obligeait de retourner au collége.— Mon ami, lui dis-je, et mon mari!.. (fouette, postillon.) Tu retrouveras aussi bien ton mari dans deux jours qu'aujourd'hui, et nous avançâmes toujours. Enfin, nous arrivons chez lui; un petit appartement sim-

ple, mais arrangé avec goût, triste, quoique sur un derrière, (mais je suis accoutumée à la solitude ; puis, qu'est-ce-que l'amour n'embellit pas?) Pendant huit jours, nous oubliâmes tout l'univers pour ne nous occuper que de nous.

Au bout de ce tems, je fus à l'hôtel de H... demander madame de la W... : on me dit que tu étais partie pour la Lorraine, et de jour en jour je remettais à t'écrire ; puis, je comptais toujours aussi de retourner chez moi à S... J'écrivis à mon mari que j'étais à Paris ; il se piqua au jeu et me dit que puisque j'y étais, j'y restasse.

Je n'avais pas encore rien vu qui dénotât une intrigue à mon amant ; un soir qu'il était à son comité, une lettre, dont l'adresse était d'une femme timbrée, de la F. M... lui est apportée sur sa cheminée ; je n'ose pas l'ouvrir ; je craignais de violer le droit des gens; mais le soir, sans faire semblant de rien, comme il n'avait nulle méfiance, je passai derrière lui, et tandis qu'il lisait cette lettre de la F... M... je lui arrachai des mains,

main, et me sauvai avec; il me promit de me la laisser lire sur l'observation que je lui ai faite, qu'il ne tenait qu'à moi de l'ouvrir si je n'avais craint de violer le droit de l'hospitalité. Enfin, il me donne cette lettre; on y parlait beaucoup de moi : on se plaignait d'avoir eu une faiblesse pour un homme qui avait le cœur tellement épris; enfin, on redoutait Julie: à son arrivée, elle devait fixer tous les sentimens : on désirait beaucoup connaître une personne autant aimée, etc. etc.

Ce fut moi qui répondit à la tendre provinciale... Oh! mon beau monsieur, voilà donc votre fidélité. — Mais, Lili, je ne te fus jamais si fidèle, comme il t'est facile de le voir, même par les tendres plaintes de ta rivale; je ne te fus jamais si fidèle qu'en te faisant une infidélité. Qui n'eût point été désarmé à un aveu si touchant! Ma lettre écrite; il la signa, la cacheta et la fit partir sous son contre-seing; mais comme cette dame avait un mari, il ne voulait pas me dire son nom, et elle ne me connaissait que sous le nom de Julie.

La dame répondit honnêtement, sentimentalement; elle desirait beaucoup me connaître, et ne voulait plus être que notre amie; et pour nous en convaincre, c'est qu'elle avait fait un autre amant, et qu'incessamment elle devait faire un voyage à Paris où elle viendrait nous voir avec lui; qu'elle voulait devenir mon amie; que le nom de Claire était celui qui lui convenait désormais, etc.

Il y avait déjà quinze jours depuis cette lettre reçue: un soir, mon ami et moi seuls auprès de notre feu, nous lisions les lettres de Mirabeau à Sophie, lorsque le domestique annonça M. P... A la vue de cet homme, je tressaillis et fut troublée, bien en peine à quoi attribuer cette agitation: ce M. P... était un homme de plus de 40 ans, qui n'avait rien de remarquable en beauté: il avait la tournure d'un laquais de Picardie; tout cela n'est pas fait pour faire impression sur une femme accoutumée aux plus beaux hommes!... il faut donc en chercher une autre cause: combien l'amour et la jalousie sont pénétrans! M'approchant de lui, je veux

le définir : on ne pouvait douter que cet homme était de province; son costume l'annonçait assez. Il avait encore l'air d'un mari tout-à-fait commode. Tout-à-coup il me vint en tête de lui demander si les vendanges avaient été heureuses dans son pays.— Madame, nous en avons très-peu, mon pays n'est pas vignoble.— J'ai cru que vous étiez Bourguignon ! je vous en ai présumé l'accent.— Non, madame; je demeure près de V... C... à la F. M... Je ne sais si vous connaissez ce pays? mais il n'est pas riche en vin. Q.....te cherchait toujours à rompre les chiens ; mais revenant de même à mon projet de découvrir si cet homme n'était pas le mari de notre nouvelle Claire.— Oui, monsieur, je connais beaucoup ces cantons ; oh ! c'est la montagne d'or, monsieur; mais n'êtes-vous pas le mari d'une jolie petite femme qui a demeuré à St.-S... à la cour D... :j'ai l'honneur de connaître madame; il n'y a pas longtems qu'elle est venue à Paris,et elle doit y revenir bientôt. Q.....te interrompit de nouveau; mais je ne veux pas lâcher prise ; oui, monsieur, dis-je même avec humeur à M. Q.....te, M.

est le mari de cette petite dame dont vous m'avez parlé; je ne me trompe pas: pas vrai, monsieur, que madame P... est comme cela? comme cela?... — Oui, madame, vous la connaissez bien; et puis le benêt me donna tous les renseignemens..... La conversation changea de sujet.

Tu crois peut-être que je m'amuse beaucoup des spectacles, des bals et concerts? point du tout; depuis six semaines que je suis ici, je n'ai pas encore sorti dans la rue; je me lève quand mon ami va au corps législatif: comme nous n'avons qu'une chambre, je reste derrière la toile tandis qu'il reçois son monde. Hier, une dame de mon pays, qui demeurait ici, et qui est très-jolie, vint le voir sur un prétexte assez léger; cette femme est assez galante, et je ne doute pas qu'elle venait pour essayer de séduire le *Caton*; elle lui fit des agaceries très-piquantes qui embarrassaient fort le monsieur, car il n'osait pas y répondre. Enfin, elle lui parla de moi assez lestement: il défendit ma cause avec éloquence; la dame vit qu'il n'y avait rien à gagner, elle s'en

fut. Quelques jours après, elle lui écrivit; il lui répondit froidement, et nous n'en avons plus entendu parler.

Hier, mon amant voulut me mener au corps législatif; j'étais dans une tribune en bas, j'ai vu passer Séchelles et Ste.-Amaranthe; je ne crois pas qu'ils m'ayent vus: j'ai attendu bien longtems pour les voir sortir; mais je ne sais s'ils ont pris une autre issue; je ne les ai plus vus: je rentrai avec mon ami, nous dînâmes et passâmes notre soirée accoutumée avec Mirabeau et Sophie.

Pourquoi ai-je revu ce Séchelles: de nouveau mon imagination en a été troublée; j'en ai rêvé cette nuit à côté de mon amant: bizarrerie du cœur!... mais cette Ste.-Amaranthe, parles-m'en donc? c'est sa maîtresse par excellence, pas vrai? qu'elle est belle! qu'il est superbe!!!

Adieu, chère amie; je compte bientôt retourner à S..; me le conseilles-tu? voyons ce que fait mon délaissé mari! il croit que je jouis ici de tous les plaisirs bruyans. Eh

bien! point du tout; je ne sors jamais: je ne vis, ne respire exactement que pour mon amant; mais je réfléchis qu'il ne m'a pas proposé d'aller une seule fois au spectacle; qu'il n'a jamais fait nulle dépense pour moi, et que ne fût-ce que par économie, il me gardera; car quelle est la maîtresse ici, qui ne lui coûterait pas un million de fois plus que moi; et la générosité n'est pas son fort, ni son faible. Adieu, écris-moi ici à son adresse, mes lettres arriveront franc-de-port. Adieu.

Toute à toi, LILI.

LETTRE CVI.

Lise à Julie.

SITÔT ta lettre reçue, je te réponds. Si je te conseille d'aller à S... ; certes, oui ; il est d'absolue nécessité que tu t'y transportes. Tiens, moi je suis toujours l'apôtre de ton mari ; puis, je n'aime pas non plus que ton amant t'ait gardé dans sa chambre; c'est trop de gaieté de cœur te compromettre ; s'il t'aime, il doit avoir de la confiance en toi ; il devait te donner un logement décent: toi, tu vois tout cela de sa part comme amour ; mais moi qui ne suis point cause intéressée dans tout cela, je ne vois de sa part qu'un intérêt ; car n'eût-il que deux petites chambres, tu devrais être chez toi, et lui chez lui : vous devez avoir chacun votre entrée.

Tiens, Lili, je n'aime pas cela : tu gâtes cet homme-là ; tu économise sa bourse, je parierais même, jusqu'aux dépens de la tienne, je te connais ? Eh bien ! tu verras

que tout-à coup il fera de folles dépenses pour un minois qui lui aura tourné la tête.

Les hommes, mon amie, sont de si drôles d'animaux! souvent ils n'apprécient une femme que par ce qu'elle leur coûte : par exemple, je parierais que la petite P... lui a déjà plus coûté que toi depuis trois ans qu'il te fait courir le monde; qu'il te compromet; et ne te flattes pas, mon amie : un homme qui manque de délicatesse vis-à-vis d'une femme, peut en manquer pour toutes; tu sauras quel genre de séduction il a employé avec elle; il paraît qu'il lui a parlé de toi; serait-ce avant ou après sa possession? Si c'est avant, méfies-toi bien de cette femme; si c'est après, méfies-toi de ton amant. Mais ta madame P.... me paraît bien délurée pour une habitante de la F. M.... (je connais cette petite ville): déjà un autre amant! Mais comment la F. M.... peut-elle avoir fourni un consolateur tout près? Je suis curieuse de le savoir; ta madame P.... a l'air piquante.

Mais revenons à mon protégé de Séchelles, tu

tu l'as vu, il a agité tes sens ; c'est bien heureux que tu ayes bien voulu, un instant, les détourner de dessus ton idole, pour les porter sur le plus bel être ; tiens, je voudrais, pour t'apprendre, qu'il ne t'aimât plus. Oui, Ste.-Amaranthe est sa maîtresse par excellence; c'est elle qui est sa sultane favorite, mais son sérail est nombreux! Lili, quand donc en feras-tu partie? c'est pour le bien que je te veux que je fais ce souhait! adieu, Lili; j'ignore encore quand je retournerai à Paris. Je suis toujours l'heureuse madame de W...

Ta LISE.

LETTRE CVII.

Julie à son frère.

Me voici encore une fois dans mes foyers: j'ai fait un voyage de deux mois à Paris; mais je n'ai vu personne; je me suis bien gardé d'aller chez nos parens; je n'eus pu m'empêcher de leur donner mon adresse: ils seraient venus chez moi les uns ou les autres, ne fût-ce que par curiosité, je partageais le logement de mon amant qui n'est pas spacieux.

Mon mari n'a pas encore rompu le silence: ainsi mon séjour ici est très-maussade, je n'y resterai pas long-tems; dis-moi si on sait mon voyage à M. F..., ce qu'en disent nos père et mère.

Donnes-moi des nouvelles de Clarisse; et ta santé, comment va-t-elle? Adieu, je t'aime de tout mon cœur, et t'embrasse de même.

Ta bien aimée sœur LILI.

LETTRE CVIII.

A Julie.

ENFIN, voici une petite lettre de toi, Lili, après deux mois sans recevoir de tes nouvelles!... On a scu ton voyage ici : on crie beaucoup contre toi; ma mère prie tous les jours pour ta conversion qui ne me paraît pas prochaine.

Je n'aime pas que Q.....te t'ait fait partager son logement : une maîtresse de ton genre méritait au moins un chez elle; c'était le cas de représenter pour M. le représentant: il aurait bien pu ne pas tant faire de folies à l'hermitage, et dépenser plus à propos à Paris: dans ce cas, tu as bien fait de ne pas aller dans notre famille.

Ma santé est toujours chancellante; puis, je m'ennuie à périr dans ce désert: heureusement nous touchons à la belle saison. Ta Clarisse se porte toujours bien. Nous t'embrassons tous deux.

Ton ami et frère C. G....

LETTRE CIX.

A Julie.

Il y a déjà bien long-tems que tu es partie, Lili, et je m'ennuie: quand reviendras-tu? quand tu habitais mon petit manoir, tout était animé; mais loin de toi, tout rentre dans le sommeil de la nullité.

Apropos, madame P. de la F. M... vient la semaine prochaine à Paris; si tu veux la voir, viens... tout de suite. Jeudi, prends la diligence; dis-moi si je dois envoyer Barthelemi (mon domestique) au-devant de toi? écris-moi, Lili: j'attends demain une lettre de toi; je serais bien aise que madame P.... se trouve chez moi avec toi.

Adieu, Lili; arrive jeudi: comment vas-tu avec ton mari? adieu: n'oublies pas d'amener Nina, je lui ai trouvé un joli petit mari: tu m'as promis un fruit de cette union, pas vrai?

J'oubliais de te dire que le jour que tu es partie, j'ai eu la visite d'Adélaïde, et la petite Estelle (fille de la chanoinesse); elles sont placées toutes deux chez des lingères : je veille à ce qu'elles soient bien. Il me fut bien doux par-là, Lili, de nous acquitter en partie... ; lorsque tu seras ici toi-même tu jugeras mieux que moi si elles sont convenablement. Je te baise des pieds à la tête.

N. Q·····te.

LETTRE CX.

Julie à son ami.

Je suis bien aise que tu t'ennuies, je suis de même; tout va ici de mal en pire: M. ne me parle plus; je ne vois personne: ma vie ici est fort triste. Ce n'est pas qu'à Paris, comme tu sais, je goûte les plaisirs bruyans; mais je suis près de ce que j'aime, et cela me tient lieu de tout. Jeudi je me rendrai sans faute à Paris: envoye Barthelemi à la diligence. Je serai bien aise de voir madame P... et son amant: elle a été bientôt consolée de toi; je suis curieuse de voir ton successeur. Je suis enchantée que tu ayes trouvé à placer Adélaïde, et Estelle: je les irai voir; comptes sur mes soins pour elles.

Adieu, mon bel ange; tout me déplait tant ici, que j'en suis toute malade. Adieu, je te baise les yeux, la bouche, incontinent, incontinent....

A propos, hier, en passant rue des Cor-

deliers, j'ai rencontré M. P.... qui m'a abordé et dit : — Madame, vous m'avez reconnu sans me reconnaître ; aujourd'hui me connaissant, me reconnaîtriez-vous ? Je le regarde : — Oh ! c'est vous, monsieur : comment vous portez-vous ? comment se porte madame ? — A merveille. — Voulez-vous bien vous charger de mille choses honnêtes de ma part ! Je compte aller à Paris jeudi prochain, et avoir le plaisir de la voir chez M. Q.....re. — Avec grand plaisir ; elle compte s'y rendre la semaine prochaine avec un de nos amis. Je l'engageai à venir me voir ; il m'en fit ses excuses ; qu'il se faisait tard, et qu'il allait coucher chez lui : nous nous quittâmes.

Ce grand benêt !... un de leurs amis emmener sa jolie petite femme à Paris. Oh ! pour lui, il m'a l'air d'être un mari commode avec une naïveté !....

Bon soir ; je suis au lit ; je baise ton portrait en attendant l'original. A jeudi.

Ta LILI.

LETTRE CXI.

Julie à Lise.

C'EST encore de la capitale que je t'écris; car que t'aurais-je dit de S... où je fus passer un mois: je n'ai vu personne, monsieur m'a toujours boudé jusqu'à la veille de mon départ, que Fanny lui aura sans doute appris, me voyant faire une malle : alors quittant sa noire encolure, il fut aimable: tu sais qu'il n'a qu'à vouloir pour l'être. A dîner, il me dit des choses jolies: j'y répondis; car sitôt qu'il me fait des avances, je suis aussi faible avec lui qu'avec mon amant: cependant, j'apportai de la réserve; car je craignais qu'il voulût se raccommoder avec moi pour m'empêcher de partir; et tout étant prêt, cela m'eût fort contrariée: à souper, il fit tant, qu'il obtint la permission de passer la nuit avec moi, après seulement la promesse qu'il me laisserait partir le lendemain par la diligence, et nous passâmes la nuit très-amicalement. Pourquoi t'y prends-tu

prends tu si tard? il ne manque pas de bonnes excuses à me donner. Etant dans mon lit, il sourit avec un air de persifflage. C'est moi, dit-il, qui, aujourd'hui, suis le rival de Q.....te : après nous causâmes tranquillement, amicalement. Le matin, je craignais de sa part quelque objection à mon départ; aucune. Me voici emballée dans la diligence; nous descendons pour déjeûner à V... J'éprouvai un petit mal aise; au dîner il augmenta : je crus que c'était la voiture, je me raffraichis. Le soir augmentait encore, toujours accusant la voiture, je ne m'appésantit pas davantage sur les suites de ces petites fatigues : cependant, lorsque je réfléchissais à l'air goguenard du perfide en nommant son rival : enfin j'arrive à Paris; j'attends Barthelemi, il ne vient pas; un commandant de bataillon qui avait fait la route avec nous, et qui de moi avait eu des soins innouis, me dit : — madame, vous attendez quelqu'un? je ne vous laisserai pas seule que la personne ne soit venue. Je me défendis, il insiste; une heure se passe. — Voulez-vous, madame, que je vous conduise à votre destination?

il n'y avait personne des voyageurs, celui ci était totalement étranger, que risquai-je? je me fis conduire à la porte de M. Q.....te, l'officier descendit pour me donner la main.— Je ne m'éloignerai pas, madame, que je ne sois sûr que vous ayez trouvé votre parent, ou au moins son domestique; il monte avec moi, nous avons beau frapper, sonner, ni maître, ni valet. Mon conducteur me dit : — Voici un crayon, laissez un mot que vous êtes à tel hôtel, telle rue; je vais vous conduire chez moi jusqu'à ce que l'on vienne vous chercher. Belle dame, si on ne vient que demain, ne soyez pas inquiette, j'aurai bien soin de vous.

Je vais chez lui; c'était assez loin, près la chaussée d'Antin. A dix heures, le monsieur crut bien que je lui restais pour cette nuit; il fit venir à souper : il avait déjà, en militaire entreprenant, cherché à m'adresser ses hommages; mais outre que j'étais très-inquiette de la négligence mon amant, et que j'avais beaucoup de mal-aise, j'avais aussi beaucoup d'humeur.

Nous nous mîmes à table, et avions à moitié soupé lorsque l'on arracha la sonnette; c'était le domestique qui venait me dire que son maître m'attendait en bas dans une voiture; je remerciai mon hôte, qui me fit promettre que j'irais déjeûner avec lui le jour suivant. Je trouve mon amant tout épouffé de cette avanture; il se rejetta sur son domestique, et son domestique sur lui de ce qui-proquo.

Nous rentrâmes et nous nous couchâmes; le plaisir de me trouver avec lui eut bientôt dissipé mes allarmes. J'étais confondue; je ne savais à quoi attribuer ce cruel incident. Dans ma lettre de la surveille, je lui avais assuré que mon mari n'avait pas cessé de me bouder, et cela était vrai, et je m'étais signée sa fidèle Lili. Au bout de deux ou trois jours, des symptômes parurent chez moi; je fus trouver un homme de l'art à qui je contai l'avanture; il me donna des palliatifs : comme vis-à-vis de mon amant, le mal était déjà fait, que les mêmes symptômes s'appercevaient alors à tous deux, nous nous traitâmes de com-

pagnie ; heureusement, ce fut très-peu de chose. Mon mari prit occasion de m'écrire pour me charger d'une commission peu importante, et me demanda avec tant d'emphâse des nouvelles de ma santé, que je ne pus pas douter que c'était lui qui m'avait fait ce cruel présent. Mon amie, je crois qu'il n'y a pas deux êtres qui se haïssent autant que ces deux personnages là ; et moi, j'ai le malheur d'aimer l'un, et d'adorer l'autre. Eh bien ! comment trouves-tu cette gentillesse de mon mari ?

J'ai vu madame de P... ; c'est une jolie petite miniature très-aimable, beaucoup d'esprit et d'enjouement ; je la crois un peu rouée. O bon Dieu ! comme elle vous mène Q.....te ! Que ce n'est pas là la toute douce et bonne Lili ! Son amant est un jeune homme de bonne famille, qui est capitaine de bataillon en garnison à la F. M.... Il loge chez elle : ainsi c'est très-commode. Comme elle ne comptait pas beaucoup sur Q.....te, elle l'eut bientôt oublié dans les bras du capitaine, qui a une

très-jolie tournure et l'œil fort beau ; nous nous voyons souvent ; mais nous ne sommes pas encore en très-grande confidence : son amant ou le mien étant toujours avec nous ; mais il y a à présumer que nous deviendrons amies.

Je compte dans quinze jours retourner vers mon perfide ; mais depuis ce voyage, nous n'avons presque encore cueillé que des épines ; il faut au moins faire la récolte des roses. Adieu ; je t'embrasse.

Ta JULIE.

LETTRE CXII.

Julie à Lise.

CETTE fois, c'est de S.... que je vais te parler de Paris, ma bonne amie; je suis née pour Séchelles : on ne peut éviter son étoile; et cette fois, c'est le cas de dire : étoile fortunée.

Quelques jours avant que je revienne ici, en jouant avec mon ami, j'avais cassé le verre de son médaillon où était mon portrait : une glace cassée porte malheur; c'est, dit-on, signe de rupture : je pose le portrait au souvenir de la cheminée; il était à demi-visible, nous l'oubliâmes : on ne s'occupe d'un portrait que lorsque l'on n'a pas l'original. Le lendemain, mon ami me dit : Lili, fais un peu de toilette : Hérault, un de mes collègues, dîne ici; c'est un bel homme : toi qui aimes les beaux yeux; ô! celui-là en a de superbes.

J'avais fait une petite toilette assez gentille : à cinq heures, j'entends la voix de mon ami et une autre qui me fait tressaillir ; mon amant me présente son ami Hérault : je rougis ; il me salua : j'ouvre la bouche pour balbutier quelques mots : il me couvre de ses grands yeux. — Mais, vous êtes M. de Séchelles. — Oui, madame; j'ai eu l'honneur de dîner avec vous chez M. de B... F.-G.... M. Q.....e ne sait pas quel cadeau il me fait de m'amener dîner aujourd'hui : il prit ma main qu'il baisa. Mon amant rentra ; il était sorti pour donner quelques ordres au domestique : on se mit à table; la conversation devint charmante. Que de frais ne fîmes-nous pas pour plaire l'un à l'autre tous les trois!... Hérault de Séchelles, car c'était bien lui, propose des huitres le lendemain à déjeûner : — Vous les aimez, madame ; c'est un repas d'homme ; mais aussi vous savez l'être au besoin. Je dis que j'irais avec plaisir, si mon ami voulait bien me mener : il promit. Après le dîner, nous étions tous trois debout devant la cheminée; mon ami se baisse pour raccommoder le feu, Séchelles ap-

perçoit mon portrait au souvenir ; il le baise et le glisse dans son sein, me faisant un signe de silence. — Mon ami, on te vole. Séchelles me ferma la bouche avec sa jolie main ; je n'eus plus la force de la r'ouvrir : il passa la soirée avec nous, et nous fit promettre que le lendemain vers onze heures du matin, nous irions manger des huitres, notamment Jules.

Eh bien ! comment le trouves-tu, Lili ? celui-là est-il de ton goût ? Certes ! je serais bien difficile !... Puis, je rêvais à ce portrait dérobé.

Qu'as-tu, ma bonne amie ? Est-ce Hérault qui t'occupes ? — Tu es fou. — Pas si fou. Enfin, nous nous mîmes au lit, et je ne fis que rêver de Séchelles : j'avais tant peur que mon ami me priât de n'être pas du déjeûné, que je n'osais prononcer le nom de celui qui était l'unique objet de mes desirs.

Le matin, nous nous levons : il me contrarie ; je prends de l'humeur ; c'est pire

pire que mon mari, me dis-je, d'après tout. Eh bien! je veux y aller : cependant, tout s'appaise, nous partons ensemble; il faisait beau : nous passons le palais royal, la rue de Richelieu, les boulevards; enfin, nous arrivons au n°. 16, rue Basse du Rempart. Nous montâmes au second; il n'y avait que nous et un autre ami-privé d'Hérault qui arriva après : celui-ci était en redingote de lévite de bazin Anglais, doublée de taffetas bleu; il était coëffé; qu'il était beau! Nous passâmes dans son salon; il fit ouvrir des huitres et de bon vin blanc, du chocolat, des œufs frais; rien ne donne tant d'esprit que ces sortes de déjeûnés, c'est-à-dire, de l'aimable enjouement.

Après le déjeûné, il voulut nous faire voir tout son joli logement : nous passâmes dans son cabinet; il avait une bibliothèque immense : nous nous y arrêtons tous. Mon ami tire un livre et l'ouvre; Séchelles me faisant signe de le suivre, et espérant avoir des nouvelles de mon portrait, j'entre dans sa chambre à coucher; il me prit la main et me conduisit à son boudoir;

un papier jaune Anglais, des bordures en arabesque, des amours au plat-fond ; un lit de repos, une glace du haut en bas et de toute la longueur du lit, des pots de fleurs sur la croisée, des Persiennes qui ne donnaient qu'un demi jour, précurseur du bonheur ; il me pose sur le canapé qui était élastique, me presse fortement de ses lèvres de rose. A demi éperdue, je m'échappe de ses bras. Je m'assieds dans un fauteuil dans sa chambre à coucher ; je faillis perdre totalement connaissance. Mon ami entre enfin : — Eh ! qu'as-tu ? Séchelles cherchait dans son secrétaire un flacon d'essence ; je reviens. Je le repoussais d'une main, et de l'autre le pressais tendrement ; il jouissait de tout son triomphe, et bien assuré qu'il ne lui avait manqué que le tems pour être heureux.

Nous rentrâmes tous dans la salle à manger ; et en me reconduisant, il me dit : charmante Lili, demain je vous reporterai votre portrait, n'en soyez pas inquiette. Nous sortons, et je rentre accablée sous le fardeau de la volupté. Mon ami me deman-

de ce que j'avais; je ne suis point en état de te répondre dans ce moment, je ne suis pas encore remisè; mais il ne fut pas dupe qu'Hérault m'avait inspiré un sentiment bien vif.

Madame de P... et son ami dînaient chez nous; son ami nous mena toutes les deux au spectacle; pendant les entre-actes, son ami fut faire le roué au foyer (car c'est un homme du monde); je lui ai demandé comment elle avait connu mon ami; nous eûmes à cette occasion une longue conférence, qui sera le sujet de ma prochaine lettre; celle-ci est déjà un in-folio.

Nous revînmes chez mon amant : il nous dit que l'assemblée serait fort intéressante le lendemain; que l'on y agiterait le divorce; j'irai, dit aussi-tôt madame P.... : voulez-vous y venir, madame? Q.....te répond que j'ai été malade toute la journée; qu'il me trouve si pâle, qu'il croit bien que le lendemain je ferais mieux de rester fort tard au lit. — C'est que madame ne prend pas assez l'air, dit madame P... Oh!

ce n'est pas moi que vous tiendriez toujours comme cela : — Madame est maîtresse de faire ce qu'elle veut ; si elle ne sort pas davantage, c'est que cela lui convient. Ils sortirent, et nous nous mîmes au lit. — Lili, qu'avait donc madame P...? elle avait l'air d'avoir de l'humeur ? Et il en prit à son tour ; aussi je ne me souciais pas que tu te lies avec elle ; les femmes sont si dangéreuses ! c'est une petite rouée. Nous nous endormîmes. Comme lorsqu'il est levé je reste toujours jusqu'à midi au lit, je combinais mes démarches ; je sentais que j'aimais Hérault, mais qu'il fallait renoncer à cette passion ; je ne pouvais faire cette insulte à mon amant, sur-tout étant chez lui : cependant, il fallait bien que je le revoye pour avoir mon portrait.

Mais l'occasion est belle ; je n'ai qu'à m'habiller bien vîte, lorsque mon amant sera parti, et me rendre à l'assemblée ; comme il sera tard, et qu'il y aura beaucoup de monde, je ferai tout naturellement appeller Hérault par un huissier de la salle pour qu'il me place.

Sitôt mon ami parti, je saute à bas du lit ; je me fais donner un joli coup de peigne par Barthelemi, un petit chapeau de castor à la mode, une robe de linon sur un transparent bleu, je me présente à la porte du conseil ; on me refuse : — On n'entre pas, citoyenne : — C'est pour parler à un député. Un garde plus galant me dit ; — Je ne sais jamais refuser une jolie citoyenne. Je pénètre jusqu'à la porte du sanctuaire ; je dis à M. R... , huissier, que je voudrais bien parler à Hérault de Séchelles. — Je vais lui dire qu'une jolie femme le demande, et sûrement qu'il viendra tout de suite : donnez-vous la peine, madame, de vous asseoir. Deux minutes après, Séchelles paraît avec toutes ses graces. — C'est vous, l'amour ? — Voulez-vous me faire placer ?— De grand cœur. Nous entrons dans l'entre-deux des deux battans ; il le referme, et à l'instant nous ne voyons plus clair. Il me presse étroitement dans ses bras... — Ma chère Lili, j'ai un peintre qui aura arrangé votre portrait demain, et je vous le rendrai : quand pourons-nous nous revoir ?.... Demain, je

vous le rendrai, mais où et comment ? Je connais votre délicatesse ; Q.....te vous aime, et vous ne voulez pas lui faire de la peine. Tendre Lili ! Il me donne un baiser ; je n'ai pas la force de m'en défendre, la porte s'ouvre.... Nous entrons dans la salle ; il me fait placer dans une tribune basse près du président. Je lui dis qu'incessamment je retournais chez moi à S.... — Vous m'écrirez, Lili ? Souvenez-vous que dans tous les cas, je suis tout à vous. Il s'en fut ensuite à son poste.

L'assemblée était nombreuse ; on écoute quelques pétitionnaires ; puis, on agite la question relativement au divorce. Après quelques débats, on passe à l'ordre du jour. Bientôt je m'abandonne à la rêverie ; j'oublie où je suis, et que déjà beaucoup de tems s'est écoulé : Séchelles est fait président, mon amant eut aussi des voix, la séance se lève, je sors par le Carouzel et me rends vîte chez moi.

Mon ami rentra peu de tems après moi ; il était si sérieux, que je n'osai lui dire

que j'avais été à l'assemblée ; il examinait beaucoup ma toilette. — Est-ce que tu vas ce soir au spectacle ? — Non : c'est pour toi, ce galant négligé ; je l'embrasse ; il me rend mon baiser et fait un soupir dont mon cœur est pénètré. — O, Lili ! pour moi ! bien, trop tendre Lili !.... Le domestique entre, on sert le dîner. Le lendemain, il fut nommé pour une mission. — Promets-moi, Lili, que tu vas repartir pour S... ; qu'après mon départ, tu ne resteras pas à Paris. — Mon ami bien tendre, non. Je vais retourner tout de suite chez moi ; envoye retenir une place à la diligence. — Gentille Lili, tu me promets, cela me suffit ; je sais que Lili tient parole. Tu ne reverras pas Séchelles. O ! tiens, pour celui-là, je ne peux m'empêcher de le craindre : promets-moi, Lili ! — Tout ce que tu voudras, tout, tout. Lili est toute à toi. Nous nous embrassâmes, et je partis comme je l'avais promis.

Arrivée à S..., je trouvai mon mari lié avec des gens qui, pour bien des raisons, sont dangéreux pour lui ; je voulus m'op-

poser, par le bien que je lui veux, à cette intimité qui le constituait en dépense et le plongeait dans la plus crapuleuse débauche, il prit de l'humeur ; il est impossible de vivre avec lui, tant il est détestable, difficultueux sur tout : je ne sais même pas si j'aurai le courage d'attendre que mon amant soit venu de sa mission pour me rendre à Paris.

Adieu, chère amie : écris-moi, console-moi ; que je suis malheureuse que tu ne sois pas à Paris ! Je vais écrire au président de l'assemblée nationale au sujet du divorce. Adieu, Lise, je te baise.

Ta LILI.

LETTRE

LETTRE CXIII.

Julie à Hérault de Séchelles.

VEUILLEZ bien, monsieur le président, que je m'adresse à vous, pour faire passer, par votre organe, une espèce de pétition à l'assemblée, et la prier de s'occuper d'un objet qu'elle néglige dans ce moment, et qui me paraît très-important.

Vous semblez, monsieur, avoir remis à des tems plus calmes à vous occuper du divorce ; permettez qu'une jeune femme de Province vous fasse une observation. La guerre vous détruit des hommes ; le moyen de réparer cette perte, est de décréter le divorce. Vous avez un nombre infini de jeunes femmes encore en état de donner des soldats à la patrie ; mais les mœurs (qui ne peuvent être régénérées que par le divorce), sont à un tel dégré de corruption, que vous avez moitié des ménages qui ne vivent point ensemble. Sitôt que le mari

a un enfant qui lui assure la fortune de sa femme, pour éviter sa progéniture, il n'habite plus avec elle; rarement une jeune femme se contente d'un simulacre de mari qui la fait rentrer dans le célibat ; le mari trouve bientôt les moyens de s'affranchir du lien conjugal, et la femme doit s'y soumettre. Si elle est aimable, tant soit peu jolie, vous pensez bien, messieurs, qu'elle est bientôt séduite : son jeune cœur a besoin d'alimens, et il faut mille précautions pour s'en procurer qui ne laissent point de traces.. Que d'atteintes portées aux mœurs! que de bons citoyens, que d'hommes, hélas! qui, peut-être, rendraient de grands services à leur patrie, sont ensévelis avant même que de naître !.... Il est tems que les dignes représentans de la nation s'immortalisent, en rompant des nœuds mal assortis : vous avez brisé les chaînes des victimes de mon sexe qui gémissaient dans les cloîtres ; faites plus encore, séparez les époux mal assortis, rendez-leur la liberté d'être heureux et d'en faire d'autres !.... la population en doublera, les bonnes mœurs renaîtront, et vous ramenerez l'âge

d'or !.... Vous voulez, messieurs, établir l'égalité, c'est encore un moyen infaillible. Par le divorce, vous allez obliger les époux à vivre bien ensemble, ou à se quitter: celui qui, pour doubler sa fortune, ne voudra avoir qu'un enfant, sera obligé d'être d'accord avec sa moitié, ou bien elle pourra prendre un autre mari pour donner des citoyens à la patrie.... Les fortunes, par ce moyen, seront plus divisées: on se formera moins de besoins, on sera plus heureux; les époux seront tous amans et pères tendres; les épouses élèveront avec délices les enfans que l'amour aura formé dans leur sein: ces enfans nés d'un tel sentiment, seront sains et robustes, au lieu qu'aujourd'hui, les enfans, qui ne sont souvent que le fruit de la complaisance d'une épouse timide, sont presque tous faibles comme le sentiment qui les a produit.

Le moral se ressent du physique. En m'adressant à vous, législateurs éclairés, vous sentez la force de mon raisonnement, et qu'en décretant le divorce, par cette loi sage, vous allez faire refleurir la France;

et nos citadins délicats vont devenir robustes comme nos anciens Romains : vous éteindrez la débauche qui énerve l'ame; et celles de vos jeunes rejettons seront celles des héros. Les liens de la nature et de l'amour, doivent être les seuls entre des époux. Dans un siècle où les préjugés sont abolis, où la saine raison doit seule dominer, ne remettez donc pas, messieurs, à des tems plus reculés une loi qui doit vous honorer, vous immortaliser, vous faire bénir à jamais!

J'ai l'honneur d'être, monsieur le président,

Une amie zélée de la liberté.

P. S. mille jeunes femmes ont la même solicitation à vous faire, la timidité les arrête; moi, je la brave par l'incognito que je garde dans ce moment; mais lorsque par vous je serai heureuse, j'irai vous faire mes remerciemens; la reconnoissance, est toujours l'apanage d'un jeune cœur sensible!

A cette lettre était joint ce billet.

Je suis partie de Paris pour vous fuir,

monsieur; c'est le seul moyen de vous échapper. Déjà mon ami a pris de l'ombrage; et à qui n'en donneriez-vous pas? Je suis venue reposer mon cœur dans mes foyers; mais je n'y suis point heureuse, comme la lettre attenante ce billet vous le manifeste assez.

Je vous conjure, monsieur, au nom de l'honneur, renvoyez-moi mon portrait; celui à qui il appartient ne s'est pas encore apperçu de votre larcin; mais bientôt mon absence réveillera sans doute son attention sur mon image : renvoyez-le moi à S.... rue N..., et je donnerai à tout ceci des couleurs qui ne produiront nul mauvais effet. Je compte assez sur votre amitié pour faire cesser les allarmes que cette plaisanterie plus prolongée pourait me donner.

Adieu, monsieur; il m'eût été bien doux de partager vos transports....; mais déjà victime d'un fol amour, je crains les chagrins qu'une nouvelle passion pourait me donner : il vaut mieux me guérir, tandis qu'il en est tems encore. Vous êtes trop

multiplié pour faire le bonheur d'une femme sentimentale chez laquelle le phisique n'est qu'accessoire : vous n'auriez jamais pour moi qu'un sentiment éphémère ; et si j'avais appris à vous aimer davantage, votre légèreté eût fait mon désespoir.

Adieu, mon trop cher Séchelles : à vingt lieues de vous, je puis vous dire que je vous aime beaucoup trop pour mon repos, et j'ose me nommer votre amie,

LILI.

LETTRE CXIV.

De Séchelles à Adèle.

Lili, adorable amie; que ce petit billet signé de Lili est tendre! Mon amie! c'est vous qui vous êtes donné ce titre! Lili, qu'il fait de plaisir à mon cœur! O! charmante Lili! qu'il me tarde de vous en donner un plus précieux! Lili! ce nom est bien joli; mais il fut pris et donné par un sentiment dont le souvenir qu'il rappellera toujours nuira à mon bonheur. Eh bien! pour moi, vous êtes Adèle: voulez-vous avec moi oublier Lili pour n'être qu'Adèle? vous me rendrez un mortel bienheureux! que votre première lettre soit signée Adèle.

Mon Adèle, je vous renverrai votre portrait dans ma prochaine lettre; le peintre a été malade et n'a pu l'achever; mais comme il va mieux, et qu'il n'a plus qu'une séance, cela ne peut être long. Si votre ami

vous en parle, dites-lui que par étourderie, ou pour qu'il ne soit pas gâté, vous l'avez mis dans votre porte-feuille, et que vous êtes partie sans penser à le laisser chez lui, et que la clef du secrétaire où est ce portrait étant égarée pour le moment, vous ne pourez le lui envoyer qu'à votre prochain courier. Au surplus, nous avons du tems; car il est en mission dans ce moment; et j'espérais profiter de cette absence pour aller vous faire ma cour; c'est même moi qui ai fortement contribué à ce qu'il en fût. Adèle, ne me grondez pas; cette supercherie est innocente! mais Adèle, tu m'as déjoué. Pardon; je me suis échappé, mon amie; mais comme c'est mon cœur qui te parles, il prend son langage pour être plus directe.....

Adèle, cette lettre en forme de pétition est pleine d'esprit, de raisonnemens justes. J'ai pris le parti de la lire à l'assemblée; elle a été applaudie généralement. Comme beaucoup de mécontens ont fait de même que vous, et ont reclamé la protection de l'assemblée pour la dissolution de leurs liens,

liens, je ne doute pas que d'ici à trois mois le divorce ne soit décrêté. Si vous en profitez, que m'en reviendra-t-il ? prendrez-vous de nouveaux liens avec votre ami ? ou resterez-vous libre ?

Sortant de l'assemblée, les battant (qui se ferment tous seuls) de cette porte que vous nommez celle du sactuaire, m'ayant encore laissé dans l'obscurité, j'ai pensé à Adèle; mais j'étais seul.

Mais, Adèle, combien vous faites une belle résistance ! je n'y suis pas accoutumé ! cela est pour moi un plaisir tout neuf : voici déjà trois fois : à la vérité, c'est l'Heureusement de Marmontel. La quatrième fois, sans doute, vous n'attendrez pas que vous soyez à vingt lieues de moi pour me dire que vous m'aimez ! cela finirait par être absurde; j'aime bien mieux lire une semi-preuve dans vos charmans yeux qu'un aveu complet à vingt lieues de moi.

Adieu Adèle ; croyez que j'ai pour vous beaucoup plus qu'un sentiment éphémère ;

c'est plus encore sur les sentimens de la vie privée que l'on goûte avec vous, ceux de votre esprit qui ont déterminé mon cœur à vous donner la place d'honneur dans mes pensées. Une femme qui a votre joli phisique, et chez laquelle, à bien juste titre, on doit ne le compter que comme accessoire, n'est-elle pas ce que l'on peut trouver de préférable? Je vous baise les mains.

H.-S...

LETTRE CXVI.

Adèle à Séchelles.

A vingt lieues de vous comme à deux pas, je n'ai point d'expression pour vous rendre tout le plaisir que m'a fait votre épître. Oui, je suis Adèle : que ce nom est précieux à mon cœur ! qu'il prend d'harmonie prononcé par le plus divin organe ! qu'il me tarde de l'entendre sortir de ta bouche !

Quand sera-t-ce la quatrième fois que nous nous verrons ? L'*Heureusement* cesserait de l'être s'il continuait.... Mais je m'échappe à mon tour ! Hélas ! tu es à vingt-deux lieues de moi ! Mon amant est en mission, je n'ai point encore eu de ses nouvelles ; ainsi le peintre a le tems de perfectionner le portrait ; c'est moi-même qui reporterai celui de mon ami ; car je suis si malheureuse ici, que je n'y puis rester. Mes amours avec Q.....te m'ont mis à dos toute ma famille et celle de mon mari : je

n'ai encore fait qu'une sottise en ma vie ; mais peut-être en ferai-je encore beaucoup d'autres, et ce sera la faute de tous les miens. Il faut être tolérant à propos....

J'ai donc la place d'honneur dans vos pensées? Cette idée fait évaporer tous mes chagrins. Mon ami, le difficile n'est pas de faire une conquête ; mais vous conserver, vous qui avez pour maîtresse un ange d'esprit et de beauté, une créature céleste ; en un mot, Ste Amaranthe ; puis-je jamais espérer de vous, plus que quelques caprices? et le cœur d'Adèle pourait il s'en contenter? mon ami, j'ai le malheur d'avoir du penchant à la jalousie!...

Comment? vous avez fait lecture des délires de mon imagination à l'assemblée? si ma lettre a été applaudie, je ne le dois qu'à l'onction de votre charmant organe. Peut-on l'entendre, et ne pas être séduit?

Adieu, Séchelles, adieu, mon ange : je suis à jamais,

ADÈLE.

LETTRE CXV.

Séchelles à Adèle.

C'EST du comité de Salut-Public, les chevaux mis aux voitures, que je t'écris, chère Adèle; je pars à l'instant pour le Mont-Blanc, où j'ai une mission secrète et importante; ce voyage durera trois mois au moins; ainsi, charmante Adèle, nous voilà séparés pour long-tems: nous ne pourrons pas même correspondre; car où pourais-je t'adresser mes lettres? tu es un camp-volant; et fût-ce à S.... ou à P...., dans le cas où tu ne serais pas dans le lieu où ma lettre t'arriverait, elle n'aurait qu'à être ouverte, cela te perdrait, et je serais désespéré de te causer jamais l'ombre de peine. J'emporte avec moi ton portrait que j'ai dans mon porte-feuille, devant te l'adresser aujourd'hui; mais obligé de partir à l'instant, et le peintre tenant encore la copie du précieux original, pour perfectionner l'ajustement, je l'emporte: arranges cela du

mieux que tu pourras, Adèle; c'est pour ne pas t'oublier que j'emporte ton portrait; toi, mes lettres te resteront seules pour me rappeller à ton cœur. Vas quelquefois à la convention, Adèle, en mémoire de moi.

Tu me dis que tu as de la pro-tension à la jalousie; Adèle, il n'y a pas un être plus affecté de cette maladie que ton malheureux amant; voilà pourquoi je ne puis conserver une maîtresse. Ste.-Amaranthe, que tu trouves si belle, et qui l'est en effet, est la plus perfide des femmes; et elle est si bien connue pour telle, que l'on ne la nomme que perfide Amaranthe; c'est elle qui a pu me conserver plus long-tems; car j'ai bien des défauts, mon Adèle: outre que je suis jaloux à toute outrance, je veux, moi, que tout me soit permis; peu de belles s'accommodent de cette consigne: aussi, je change souvent, et l'on me troque de même.

Mais Adèle, je ne t'ai pas encore parlé de madame de la W..., c'est-à-dire, de Lise: nous nous sommes plu réciproquement;

mais non convenus.... Elle m'a dit de toi quelque chose que je brûle de vérifier, si cela se trouve conforme, je suis tout à toi, si tu veux être tout à moi! mais d'ici à mon retour, qui n'est pas prochain, soit toute à Q.....te ; il t'aime beaucoup : sois heureuse avec lui ; à mon retour, tu verras à qui tu veux donner la pomme. Si j'étais Pâris! Mais où m'égarai-je! adieu. Tous les chevaux enragent, et on me croit nationalement occupé, tandis que je ne le suis qu'amoureusement de ma très-chère Adèle.

Ton amant SÉCHELLES.

LETTRE CXVII.

A Julie.

Je suis bien loin de toi, Lili; ce voyage fut agréable: j'ai vu les armées; je compte être sous peu de jours à Paris; sans doute j'y trouverai des lettres de toi. A propos, Lili, qu'est donc devenu ton portrait? je n'ai pu le trouver; où l'as-tu donc serré, Lili? ce portrait m'inquiette; est-ce que tu l'aurait emporté avec toi? Je suis triste, fatigué, et las des honneurs que nous recevons par-tout: un baiser de l'amour vaut mieux que tout l'encens (dont peut-être on voudrait nous brûler le nez) que l'on nous prodigue.

Est-tu arrivée à bon port, bonne Lili? ton mari t'a-t-il bien reçue? je t'apprends qu'Hérault est parti pour le Mont-Blanc: ainsi, me voilà débarrassé d'un rival bien dangéreux, et qui te plait, Lili; tu ne peux t'en défendre, car il se pourait bien que tu

tu eus filé le parfait avec lui comme il y a 2 ans avec moi; et que moi, maintenant, je me trouve à l'instar de ton mari alors. Mais, Lili, vous vous connaissiez depuis longtems? que je te sais gré d'être partie sans l'avoir vu! oui, Lili! tu m'aimes; mais tu es si bonne, si facile à séduire! ton cœur vrai, juge toujours d'après lui: je t'en préviens, Hérault est consommé, il t'aime, il n'épargnera rien pour te posséder. O! Lili, je le sens bien; tu es trop loyale, trop sensible pour habiter une ville où il y a tant d'aimables corrupteurs...; et peut-être même ne dois-je ta sagesse qu'à ce que tu n'est pas sortie de chez moi. Mais, adieu, Lili: tout ceci me donne de noires réflexions; je t'embrasse idéalement, toujours.

Ton ami N. Q.....te.

LETTRE CXVIII.

Julie à son ami.

ENFIN, après trois semaines de silence, le voici cependant rompu par une petite lettre, où seulement tu soupçonnes Lili, d'être bonne, facile à séduire; en un mot, perfide! que n'as-tu dit tout de suite que déjà Hérault... eh bien! je ne puis me défendre de le trouver charmant; mais je te jure que jamais la première je te serai infidelle. Si cependant tu prenais avec moi la même tournure de conduite que mon mari, je ne réponds alors de rien: tu le sais, Lili ne connaît que la loi du Talion!

Ne sois pas inquiette de mon portrait, il reviendra dans tes mains; que je suis aise de te voir encore assez de tendresse pour préférer un baiser du vrai amour, à tout l'encens dont tu dis fort bien, peut-être on voudrait te brûler le nez.

Je suis très-malheureuse ici; mon mari

est lié avec des débauchés du plus mauvais genre ; il attire toutes les grisettes chez lui : en un mot, il achève de se ruiner en mauvaise compagnie ; je ne puis long-tems être témoin bénévole de ce genre si peu fait pour moi. J'arriverai incessamment à Paris, arranges-toi comme tu voudras ; mais je ne puis rester ici : comme de tout ceci tu es un peu cause innocente, qui m'a blessée me guérisse. C'est pourtant mon inexpérience qui fera notre perte à tous ; ceci me donne aussi de noires réflexions.

Adieu, il ne me reste plus que le courage de t'embrasser, et de me dire.

Ta LILI.

LETTRE CXIX.

Julie à Lise.

JE ne puis me livrer au sommeil : tout bonheur désormais est évanoui pour moi. Hier, mon frère vint dîner chez moi ; je voulus faire des représentations à mon mari sur la mauvaise compagnie qu'il recevait ; il se mit dans une fureur affreuse : il m'agonit d'invectives les plus grossières ; enfin, il porta la violence jusqu'à me jetter une partie de ce qui était sur la table à la tête : mon frère se mit entre nous ; sans cela, j'aurais été blessée : mon frère et moi rentrâmes dans mon appartement : mon mari s'enferma dans le sien, et nous ne le revîmes plus. Mon frère est reparti le soir pénétré de douleur : je suis restée seule, désolée, et demain, je repars pour Paris. Tu ne pourrais pas reconnaître mon mari, tant la débauche l'a vieilli ; puis, il est très-maussade ; et tout cela réuni ensemble, le rend inabordable. Oui, Lise, je pars, et

j'ignore quand je reviendrai ici : ainsi, adresse-moi ton prochain courier à Paris.

Je te dois des détails sur madame P... : ils ne sont pas à l'honneur de mon ami; je n'ai pas non plus infiniment à m'en louer; mais j'ai tant à me plaindre de mon mari!

Madame P.... est la femme d'un Ing....; elle demeurait à St.-As.... avant d'être reléguée à la F.-M... : comme tu sais, elle est jolie, sémillante, sensible; M. S. F. G.... la connut chez ses parens; il en devint fort amoureux : il avait soixante ans et autant de mille livres de revenu; cela ôte bien des années!... La petite P.... n'est rien moins que riche; elle a beaucoup d'enfans, un bonhomme de mari. Le financier fut pressant, généreux, la petite dame se rendit : un prêt de cent louis fait au mari lui fascina les yeux. Elle vint s'installer chez le F.-G. avec une femme-de-chambre, un enfant qu'elle allaitait. Le vieillard ravi, tous les jours les comblait de nouveaux dons; de fréquens présens envoyés au mari à la campagne (qui, avec une bonne, gardait

les autres enfans); le prétexte de la santé altérée de sa femme nécessitait sa présence à Paris. Elle était parfaitement heureuse, faisant les honneurs d'une maison dans le genre de celle de ton oncle (puisque c'est un de ses confrères) aussi souveraine que tu l'étais chez lui, assez fine pour aussi se procurer quelques affaires de cœur agréables ; elle jouissait du bonheur parfait : mais la fortune est inconstante !....

Le malheur voulut que M. P.... eut une affaire où il avait besoin des députés de son département, il écrivit à sa femme d'aller les solliciter à lui être favorables : il lui cita notamment Q.....te. La jolie solliciteuse joint l'art de la toilette aux agrémens de la nature. Elle prit la voiture du F.-G.... et fut chez tous les députés de son département ; ce sont presque tous des ostrogots, et déjà la petite maîtresse regrettait tout son étalage ; enfin, elle ne se rebute pas ; elle vient à six heures du soir chez M. Q.....te qu'elle avait manqué le matin ; elle fut frappée de son air de dignité, et lui, de ses graces touchantes ; elle

oublia la fortune, et lui, Lili. — Madame, ayez la bonté de me donner votre adresse et votre heure, j'aurai l'honneur de passer chez vous : comptez sur mon zèle à vous obliger ; ils causèrent jusqu'à dix heures du soir ensemble ; il remit la dame à sa voiture.

Le lendemain, à l'heure dite, il se fait annoncer chez elle ; dans un riche salon, près d'un excellent feu, dans une bergère d'édredon était la mère la plus intéressante, tenant à son sein un petit enfant qui sourit innocemment à celui qui bientôt, va être l'instrument de sa ruine.

Il était déjà midi, que le représentant oubliait sa représentation à la convention : si la charmante nourrice ne lui eût rappellé que sa cause serait agitée cette matinée, et qu'il lui avait promis sa voix : ils avaient déjà changé de rôle, et c'était lui qui sollicitait l'avantage de la conduire au spectacle. — J'ai une loge ; mais, monsieur, si vous voulez venir me prendre à sept heures. (Car j'y vais toujours tard, c'est du

bon ton.) Transporté de cette invitation, il se retira tout éperdu de son bonheur; mais il emporta encore moins de trouble qu'il n'en laissa à la belle. Elle prévient son ami que M. Q.....te, député, qui s'était chargé de la réclamation de son mari, viendrait la prendre pour aller au spectacle.

A six heures le Caton se présente; la belle était prête, et dans la plus aimable parure; on monte en voiture. — Mon ange, j'ai pensé que vous seriez bien aise de voir l'opéra nouveau qui fait tant de bruit, (*Psiché*) j'ai retenu une loge grillée. — Vous êtes trop galant... On arrive dans la loge grillée. On ne s'occupe guères du spectacle quoiqu'il soit charmant, et au dernier acte, on est déjà le mieux du monde. Il est onze heures lorsque l'on sort; il ramène la belle chez elle, et promet de venir le lendemain déjeûner avec elle. Qu'il est amer de se quitter, après une aussi agréable soirée!...

Almaïde (c'est le nom d'amitié que lui donnait le septuagénaire) reste rêveuse, trouve tout mauvais au souper, jusqu'à son

son bon ami, tout lui donne de l'humeur; il n'était pas assez neuf dans le monde pour être la dupe, et Almaïde avait trop d'inexpérience pour dissimuler le sentiment tendre et funeste qui la dominait; elle renvoye brusquement le vieillard se coucher; elle passa une nuit agitée, l'aimable souverain revenait sans cesse à sa pensée; et lorsqu'elle se reportait sur le septuagénaire, ses bontés, sa générosité ne pouvaient effacer l'hideux que lui donnait la comparaison : il faut connaître le pouvoir indomptable de l'amour pour pouvoir se faire une idée de la position d'Almaïde. Toute la matinée, sa femme de chambre a ordre de ne laisser entrer que le représentant qui doit venir pour des affaires trop majeures pour que, quoique malade, la porte soit fermée pour lui.

Telles instances que fit le vieillard, elle n'était pas visible. Enfin, midi arrive, le domestique de l'être tant desiré est annoncé, il remet une lettre; c'est là où brille l'aimable séducteur! Il lui retrace, en style de feu, tous les plaisirs de la

veille, et son désespoir de n'avoir pu se rendre au déjeûné; mais qu'il ira sans faute la joindre dans sa loge dans la soirée. On lui répond avec le même délire : on ne manque pas d'être au spectacle, même de bonne heure.

Le domestique repartit, la femme de chambre observe à sa maîtresse qu'elle peut faire dire à M. S... qu'elle est visible. Tu as raison, ma Rose; va tout de suite. Le bonhomme arrive. — Almaïde, mon enfant, vous ne m'aimez plus : je ne suis pas assez injuste pour vous en faire des reproches; mon âge ne peut se concilier avec le vôtre; je serais votre aïeul, et vous ne pouvez être mon amante; mais que mes bienfaits vous rendent toujours mon amie, je ne me fâcherai même pas de l'infidélité que vous me faites, s'il n'y a que moi de ma maison qui la soupçonne; et pour vous prouver la vérité de ce que je dis, vous pouvez engager votre amant à venir dîner avec vous, et moi-même je n'y manquerai pas lorsque l'occasion s'en présentera sans me compromettre; il vous aime, il est

jeune et bien fait, du meilleur ton; soyez avec lui depuis sept heures du matin jusqu'à onze du soir; mais ne découchez jamais; qu'il ne passe jamais la nuit chez moi. Enfin, que mes gens ignorent ma condescendance pour vous : ayez quelque bonté pour moi, et je suis content. Mais, Almaïde, s'il vous arrive de découcher, ne revenez jamais chez moi : mon cœur alors ulcéré, vous est fermé pour toujours.

Almaïde, pénétrée jusqu'aux larmes de la générosité de son bienfaiteur, l'embrassa tendrement, et lui promit que si elle avait quelque faiblesse pour Q.....te, elle ne le compromettrait en rien dans sa maison; qu'elle avait assez de discernement pour différencier l'amitié d'avec le feu follet de l'amour; que d'ailleurs, la reconnaissance qu'elle lui devait était à jamais un motif sacré à son attachement éternel; ils s'embrassèrent.

A quatre heures, on annonça le dîner : Almaïde, en levant sa serviette, trouva dessous une ceinture élastique (mode du

jour) avec une plaque taillée en pierres fines, et une emblême où l'amitié gémit d'une perfidie que lui fait l'amour. Almaïde, en répandant des larmes, va embrasser son ami, qui, de sa main vénérable, lui posa la ceinture. — Que cette peinture, chère Almaïde, me garantisse du même sort ; j'en mourrais, et je ne pourais jamais vous pardonner, si vous me compromettiez.

L'heure du spectacle arrive. Almaïde passe à une glace pour ajuster des panaches sur son chapeau (car déjà cette tendre amante connaît tous les goûts de son amant qu'elle a su lui faire avouer) O! qui ne reconnaît pas là le soin du tendre amour? sa main tremble en ajustant sa ceinture ; enfin, tout est bien, elle s'est donné le sourire de l'approbation, et avec la légèreté d'un oiseau, elle gagne sa voiture, arrive dans sa loge.

Au second acte, la voix mélodieuse du perfide se fait entendre, c'est lui! quel moment!... La toile est baissée, les lumières

presque éteintes, et l'on ignore ce que l'on a joué, si on ne l'avait appris le matin par les petites affiches. On vient prendre des glaces chez Velony. Il est onze heures passées. — Tu viendras demain chez M. S...: dîner à quatre heures. — Oui, mon ange!..

On arrive; le petit papa était déjà au lit: il avait eu une légère indisposition : on l'embrasse. L'excellent cœur d'Almaïde, quoique tout à l'amour ! Son ame a encore des facultés pour l'amitié; elle ne veut pas quitter le petit papa, et passe la nuit dans son lit. Ce bon vieillard est bientôt réchauffé par cette aimable Hébé....; il ne sait de quels termes se servir pour lui témoigner sa reconnaissance. Almaïde a le pied et la jambe charmante; le petit papa se lève le premier, va lui-même chercher une paire de bas de soie blanc à coins rose, des souliers bleu brodés en or; il la chausse et se retire satisfait; elle lui avait dit que Q.....te venait dîner; il ordonna qu'il fût succulent; les meilleurs vins de sa cave; ce n'est pas parce qu'il traite un souverain; mais c'est pour témoigner sa recon-

naissance à Almaïde qu'il reçut son amant avec toutes les graces de l'opulence.

Huit jours se passèrent sans l'ombre de nuages : tous les deux jours, l'amant d'Almaïde dînait chez son ami, et ils allaient passer leur soirée ensemble; mais le bonheur peut-il être permanent ? Ne suffit-il pas d'être amans pour éprouver quelques catastrophes ? Tu sais que Q.....te n'aime qu'autant que l'on a de nouveaux sacrifices à lui faire; que personne ne fuit tant la monotonie que lui; ne lui vient-il pas mille chimères de ce qu'Almaïde ne voulait pas passer la nuit chez lui ; qu'elle aimait trop son petit papa, etc.

Enfin, il exige, pour preuve de son amour, que sa maîtresse lui donnerait une seule nuit; Almaïde résista long-tems; mais que l'on est faible lorsque l'on aime ! Une belle journée, ils furent ensemble manger une matelotte au Gros-Caillou ; il la ramena chez lui : il eut l'indignité de retarder sa montre, et de perdre, de gaieté de cœur, son amie pour satisfaire la fan-

taisie de passer une nuit avec elle. A dix heures, quoiqu'il en fut onze, elle voulut se retirer. — Tu as encore une heure, mon ange !.... L'heure, et plus, s'écoule. Le domestiqne entre et dit qu'il est minuit passé: elle veut se retirer; mais le perfide joignant à ce que l'heure était plus que passée, ses tendres instances, il la porte au lit. On a ses instans de faiblesse; elle n'eut point la force de sortir: cependant cette nuit ne fut rien moins qu'heureuse ! Les remords poignardaient déjà le cœur d'Almaïde, l'idée de son bon amie l'affligeait sensiblement. A sept heures arrivent Rose et un commissionnaire, apportant tous les bagages d'Almaïde; le bonhomme lui écrivait qu'elle ne remette jamais les pieds chez lui; que son amant n'était plus qu'un vil séducteur, puisqu'il avait, en quelque sorte, violé les loix de l'honneur, ou au moins de la délicatesse, en lui faisant enfreindre le seul vœu qu'il lui avait osé imposer; qu'il la priait de recevoir dix louis, comme la dernière peuve de son attachement; et que sa santé étant mauvaise, il allait profiter de cette événement pour aller prendre les eaux de Bon-

nières. Il avait aussi fait un cadeau à la femme de chambre, et à l'enfant qui était sa filleule; il partit trois jours après : elle lui écrivit; mais il ne voulut pas lire ses lettres. Ce noble vieillard était aussi sévère et déterminé lorsqu'il avait pris un parti, que juste et généreux.

Almaïde s'abandonna au désespoir : son amant était muet et stupéfait; quel embarras pour lui, la mère, l'enfant, la femme de chambre!.... et pour l'achever de peindre, tandis qu'il est à l'assemblée, une lettre de moi arrive. Almaïde est violente; que de droits n'avait-elle pas sur lui? elle ouvre ma lettre, la rage la possède, elle casse et brise tout chez lui. La douleur morne fit place au désespoir, elle a des convulsions effroyables; le domestique, sa femme de chambre, la tiennent long-tems pour morte. Lorsqu'elle revit son perfide amant, des excès de fureur lui reprirent : il ne fut jamais si embarassé de sa vie. Enfin, il se pose près d'elle, la ramène à la raison, lui promet... — Mais vous en aviez une autre? Et tirant ma lettre de sa poche. — Tenez, monstre!

monstre ! que ne me laissiez-vous chez mon bienfaiteur ?.... Il demeure confus. — Vous avez le portrait de cette femme, je veux le voir. Et tout de suite prenant dans ses poches la clef de son secrétaire, elle fouilla tant, qu'elle trouva mon portrait et toutes mes lettres. — Je veux les lire. Mettant la clef dans sa poche, et regardant avidement mon portrait : Tendre Lili, tu es aussi sans doute une victime de ton amour ? Monstre ! que ne me le disiez-vous ? Cette femme est charmante ; elle a sur votre cœur des droits antérieurs aux miens. Que ne restiez-vous en affaire de galanterie passagère avec moi ? Etait-il un ami plus accommodant que le mien ? Il l'embrasse. — C'est que je vous aime trop : il y a déjà trois ans que Lili est ma maîtresse ; elle commence à perdre la fraicheur de la jeunesse....

— Mais, selon sa lettre, elle va arriver. Adieu, monsieur ; je retourne dans mes foyers : demain Lili couchera ici, et bientôt vous aurez oublié Almaïde. — Je ne peux disconvenir que j'aime beaucoup Julie, que je la reverrai avec plaisir ; mais

Almaïde!... — Non, non, je ne pourais m'apprivoiser au genre de vie obscure qu'il faudrait que je conservasse dans votre petite chambrette, moi que vous avez tiré d'une maison si opulente. Que Lili soit assez tendre pour s'en contenter; moi, je retourne près de mon mari, de mes enfans. Adieu. Rose, allez retenir des places à la diligence: elle passa encore cette nuit chez lui, et le lendemain elle partit.

Elle m'a avoué qu'elle avait maintenant pour lui plus de haine que d'amour; qu'à jamais elle devrait lui imputer ses malheurs: ainsi, ma chère Lili, soyez étonnée maintenant qu'il ait toujours tâché que vous ignoriez mon nom, et que vous fassiez société avec moi; et je vous demande qui de lui ou de moi mérite plus l'épithète de *rouée*. J'embrassai tendrement Almaïde, et depuis ce moment, son avanture ne m'est pas sortie de la tête: nous nous jurâmes d'être amies.

Aprés t'avoir fait le portrait d'Almaïde, tu ne seras pas fâchée d'avoir celui de Q.....te:

PORTRAIT DE Q.....te.

J'aime tout dans celui qui règne sur mon cœur,
L'esprit, le ton, le caractère :
J'aime son regard enchanteur,
Et son sourire plein de douceur,
Et son humeur grave et légère.
Je pardonne son goût un peu trop libertin ;
J'aime encore sa bisarerie
Qui lui fait dire le matin
Ce qui le soir fait sa folie.
J'aime son air noble et vaurien.....
J'aime le pouvoir despotique
Que son cœur a pris sur le mien.
J'aime ses éloges et sa critique,
Qui font chérir son entretien.
Il n'est que plus charmant alors qu'il est coupable.
Envain se défend-on de vivre sous sa loi,
On l'adore en dépit de soi.
Nul n'a plus de défauts, nul n'est plus aimable :
S'il est par fois un peu trompeur,
Il sèche avec tant d'art nos larmes !
Que son retour a plus de charmes :
Son infidélité devient une faveur.
Maintenant sa tendresse à la mienne est égale ;
Mais s'il venait à changer un jour,
Il me ferait aimer l'amour
Qu'il sentirait pour ma rivale.

Tu dois juger par ce portrait, chère amie, combien j'idolâtre cet aimable séducteur, puisque je regarde encore comme un bonheur pour moi d'être trompée par lui.

Adieu, ma tendre amie. Cette lettre est déjà de beaucoup trop longue. Donnes-moi de tes nouvelles; elles seront toujours précieuses à ton amie,

JULIE.

LETTRE CXX.

Lise à Julie.

BONNE, toute excellente amie, ta dernière lettre me saigne le cœur : oui, mon ange, tu as à jamais perdu le vrai bonheur! loin de tes foyers, brouillée avec toute ta famille; un amant sur lequel tu peux si peu compter!.. Qui cessera de t'aimer lorsque tu n'auras plus de sacrifices à faire pour lui prouver ton amour, et je ne vois plus maintenant qu'il te reste encore quelque chose à lui immoler! que ton Almaïde est intéressante!.. Comme elle aimait de bien bonne fois ce Q.....te ! que les hommes sont monstrueux, rien ne leur coûte pour satisfaire leur passion.... Mon Dieu! que par comparaison cela me fait estimer mon époux; il n'a pas, en toute sa vie, à se reprocher d'avoir perdu une femme: aussi les demoiselles qui se marient, et les parens ne sont pas assez soigneux sur la moralité de celui à qui ils donnent leurs filles. (ce-

pendant, ce ne seront pas les tiens que l'on accusera de non scrupule là-dessus ; mais tu aimais, et tu l'as voulu ; ils sont vengés) si le déshonneur était attaché à la conduite d'un homme avant l'himen, comme à celle d'une femme, ces messieurs ne se permettraient pas de gaieté de cœur, de perdre impunément une amante sensible! si pareille chose m'arrivait, je voudrais mettre ce trait infâme dans toutes les feuilles publiques, et couvrir d'opprobre un homme aussi perfide.

Mais, tu vas aller à Paris; si ton amant avait fait encore une nouvelle conquête! que deviendrais-tu? ou irais-tu? moi n'y étant plus, au moment où tu as tant besoin d'un Mentor; et sans être beaucoup ton aînée, j'ai de plus que toi une expérience consommée : l'habitude d'avoir toujours vécu libre dans le grand monde; toi, tu n'as que de l'inexpérience : tu ne doutes de rien ! beaucoup de fierté dans le caractère, une mauvaise tête, un cœur qui la suit au galop, seule dans un pays où les écueils sont tant multipliés ; ta jeunesse, ta sensibilité !

je tremble, Lili; et telle mal que tu sois chez ton mari, tu seras toujours mieux que seule à Paris; n'oublies pas, Lili, que tu es mère de Clarisse : encore pour comble d'infortune, de Séchelles est dans les Pyrénées! je commence à croire, Lili, que l'on ne peut éviter son sort.

Ecris-moi souvent; dis-moi tout ce qui t'arrive, et compte toujours, telles choses que ce fussent, sur mon attachement pour toi. Parles-moi encore d'Almaïde, elle m'intéresse.... Ne me parles plus de ton idole; le portrait que tu en fais prouve que tu es trop éprise de ce séducteur.

Adieu, chère Lili : nous sommes encore loin de retourner à Paris.

Ta LISE.

LETTRE CXXI.

Julie à Lise.

Je suis ici depuis trois semaines. Oh ; pour le coup ! je suis lancée dans un océan d'avantures, Lise ; je ne sais par où commencer.

Immédiatement après ma dernière lettre à toi, je repris la route de Paris avec un ami de mon mari qui m'y conduisit dans sa voiture ; et je crois que cette fois, ce dernier n'était pas fâché de mon départ. Je n'avais pas prévenu mon amant de mon arrivée, seulement que je viendrais incessamment. Comme il était une heure du matin, je me fis donner un lit dans l'hôtel où nous étions descendus.

Le lendemain, je fus chez lui, il était sorti : son domestique eut l'air embarrassé à mon aspect ; je passe dans une garderobe, j'y trouve des hardes de femme.

Crispée

Crispée de douleur, je m'en fus tout de suite ; je dis au domestique que lorsque M. rentrerait, il pouvait lui dire que j'étais hôtel de T.... rue..... Cet hôtel et cette rue se trouvaient justement très-près de Séchelles. Que de réflexions cela me fit faire! J'avais donné rendez-vous à Almaïde chez le perfide : lui, il arriva chez moi à six heures du soir, frédonnant une ariette; je l'accueillis froidement ; il se disculpa. — Lili, je t'aime toujours : ne te fâches pas ; c'est une petite religieuse qui, sortie de son couvent, ne savait où aller, je lui ai donné l'hospitalité, et comme c'était plutôt fait, elle partage mon lit. Mais, chère Lili, je vais souper avec toi, et y passer la nuit, demain nous aviserons ensemble à percher la vestale; ce raisonnement me parut excellent, je l'embrasse, nous soupâmes et restâmes ensemble.

Le lendemain matin, l'ami qui m'avait amenée vint me donner le bon jour: je n'avais qu'une chambre; lorsque j'entendis frapper, je jettai sur le lit toute la défroque de mon amant. Mon compagnon de voyage

venait pour écrire une adresse chez moi : il posa son chapeau sur la table de nuit ; je crus que c'était celui de mon ami, je le posai sur le lit : le M. qui écrivait me voyait cacher son chapeau, et ne savait à quoi attribuer cette fantaisie. Enfin, après avoir fait une conversation plus longue que je ne voulais, et peut-être lui-même aussi, il me demanda son chapeau ; alors, je passe mon bras sous le rideau, et lui donnai celui de mon ami. Sur l'escalier, il s'apperçut de la méprise et revint pour me demander celui qui lui appartenait : juge de toute ma confusion.

Je fus dîner chez mon amant ; j'y trouve Almaïde qui avait cru que je l'y avais devancée ; et trouvant une petite femme d'une mise et d'une tournure assez commune, elle lui demanda si sa maîtresse était sortie, si elle serait long-tems à rentrer : la petite offensée lui répondit : — Je n'appartiens, madame, à personne. — Vous n'êtes donc pas à madame Q.....et ? — Je ne connais pas cette dame ; mais je sais qu'elle est arrivée hier ici, et que M. Q.....te est

allé chez elle. Il est bon de te faire le portrait de la petite personne.

C'était un laidron de vingt ans, complettement magique, au nez en l'air, aux brillantes couleurs, à l'œil électrique, aux dents parfaites, à la chevelure énorme et tant soit peu crépue, d'un noir d'ébène.... ayant, en un mot, tout ce qui peut enlever à la vraie beauté ses plus intéressantes conquêtes.

Nous arrivâmes, mon amant et moi : on se mit à table. Almaïde n'est pas endurante : d'ailleurs, aussi indignée qu'elle avait lieu de l'être de la conduite de Q.....te et de mon indulgence, elle molesta un peu la petite à qui le perfide donnait si humainement l'hospitalité; mais celle-ci était douce et timide, je la pris sous ma protection : on s'arrangea pour la placer chez une marchande de modes; et Almaïde et moi fîmes payer au protecteur les trois premiers mois chez la marchande de modes ; encore une fois, tu sais qu'il n'est pas généreux; mais il le fit : nous l'exigeâmes.

En voici encore une d'expulsée ; je rentrai dans mes droits : je m'y croyais bien affermie ; lorsqu'un jour vint dîner une grande et jolie femme blonde qui vous le menait tambour battant. Cette femme avait de l'esprit, mais excédente dans ses prétentions : c'était un véritable moulin à paroles; elle voulut qu'il la menât au spectacle, sans doute pour nous apostropher, Almaïde et moi : elle voyait bien que nous avions aussi des droits dans la maison : elle dit qu'elle voulait souper chez V.... P.-R... Cette femme l'avait ensorcellé ; il fit tout ce qu'elle voulut. Je crois, en vérité, mon amie, qu'il faut mener les hommes avec audace pour en faire quelque chose ; c'est un moyen pour en être aimée. Pour nous narguer, elle nommait le spectacle où elle voulait aller. Nous y fûmes aussi. Almaïde était fort élégante ; moi, j'étais en joli pierrot de Pékin noir, un chapeau noir, une ceinture de crêpe blanc, un panache blanc, l'air un peu mélancolique.

Tu sais qu'ici on me trouve la tournure anglaise; un mylord entre dans notre loge,

se place derrière nous, me dit bon jour en anglais : tu sais encore que je l'entends un peu, et que j'en sais quelques mots. Voici le mylord à mon char; ma rivale n'était pas éloignée de nous, avec le perfide, il eut l'air inquiet de l'homme qui était près de moi : celui-ci était ce que l'on peut nommer un bel Anglais ; tu sais encore que leur beauté est d'un genre différent de la nôtre. Almaïde lui fit des agaceries; mais il s'était prononcé pour moi. Mon vêtement lugubre, ma tristesse, tout l'avait captivé. Il nous offre à souper, je ne voulus pas accepter : il insiste au moins pour des glaces; c'est mon faible; puis, des glaces s'acceptent sans conséquence : nous fûmes chez Velony : mon amant et ma rivale ne tardèrent pas à y arriver : un ami de mylord paraît, il l'appelle, il se place près de nous; il en conte à Almaïde, il lui plaît; elle mord à l'hameçon : chacun trouve à s'indemniser, dit-elle tout haut pour être entendue de la table où était le couple de nouveaux amans. — Tiens, Lili, prends cette glace, d'un ton plus haut, tu ne perdras pas au change! Et le lord se prêtait

à tout, comme s'il eût été de la confidence. Le M. et la dame blonde sortent, nous les suivons ; il la reconduisit chez elle : il faisait beau, nous nous promenâmes jusqu'à onze heures et demie ; puis, nous fûmes chez Q.....te ; il n'était pas rentré : sûrement, dit son domestique, monsieur ne reviendra que demain. — Lili, me dit Almaïde, est-ce que vous auriez la lâcheté de coucher seule ici? Venez, me tirant fortement par la main, et la porte de même. Je fus chez elle. Nous devions, le lendemain, retrouver nos Anglais aux Tuileries vers deux heures.

Almaïde, toujours élégante ; moi, je ne pouvais changer de costume, puisque ma malle m'avait été volée : ajoutez à cela que je n'avais pas le sou, et Almaïde était trop petite pour qu'elle puisse me prêter des hardes.

Nous arrivâmes à deux heures à l'allée des soupirs ; nos écuyers nous avaient précédés ; la partie était faite d'aller dîner à St.-Cloud ; en revenant le soir, nous ren-

contrâmes sur le chemin du bois de Boulogne la dame blonde avec Q.....te qui fendaient l'air. Passant par le P.-R., ces mylords nous obligèrent d'accepter beaucoup de jolis riens. Enfin, mes yeux sont frappés d'une amazone couleur d'amarante d'un drap anglais charmant; je ne pus m'empêcher de le considérer: mylord N.... me laissant passer en avant, avec Almaïde, prend conditionellement cet habit, puis ajouta: pour aujourd'hui, mesdames, je vous donnerai à souper chez moi. Son ami mylord F... logeait au même hôtel; mon amie accepte, et m'entraîne; nous soupâmes chez ces messieurs ruë S... il était déjà une heure du matin; où va-t-on si tard? j'essaye l'amazone, il va à ravir. Sitôt qu'Almaïde l'eut examiné, tandis que je l'ôtais, elle est disparue avec mylord F... Je restai étourdie de me trouver seule à cette heure avec un homme que je connaissais à peine, que je comprenait de même. Cet homme était charmant. Sûrement s'il y avait eu de l'amour de filé, il m'aurait plu; mais j'avais encore le cœur plein du perfide, et mes torts eussent justifiés les siens.

Les Anglais n'ont pas le mode de séduction bien délicieux ; de ce côté, j'étais un enfant gâté de l'amour : je ne me trouvai pas très-contente. Il ordonna à son valet de chambre de me donner des pantoufles et de me coëffer ; il sortit et revint les mains pleines de présens ; un chapeau de castor bien assorti à mon amazone, des bas de soie charmans, des souliers, etc. Quelle est la femme qui n'est point sensible à un procédé généreux et délicat ? Me voilà déjà engagée par la reconnaissance avec mylord : il a plus fait pour moi depuis deux jours que mon ci-devant amant depuis près de trois ans. Je restai tranquille ; Almaïde vint : elle avait aussi beaucoup à se louer de la générosité de son nouvel amant. Nous sommes bien, dit-elle, restons-y : à quelque chose le malheur est bon. Je vais chez Q.....te savoir ce qui se passe ; comptes sur moi, reste tranquille.

Almaïde revint à deux heures. Déjà, me dit-elle, il est las de sa blonde maîtresse, et il regrette les qualités du cœur de Lili ; il

il voulait absolument venir avec moi te chercher chez le lord ; je l'ai conjuré de n'en rien faire, et j'ai promis que ce soir tu irais chez lui. Cependant, Lili, tu as ici ta fortune en main ; cet homme t'aime, il est généreux ; il aura toujours pour toi des procédés, c'est un Anglais, c'est tout dire. Tu peux passer avec lui dans son île, et oublier un pays qui ne produit que des ingrats. On servit le dîner ; après je tâchai de faire comprendre à mylord que j'étais obligée de me rendre chez un parent, et que si je ne revenais pas coucher, je viendrais le lendemain de onze heures à midi.

A six heures du soir, dans mon nouvel ajustement, qui est charmant, je me rendis chez Q....,te : tu sais comme il est sensible à la parure. — Bonne Lili, je te revois ; combien tu m'as donné d'inquiétude ! est-ce que tu ne m'aimerais plus, Lili ? Je lui fis de nouvelles protestations, et lui dis que j'avais éprouvé que l'on pouvait faire une infidélité sans être infidelle. — Mais tu couches ici ce soir ? — Oh ! la dame blonde ! Il m'entraîne, nous sommes au lit.

A huit heures du matin, le valet de chambre de mylord vint me dire qu'il m'attendait à déjeûner à onze heures; je promis de m'y rendre : j'y fus effectivement. Sous une tasse de chocolat en porcelaine des plus riches, étaient dix louis en or : cette tasse portait mon chiffre et celui de mylord : voici un trait anglais, lui dis-je en l'embrassant; et dans ce moment, j'oubliai totalement Q.....te. Nous fûmes au spectacle, et j'ai resté la nuit avec mylord : j'en fus plus contente. Quinze jours se passèrent en plaisirs continuels, et toujours de nouvelles galanteries de la part de nos amans.

Moi, il est dans ma destinée que je ne dois jamais qu'effleurer le bonheur! que du faîte de la fortune je tombe dans le ruisseau, et puis je grimpe encore au dernier échelon pour retomber de nouveau.

Nos deux amis étaient joueurs, il furent avec nous chez d'E... au P.. R...: on leur escroque tout leur argent; on n'est pas de belle humeur, lorsque l'on a tout perdu;

ils avaient du crédit, ils revinrent souper chez M...; ils se saoulerent, c'est leur péché originel; ils se querellèrent, nous parvînmes à les séparer. Le lendemain après déjeûné, ils prirent leurs pistolets, et ils sortirent; nous ne les vîmes pas de la journée. Le soir nous retournâmes à la maison de jeu de la veille, ils n'y vinrent pas : Almaïde joue, elle gagne cinq louis : cette amorce la séduit; elle rejoue encore et perd outre ce qu'elle avait à elle, dix louis à son mari qu'elle avait touchés pour lui : désespérées, nous retournâmes à l'hôtel : on nous dit que mylord N... s'était battu au bois de Boulogne, qu'il avait été tué, et que mylord F... venait de repartir pour le Havre. Quel coup funeste!....

Il était tard, nous reprîmes nos bagages, et fûmes chez Q.....te : il ne voulut pas nous ouvrir; mais, Almaïde fit tant de train, qu'enfin il se détermina à parler. Il avait deux femmes chez lui, dont une jolie, mais bête à manger du foin; l'autre vieille et laide, sans éducation, elle parraissait être la pourvoyeuse; nous dîmes que nous vou-

lions coucher chez lui, et que nous resterions. Une grande demi-heure se passe ; lorsqu'il vit que c'était chez nous un parti bien pris, il se retira avec les dames qui étaient chez lui ; il fut sans doute chez elles. Nous nous couchâmes toutes deux dans son lit, et après quelques heures de sommeil, non paisible, nous nous levâmes, et emportâmes nos bagages, que nous fûmes déposer chez une dame que nous avions connue chez le lord. Almaïde voulut retourner chez elle ; mais elle n'avait pas le sou. La dame chez qui nous étions, nous proposa un voyage dans les Pays-Bas avec elle ; Almaïde remercia : moi, qui suis l'enfant des circonstances, je dis : autant là qu'ailleurs. Il me restait vingt-cinq louis, tu sais que je suis économe ; j'en prêtai dix à Almaïde, et avec le reste, je pouvais bien entreprendre un voyage agréable à frais communs avec cette dame ; elle allait avec son amant, gros négociant, qui tirait des toiles de Courtray, Menain, et des dentelles de Lille et Valenciennes.

Almaïde est partie pour la F. M.... Je ne

pus m'empêcher d'aller revoir mon ancien amant : je lui conte ma désastreuse avanture ; il était occupé à faire une malle, devant partir à l'instant pour une nouvelle mission dans les Pays-Bas.

Adieu, Lili, me dit-il : je t'écrirai. Trois jours après, je balançais encore si je devais entreprendre ce voyage ; mais une lettre adressée à Lili me détermina.

Cette lettre, datée de Péronne, était conçue en ces termes :

" Lili, je t'aime toujours : je ne vois plus ton infidélité qu'avec l'œil de la philosophie ; puis, comme en réciprocité à toutes celles que je t'ai faites. Je me retrouverais encore avec bien du plaisir dans tes bras. Lili, tu avais le projet de voyager ; eh bien ! voici une circonstance qui peut encore nous faire retrouver ensemble. Je serai à Lille après demain midi à l'hôtel de Bourbon, sur la place : mes collègues ne te connaissent pas ; tu auras pour moi le charme d'une nouvelle conquête, et

j'aurai pour toi ceux d'un nouvel amant. Près de Lille est le Colisée, ou la nouvelle Avanture ; c'est un lieu divin ; qu'il serait charmant de nous y rencontrer ! Tu sens, Lili, tout le piquant d'une aussi jolie anecdote !....

Adieu, Lili ; je t'attends après demain, jeudi de midi à deux heures. Adieu, maîtresse toujours favorite de mon cœur : si je ne suis pas ton fidèle amant, je suis ton constant et éternel ami. Je te baise partout.

Ton ami N. Q.....te.

Cette lettre acheva de me tourner la cervelle : je suis décidée, je tourmente pour le départ ; tout fut bientôt prêt, on n'attendait qu'après moi : on est allé chercher des chevaux de poste ; je pars à l'instant : je courre le monde et les avantures. Petit chevalier errant, je te donnerai souvent de mes nouvelles ; mais j'ignore quand j'en pourrai recevoir des tiennes. Je ne me possède pas de joie de voir des pays étrangers, des armées, etc. etc. etc.

Cependant j'éprouve aussi une soudaine inquiétude.... Mais le joli rendez-vous du Colisée me fait bientôt tout oublier. Puis, peut-être aussi aurai-je occasion de passer par la Lorraine. Lise, comprends-tu le plaisir que j'aurais à t'embrasser ? Puis aussi, si j'allais me trouver dans les Pyrénées, et retrouver Séchelles.... Mais je raffolle. Adieu : voici les chevaux. Adieu, adieu.

Ta LILI.

LETTRE CXXII.

Julie à Lise.

C'est en face d'une armée rangée en bataille que je vais m'entretenir avec toi, ma chère amie, c'est maintenant la favorite du général Biron qui t'écris : oui, mon amie, de la robe, je suis passée à l'épée ; mais tu veux toujours que je mette de l'ordre dans mes récits.

Dans ma dernière de Paris, je te quitte pour monter dans un phaéton léger comme le vent, et trois chevaux de poste le conduisaient avec la rapidité de l'œil. Arrivée à Pont-Ste-Maixence, le sol est très-sabloneux. Le phaéton rencontre un petit rocher masqué par le sable; la vîtesse avec laquelle nous allions rendit le choc si considérable, que nous fûmes renversés sans dessus dessous ; nous ne fûmes cependant pas blessés dangéreusement. Madame S.... eut une légère contusion à la jambe, moi,

à

à l'épaule ; car je sortis totalement de la voiture (qui était découverte, le tems étant superbe) et fus tomber dix pas plus loin, près d'un étang. Peu s'en est fallu que je ne fusse noyée. Mais je suis encore si loin d'avoir rempli les vues du destin, que je puis affronter tous les dangers sans craindre la mort. Puis, c'est le terme des maux !....

Le tems de faire rajuster la voiture qui était la plus froissée des trois, demanda un jour et demi ; de manière que nous n'arrivâmes à Lille que le samedi soir : on nous dit, à la demande que nous fîmes à l'hôtel de Bourbon des représentans du peuple, qu'ils venaient de repartir pour le camp de Menin. Notre compagnon de voyage, qui n'était pas totalement pour ses plaisirs, voulut au moins faire quelques affaires qui l'indemnisassent de la route ; car il était, vis-à-vis de nous, très-honorable ; d'ailleurs, notre phaéton qui n'avait été que mal racommodé, avait aussi besoin d'une réparation urgente ; ainsi, tout considéré, il fallut encore rester deux jours à

Lille. Je fus voir le co-Elisée; c'est véritablement un lieu enchanteur; nous dînâmes un jour à la nouvelle Avanture.

Enfin, le mardi soir nous arrivâmes à Menin. Mon amie connaissait tous les bataillons de Paris qui étaient cantonnés là; nous demandâmes encore les représentans du peuple; ils étaient encore repartis du matin. Mon amie voyant que cette nouvelle m'affectait, me dit : n'avez-vous pas assez fait pour l'amour? Au surplus (en montrant ce beau corps d'armée), ici, Lili, il n'y a qu'à choisir; mais faites au moins quelque chose pour l'amitié. Comme j'avais déjà fait infidélité à mon amant, il fut plus facile de m'engager à rester dans un lieu où, à la vérité, il n'y avait que l'embarras du choix, et c'est beaucoup plus difficile qu'on ne l'imagine. Levant les yeux sur tous ces beaux enfans de Mars, il furent éblouis, et mon cœur muet. Le commandant du second bataillon de Paris, ami de mes compagnons de voyage, voulut être le premier à nous traiter; il nous donna à souper, c'est-à-dire, à manger; car à la

porte d'un camp aussi nombreux, dans une ville aussi petite, on mangeait pour vivre, mais l'on ne vivait pas pour manger. Le commandant du second bataillon, M. B...., jeune brun, bien élancé, la voix un peu forte, l'œil vif, se déclara mon premier attentif.

Nous avions eu beaucoup de peine à nous loger ; et il était déjà neuf heures du soir, que nous n'avions encore qu'un très-petit mauvais lit pour nous trois. M. B.... fait toutes les démarches possibles pour en trouver un second ; enfin, à onze heures il arrive tout essoufflé, en nous disant : je n'ai plus qu'un moyen, c'est de loger, madame, comme ma femme, chez un tel : ce sont de bons enfans, et ils me protègent. Mon amie prend la balle au bond.... Oui, oui, dit-elle, ma sœur, acceptez, vous serez à merveille recommandé par M. Vous êtes un charmant garçon, dit-elle en l'embrassant : oh ! il y a bien long-tems que je le connais ! elle s'entendait sûrement avec lui ; car j'ai su depuis qu'elle avait plus d'une fois tiré parti de moi dans ce voyage.

Mais je te dois le portrait de madame S... cette amie, ou pour mieux dire, cette compagne de voyage. Trente-six à quarante ans, un corps superbe, la tête petite, point jolie ni laide non plus, des yeux bleus, un sourcil noir, point d'éducation, point infiniment d'esprit, mauvais ton, des expressions vulgaires, mais bonne, bonne par excellence; le cœur le plus obligeant et aussi le plus combustible.

Voilà donc qu'elle m'a emballée avec M. le commandant; la maison en question était voisine de celle où devait rester mes compagnons; on fit des difficultés pour m'y recevoir: tu ne te fais pas d'idée de la sottise de ces animaux de Flamands; il n'y a rien de si détestable, selon moi. — Madame est-elle bien votre femme légitime?.... Il l'assure. Je crus qu'il faudrait exhiber notre contrat de mariage. Le maître de la maison, en assurant qu'il fallait que je fusse absolument la femme du commandant pour qu'il me loge, nous conduit par une entrée assez tortueuse à une petite chambrette jolie, donnant sur un jardin

au bout du monde. — Madame vous serez fort tranquille ici, et nous laissa son petit bout de chandelle ; car en cette ville, où avaient déjà circulé cinq à six fois des Français ou Autrichiens, ils avaient été tellement pillés, vexés, qu'ils manquaient de tout.

Me voici seule dans un pays dont je n'entends pas le mauvais jargon, et dont les mœurs me semblent bien différens des miens, avec un homme que je ne connais pas davantage, qui est supposé mon mari ; et ce n'est qu'à cette spéciale condition que je trouve à reposer ma tête....

Imprudente !.... mille fois imprudente Lili ! Un peu absorbée de tout ceci, j'étais silencieusement sur ma chaise : mon soi-disant époux s'approche respectueusement de moi. — Ne vous affligez pas, madame, vous êtes avec un honnête homme, bon enfant, ami de la joie et des plaisirs..... — Est-ce que vous n'allez pas me quitter, lui dis-je en tremblant !.... — Mais où voulez-vous que j'aille ? Il est près de minuit ;

je ne puis retourner à ma tente, le camp est fermé ; je ne puis pas non plus aller à la ville (nous étions dans un faubourg), je n'ai pas le mot d'ordre : je vais passer la nuit chez vous sur ma chaise ; il s'approche de moi, me baise la main ; je le regarde.... — Serai-je assez heureux pour vous plaire, ma belle ? Par bonté, vous avez l'air si douce !... par commisération, ayez pitié d'un malheureux !... Il avait l'œil expressif, il lui donnait de l'éloquence. — Demain, peut-être ne serais-je plus ! peut-être expirerais-je sous les lauriers de la gloire ; il y a trois mois que je n'ai éprouvé les bienfaits de Vénus !... le ciel m'aurait-il protégé assez. . . . Charmante Lili ! . . . Un homme qui a passé trois mois sous la tente n'a rien de séduisant : ces moustaches, peut-être, vous effraient ?... — Non : je les aime assez ; mais je ne connais pas votre moralité, et ayant acquis tous les droits sur moi, vous pouvez, dès demain, en abuser ! — Non, ô non, belle Lili ! il est à mes genoux, tendre, pressant.... Le petit bout de chandelle était à son terme, nous sommes dans l'obscurité la plus profonde.... Bonne,

toute bonne Lili !.... Mon amie, que te dirai-je ? mes sens me trahissent.... Mon petit Mars avait le mode et les préludes les plus exquis en amour : nous fûmes complettement heureux !....

Le lendemain, lorsque le jour vint éclairer notre nouvelle alliance, et que j'apperçus près de moi mon héros à moustaches, moi qui sortais des bras d'un lord petit maître, je réfléchis sur ce contraste. Il se réveille. — Est-ce, ma belle, que je perdrais d'être vu par vous au jour ? — Non, et cela était vrai... Mais c'est votre ame que je desire connaître : nous avons pris le roman par la queue... — C'est au plus brave militaire, c'est à celui qui vous fera respecter de toute l'armée, si vous lui êtes fidelle ! — Déjà de la fidélité ?.... On frappe à la porte ; c'était madame S.... qui venait déjeûner avec, disait-elle, les nouveaux mariés. M. B... se lève pour la faire entrer.

— C'est une horreur, ma belle ! Comment ? Me voici déjà donnée sans avoir eu mon suffrage libre ? Cet homme a requis

des droits sur moi, et j'ignore qui il est... — Soyez tranquille ; à cela près que c'est une mauvaise tête, jaloux à toute outrance, un ferailleur, cependant bonne épée ; il est redouté ici comme tel ; du reste, il a un excellent cœur ; il est loyal, noble et généreux ; il ne vous laissera jamais dans l'embarras.... Il revint, nous déjeûnâmes : il avait pris véritablement du goût pour moi ; moi aussi, j'avais pour lui ce que l'on peut nommer l'attrait des sens ; mais il ne se soutient que par les qualités que l'on reconnaît dans l'être qui les a captivés.

Quelques jours s'écoulèrent sans que j'eusse à me plaindre de ma nouvelle conquête ; mais, je le répète encore, mon cœur ne s'était pas donné, il avait été pris d'assaut. Un jeune lieutenant-colonel extrêmement doux, le ton et la tournure sentimentale ; il est en un mot, trait pour trait, Q.....te : à cette différence qu'il est blond, et qu'il n'a pas l'œil à la Mont-Morency ; celui-ci avait le ton de la meilleure société, et M. B.... n'a que celui théâtral ! Lubin est le nom que madame S.... donnait

à

à l'intéressant et sensible lieutenant-colonel ; il m'offrit ses vœux timides. Combien il m'intéressait ! M. B... ne tarda pas à en manifester sa jalousie ; il s'était procuré mon portrait.

Un jour que nous dînâmes chez le général B...., Lubin à ma gauche, M. B.... à ma droite, il s'éleva une querelle entre eux relativement à moi ; je donne raison à Lubin, parce que véritablement il l'avait. M. B... s'en fâche, et porte l'impertinence jusqu'à mettre des moustaches à mon portrait : Lubin prit ma cause à cœur ; enfin, nous nous quittâmes tous fort mal. Le chevalier de V...., capitaine des guides du général B...., nous avait engagés à souper, madame S..., son ami et moi, nous y fûmes. On fit du punch bien avant dans la nuit. Madame S.... s'entendait sans doute encore avec celui-ci. L'heure de retourner chez soi étant de beaucoup passée pour une ville à la barbe de l'ennemi, les portes sont fermées de bonne heure ; il fut décidé que l'on coucherait chez de V.... : ou lui ou elle, avaient falsifié ma boisson ; car

même à table, une envie de dormir si prépondérante me prit d'une telle force, que je me jettai sur le lit du chevalier, et le lendemain, je me trouvai dedans, et lui à mes côtés; ce n'était pas le moment de faire la bégueule, il obtint tout...., et nous nous quittâmes, non pas amans, mais amis. Pour amant, j'aurais préféré M. B.... On me dit que madame S.... avait couché dans l'appartement, et qu'elle venait de partir.

Je retournai chez moi; je demandai s'il était venu quelqu'un pour moi:—Votre mari, madame, est venu deux ou trois fois: je rentrai et me couchai. Mon coëffeur arrive, il me coëffe, et je me remets au lit. Arrive une visite; je me lève tout de bon; c'était un de mes pays: sans conséquence, il posa son chapeau sur le lit. Enfin, arrive M. B.... la figure allongée, pâle et décolté; il entre et s'assied chez moi en maître, vis-à-vis une personne de mon pays, je craignais une scène: le nouvel arrivé avait l'air monté. Le premier, en homme prudent se retire. Il ne fut pas plutôt sorti, que M. B... ne

pouvant plus posséder sa rage, m'agonit de sottises, tire son épée sur moi et veut me tuer. — Je ne vous appartiens pas, monsieur, et de quel droit?.... Il n'entend pas raison. — Vous étiez à moi, madame, depuis votre arrivée ici : vous y portez mon nom, et cette nuit, vous avez couché où vous avez soupé; car j'ai monté la garde toute la nuit à votre porte sur la rue, et mon domestique à l'autre sur le derrière.... Il casse et brise tout; il ne se connaît plus. Je saute par une croisée dans le jardin pour éviter sa fureur; les hôtes viennent mettre les holas.... Madame S... arrive; je fus à elle. — Je vous ai bien des obligations : voyez ce furieux : elle me répond froidement, c'est qu'il vous aime : je vous l'avais bien dit qu'il était jaloux.... — Donnez-moi mes hardes que je sorte de cette maison; je ne veux plus rester dans ce pays.

Tu penses bien que je n'ai jamais voulu revoir cet homme, quoiqu'il ait voulu se raccommoder avec moi : je lui jette au nez les bagues qu'il m'avait données; mais lui, il ne voulut pas me rendre mon portrait.

Nous dînâmes chez le général Biron (ci-devant duc de Lauzun, que j'avais connu à H. F..., étant demoiselle ; il était alors l'amant de la comtesse de Dilon qui y demeurait) ; dès la veille, il avait cherché à reconnaître mes traits, et s'était intéressé à ma petite personne. Cette fois, il me plaça près de lui. Je trouvai l'occasion de lui rappeller les bals charmans que l'on donnait à H. F.... — Vous me remettez sur la voie ; mais vous êtes Mlle. G... : par quel hasard êtes-vous ici ? — Les détails seraient trop longs à vous faire, général ; je suis mariée depuis quatre ans à un magistrat, et je lui montre le portrait de mon mari qui ne me quitte pas. — Mon joli petit cœur ! venez, ou si vous aimez mieux, restez avec moi ce soir, vous me conterez tout cela : vous m'intéressez véritablement : vous avez eu ici une avanture désagréable avec un certain officier. Ma belle, vous êtes ici en mauvaise compagnie.... On sort de table : on va promener au camp ; Biron me donnait la main lorsqu'il y avait quelques monticules : tout en causant, nous passâmes devant la tente de M. B... : je triomphai.

Digitized by Google

Je dis le soir à mes compagnons que je restais chez le général ; il est beau, bien fait, spirituel, aimable comme un grand seigneur. Je lui conte toutes mes avantures : il veut que je reste avec lui, et encore une fois je suis heureuse. Son capitaine des guides, M. V..., en homme usager, n'a jamais fait mention de l'anecdote passée entre nous ; je sais seulement qu'il a fait un beau cadeau à madame S....

Adieu, ma belle ; je suis fixée près de B... et outre qu'il a tout ce qu'il faut pour captiver le cœur d'une femme délicate, c'est que l'expérience maintenant me rendra sage. Adieu, je te baise bien tendrement, et suis toujours,

Ta LILI.

LETTRE CXXIII.

Julie à Lise.

Oui, Lise, je voulais être sage, c'était bien mon projet ; et c'est bien encore mon intention ; mais il fallait aussi que le destin s'y prêtât. La bonne conduite sans bonheur n'est rien, comme le bonheur sans bonne conduite est peu de chose.

Il y a eu une affaire à Warvick (petit village moitié France et moitié Autriche) ; la mêlée fut vive, mon général y était ; il revint par le camp. En partant, il m'avait fait mettre dans une petite chambre bien close et loin de tout bruit : il fait dire à neuf heures que je ne l'attende pas, qu'il coucherait au camp. Madame S... était avec moi ; elle voulait encore me débaucher pour aller souper chez un de ses amis ; je lui résiste ; elle insiste et dit qu'elle viendrait me chercher, et qu'après avoir resté seule une soirée, je ne serais pas si récal-

citrante, et elle disparut. Je prévins aussitôt le maître et les domestiques de la maison de dire à ceux qui me demanderaient que j'étais allé au camp joindre le général. Effectivement je sors et rentre sans être apperçue. Pourrais-tu croire que cette défaite que la sagesse me dictait va me devenir funeste, tant il est vrai qu'on ne peut déjouer le destin, et que nous n'en sommes que les instrumens.

A dix heures à ma montre je me couchai bien tranquillement, et jouissant du plaisir de dire le lendemain à mon ami que j'avais refusé un souper en ville pour rester seule à m'occuper de lui. Je dors toute la nuit du plus profond sommeil; je me lève le matin : impatiente de ce que le perruquier ne vient pas, je me donne un coup de peigne; je passe un pierrot de linon garni en rubans tricolors, une ceinture de même, un petit chapeau sur le côté; je sors, ma petite badine à la main. Les maîtres de la maison me regardent d'un air étonné et inquiet. — Comment, madame! vous êtes encore ici, me disent-ils

en mauvais français ? Il n'y a plus un Français dans la ville ; le camp est parti cette nuit, et tous les Autrichiens sont ici : je ne sais pas comment vous allez faire; mais nous ne pouvons plus vous garder... Mais mon Dieu, madame, le général vous a envoyé sa voiture pour que vous le rejoigniez à Lille, et Javotte a dit que vous étiez partie... Je te laisse à penser ce que je devins à une telle avanture. Après un moment de réflexion : Je vais, me dis-je, trouver les chefs des Autrichiens ; il doit y avoir aussi parmi eux des gens bien nés et humains. Je pars, mon petit paquet dans un mouchoir, et je m'achemine vers la ville. Avant d'y arriver, il faut passer un pont ; vingt fois sur ce pont les officiers Français m'avaient vanté leurs exploits de bravoure : il en faudrait, dis-je, beaucoup pour me délivrer d'ici.

Je lève la tête, je vois venir à moi deux hulans et trois chasseurs tyroliens qui ressemblaient à cinq démons sortis de l'enfer : ils dégoûtaient de sueur et de saug. Ils arrivèrent à moi prononçant de mots que

que je ne pouvais comprendre; mais que leur air menaçant m'annonçait n'être pas de bon augure; enfin, à peu de distance d'eux j'apperçois aussi un homme qui avait l'air du Dieu Mars en personne: le brillant de son armure, et son panache, m'annonçaient assez qu'il était un des premiers chefs de l'armée : ces inhumains soldats tombent sur moi, je fais un cri, et un signe d'implorer la protection du majestueux guerrier qui dirigeait ses pas vers moi. La fureur s'empare de tout mon être; et au moment où mon ame s'échappera de mon corps, je n'éprouverai pas une sensation plus désorganisante qu'à l'instant où ces furieux satyres me renversèrent dans le fossé, m'arrachant le paquet que j'avais à la main, et mes boucles d'oreilles; je restai dans l'anéantissement le plus complet.

Lorsque je revins, à ce qui m'a paru, de l'extrêmité des extrêmités, je me trouvai dans un beau lit, entourée d'une quarantaine d'officiers d'uniformes différens : me frottant les yeux, je crus avoir passé dans un nouveau monde; il ne me restait plus

qu'à savoir si j'étais dans les limbes, ou l'élisée! et ceux qui m'entouraient n'avaient l'air ni de diables, et moins encore d'ombres! Ayez la bonté, messieurs, de me dire comment je me trouve ici? moi qui me suis crus morte! par quel miracle?... Alors le commandant, (ce fils de Mars, le beau Bénack) s'approcha de moi, me prit la main qu'il pressa respectueusement, me dit, en mauvais français:—Belle française; c'est moi qui ai été assez heureux de vous arracher des pates de mes soldats, dont vous enssiez, sans doute, été la victime, si je ne les avais pas suivis de près; vous implorâtes mon secours, et j'arrivai à tems. (Deux de mes camarades me suivaient à peu de distance, je les envoyai en avant au F. B... dont vous veniez, pour arrêter le carnage et la fureur du soldat féroce). Je vous fis un brancard de mes bras, et vous déposai sur le lit où vous êtes: j'ai crains bien longtems de ne pouvoir vous rappeller à la vie, que vos grands yeux ne se r'ouvrent jamais à la lumière; quel dommage! car ils sont charmans, je l'aurais parié (regardant un de ses camarades); mais celui-ci:—Qui êtes-

vous, mon dame? la femme ou la maîtresse d'un officier français? — Ni l'un ni l'autre. — Mais qui êtes-vous? — Je suis la femme d'un ancien secrétaire-privé de Louis XV; je voyage par esprit de curiosité; j'ai voulu voir un camp; j'étais traitée avec distinction par le général Biron: par un quiproquo, je fus oubliée dans la déroute générale; en deux mots, voici mon histoire. Je suis votre prisonnière de guerre; mais j'espère, et j'ai tout droit de compter que vous aurez pour moi tous les égards que l'on doit à une personne distinguée, et de mon rang!.. —Oui, oui, madame, dit le superbe Bénack: vous êtes notre prisonnière de guerre; mais nous vous regardons comme notre souveraine.

Dans un corps d'officiers aussi nombreux, tous ne sont pas également honnêtes, en Allemagne comme en France : un petit laidron haussa la voix : — Mais vous étiez la maîtresse d'un officier Français, vous êtes par conséquent pour nous le droit de conquête? — J'ai eu l'honneur de vous dire que je voyageais par esprit de curiosité;

qu'il n'y a que huit jours que je suis à Menin, où il y avait quarante mille hommes de campés, et par conséquent, le nombre était trop considérable pour, en si peu de tems, faire un choix. — Eh bien! la belle, nous ne sommes pas quarante mille, nous ne sommes que quarante, il faut faire un choix, pour qu'il vous protège contre les hostilités des autres : nous chomons de femmes, et une Française est un morceau friand.... Me tournant vers Bénack : — Je suis bien heureuse, monsieur, que mon cœur se trouve d'accord avec la reconnaissance! Je lui donnai ma main, qu'il baisa. — Parbleu, dit un autre écervellé, s'il y a une bonne aubaine, c'est pour ce Bénack. — Madame, dit celui-ci, quoique j'aie été assez heureux pour être celui qui vous ai amenée parmi nous vivante, votre suffrage est totalement libre : je ne veux rien devoir à votre délicatesse, mais tout à votre cœur! — Je le répète, monsieur, mon cœur est plus que d'accord avec ma reconnoissance; alors il baisa mon œil; et comme je m'en défendais : — N'ayez pas peur, belle prison-

nière, je ne l'avalerai pas ; il est plus grand que ma bouche. Comment trouves-tu cela ? S'il me faisait un compliment, il ne se disait pas de sottises : effectivement, il avait la bouche charmante, les lèvres à l'autrichienne ; tu sais que c'est ma folie.

Il fait retirer tout le monde ; il me fait apporter un consommé.—Il vous faut prendre du repos, belle enfant ! Dormez paisiblement ; et si vous avez besoin de quelque chose, voici une sonnette : tout ici est à vos ordres, puisque c'est moi qui y commande ; et il se retire.

Restée seule, combien je me félicitais d'une aussi jolie aventure? Que mon nouvel amant était beau : Séchelles ! si tu es le plus beau des Français, Bénack est le plus superbe des Autrichiens : Séchelles est un adonis, mais Bénack est un Hercule ! Déjà il tarde pour mon impatience... Depuis Q.....te je n'ai point aimé ; le lord est une affaire de dépit, M. B... de circonstances. le chevalier de V... pire encore ; le général, c'est un pot-pouri de sen-

timent; mais mon bel Autrichien, c'est l'amour!... Oui, oui, c'est l'amour....

Je sonne : un domestique vient. — Madame, on servira dans votre appartement quand vous voudrez. Bénack entre : je rougis et lui aussi. O! mon amie! il sait rougir!.... J'avais sommeillé un peu ; mes cheveux étaient en désordre sur mes épaules, mon fichu écarté ; il y porte sa belle bouche ; je la retire, il la repose sur la mienne ; enfin, il obtient un baiser. — O que l'on me l'avait bien dit qu'une Française était tendre! que je suis heureux!

Le dîné est servi. Placée à côté de lui, j'en fais les honneurs : tout le monde était gai, ils étaient tous conquérans. C'étaient eux qui avaient fait mettre le feu au faubourg de Courtray, dont très-loyalement ils donnaient l'odieux aux Français vis à-vis de ces malheureux habitans ; c'était dans cette mêlée que la nuit dernière, tandis que je dormais paisiblement, que le feu du canon, la grêle des bombes, le feu des fauxbourgs embrâsés, les cris des

infortunés habitans avaient répandu dans toute l'armée française une terreur si complette, que l'on leva le camp sans bruit, et qu'incognito chacun prit la fuite ; que moi je restai comme un droit de conquête au vainqueur ; mais que ma captivité fut aimable ! je la regrete bien sincèrement.

Après le dîner, nous fûmes nous promener, examiner tous les dégâts de la nuit dernière. Mon amie ! que le théâtre de la guerre est hideux ! Je revins le cœur serré. Je rentre avec le commandant, qui était déjà celui de mon cœur ; nous soupâmes tête-à-tête : il fit poser un lit de camp dans l'anti-chambre pour lui, et me dit : — Madame, vous êtes chez vous : votre asyle sera respecté par le vainqueur que vous avez vaincu !.... Il se retire avec un soupir, et me lance un regard timide. Que le respect d'un amant tendre a de pouvoir sur une ame délicate ! Comment, Bénack, dis-je ? vous vous retirez ! Mes yeux rencontrent les siens ; ils étaient humides de reconnaissance ; il est aussitôt à mes genoux (car un officier allemand sait tout

aussi bien se mettre aux genoux d'une amante qu'un Français). Que vous êtes bonne ! que de générosité, mon amie sensible !... Je le fais asseoir, et lui prenant les mains, je lui fais le précis de mes avantures : plusieurs fois il soupira douloureusement pendant ce récit : des larmes même coulèrent de ses beaux yeux bleus... Chère Lili ! petite jolie ! (dans la bouche d'un Allemand, c'est tout-à-fait joli ; puis, tu sais que je raffole de ceux qui jargonnent le français ; c'est encore pourquoi les Anglais ont tant d'empire sur mon ame ; car je suis toute bisare). Il dénatte ses beaux cheveux blonds ; tu ne peux te faire d'idée de cette beauté, ma main en était plus que pleine, et ils lui tombaient à la ceinture. (Un homme trop timide finit cependant par embarrasser une femme). Je me mets au lit : approchez, lui dis-je, que je touche ces beaux cheveux. O ! pour le coup, il ose.... Mais quoiqu'il eut de vingt-huit à vingt-neuf ans, figures-toi un homme presque tout neuf, nulle méthode, nulle volupté, nul rafinement ; enfin, il n'était que.....

Me

Me voici désolée qu'un homme qui me plaisait autant soit aussi peu conforme à mes goûts.... : ma gaieté s'en altéra un peu ; il s'en apperçut. — Je ne sais pas aimer à la française, petite joulie ; mais vous me l'apprendrez. Son air d'ingénuité me fit éclater de rire. — Je vous formerai, lui dis-je. — O! je profiterai bien de vos leçons : vous, vous êtes délicieuse : j'ai eu en ma vie deux femmes, elles étaient Allemandes ; quelle différence ! ô petite joulie ! si je devenais en homme ce que vous êtes en femme !... Enfin, au bout de trois jours, il avait si bien profité, que nous étions de niveau ; et je puis dire, en toute vérité, que jamais je n'ai été, ni si tendrement, ni si délicatement aimée que par mon charmant élève ; et pour te donner une preuve, non seulement de sa générosité, mais aussi de sa délicatesse, il est bon que tu saches que j'avais été pillée totalement dans ce fossé par les soldats, excepté mon médaillon, qui était caché dans mon sein, et qu'ils n'eurent pas le tems de m'arracher; il ne me restait plus rien, ni montre, ni bagues, ni hardes quelconques; le len-

demain du jour, il fit venir chez nous deux officiers de ses amis avec lesquels il s'entendait pour me faire gagner au breland cent louis, pensant bien que donner à une femme délicate, c'était l'offenser; lui prêter, c'est l'obliger à la reconnaissance. Peut-on être un amant plus délicat? Et comme il savait que je me mettais en homme facilement, il me fit faire, du plus beau drap, un uniforme de chasseur tyrolien bleu de ciel, et des revers queue de serein; des jolies petites bottes à l'écuyère, un chapeau de femme, c'est-à-dire, rond, et le panache bleu et jaune comme le sien.

Si je suis privée de quelque chose maintenant, c'est de tes nouvelles; mais crois-moi toujours ta plus tendre amie,

JULIE.

LETTRE CXXIV.

De la même à la même.

Tu vas peut-être croire, comme moi, ma bonne amie, que cette fois-ci mon bonheur est solide, point du tout ; quand un amant ne varie pas, il faut alors que le destin joue de ses tours, contre lesquels toute la prudence humaine est en défaut.

Eh bien, dans ce petit village de Warvick, maudit pour moi, il y eut de nouveau une affaire où mes nouveaux amis furent un peu rossés. Juges encore de mon étonnante position !... Je suis à la barbe des armées ; et, bien entendu, je n'ose faire des vœux pour mon cher Bénack aux dépens de ma patrie, de mes anciens amis, de mes parens ; car même j'avais un frère et un cousin-germain à l'armée de B.... ; (mais ils ne m'ont point connue, n'ayant pas compromis mon véritable nom dans toute cette mêlée). J'étais à la proximité

d'entendre ronfler le canon; et chaque bombe qui tombait sur l'une ou l'autre armée, immolait des individus précieux à mon cœur. Cette situation, je crois, est bien toute neuve, d'être également aimée dans les deux armées rangées en bataille !... Le canon ne cessa qu'à deux heures du matin ; les Autrichiens perdirent tous leurs avant-postes et leur commandant. Le quartier-général, dont je faisais partie, fut reconduit avec moi à Courtray, par les ordres du nouveau commandant, qui était un ami de Bénack; il me déposa comme un ôtage, dans les mains du général Bender, et m'y recommanda comme une amie : il me dit qu'il viendrait savoir si on me traitait bien; je demeure désespérée.

Combien mon sort était empiré ! Le général Bender était l'homme des bois, ou bien le singe ; car il en avait toute la figure, joignant à la laideur de sa personne une saleté horrible, bourru, grossier, violent, méchant par nature; voilà le nouveau maître de mon sort : je ne pouvais l'envisager sans effroi : il dit : qu'on donne une

chambre à cette femme, et elle viendra dîner et souper avec nous ; adjudant, veillez à cela. L'adjudant me conduisit dans une petite chambrette, et me laissa. — Vous pouvez sortir quand vous voudrez, et vous viendrez dîner avec le général lorsqu'on l'aura servi ; c'était en fermant la porte qu'il me dit ce peu de mots.

Je profite de ma liberté pour me promener, et aussi dissiper mon chagrin ; j'entre chez un marchand où je vis accrochée une robe noire ; je l'achète, autant pour avoir occasion de causer, et de me faire un partisan, en cas d'évènement un refuge ; j'avais de l'argent, je ne marchandai pas ; je la fis ajuster à ma taille : j'indique le goût à l'ouvrière et je la paye bien. Je rentre chez moi ; je mets ma robe noire, un ruban noir dans mes cheveux, et je vins dîner à la table du général ; il daigna porter sur moi son regard farouche : un joli petit officier eut soin de me servir ; mais il ne sait pas un mot de français : il me sourit ; ses yeux sont éloquens ; mais nous ne pouvons nous entendre autrement. Nous al-

lons promener ensemble après le dîner: dans la soirée, plusieurs régimens arrivent, notamment celui de Porelly. Le comte de Porelly, qui en était le colonel, était à la tête; c'était véritablement l'amour en carquois et en armure.

Porelly n'était pas assez grand pour être bel homme, mais joli à croquer; c'était Adonis: de grands yeux noirs, une petite bouche (non cependant à l'Autrichienne) d'où sortait un son de voix extrêmement tendre; j'étais dans le groupe des officiers à voir défiler les troupes qui arrivaient. Porelly n'eût pas plutôt jetté les yeux sur moi, qu'il vit bien que je n'étais pas une Flamande; m'adressant quelques mots en Anglais, je lui dis que j'étais Française; puis, un officier lui dit en Allemand beaucoup de choses que je n'entendais pas; mais au sourire aimable de Porelly, je jugeai bïen que ce n'étaient pas des choses désavantageuses pour moi.

Porelly parlait très-bon français; il était Italien d'origine, mais avait été élevé à

Louis-le-Grand. Il avait donc une éducation et un cœur francisés, une tête italienne, par conséquent jaloux, violent, vindicatif; mais un cœur excellent, loyal, brave ; voilà celui qui sollicita la survivance du tendre Bénack : pouvais-je lui échapper ? (encore de 28 à 29 ans) Nous soupâmes le soir chez le général. Mon petit Porelly avait ses tendres soins à la française que je n'avais pas encore rencontré depuis mon Bénack ; je ne l'avais pas encore oublié et m'en occupais souvent. — Vous êtes mélancolique, ma belle ? est-ce votre patrie que vous regrettez ? Ne pourrait-on vous la faire oublier? — Vous pensez bien, monsieur, qu'une femme de mon genre ne se trouve pas ici sans avoir plus d'un objet à regretter... — Oh, oui, madame ! et je brûle de savoir par quel évènement extraordinaire vous êtes au pouvoir de ce *magot* (montrant le général) ? — Que dites-vous, monsieur, à son pouvoir ? — Mais les lois de la guerre sont telles.... Qui pourrait vous soustraire ici de ses hostilités, si vous ne faites pas un amant qui soit votre égide ? Mais, belle

dame, pour causer intimément, cette place n'est pas commode : demain, venez avec moi à Bruxelles ; j'ai une permission de vingt-quatre heures, vous m'apprendrez tous vos malheurs ; car sûrement une femme sensible comme vous doit en avoir eu beaucoup! On sort de table, Porelly obtint du général la permission de me mener à Bruxelles, à condition qu'il me ramènerait le même jour, ou la nuit suivante ; car les nuits sont plus agréables pour voyager en cette saison. Dès quatre heures du matin Porrelly est à ma porte; je mets mon petit uniforme Autrichien, et me voici dans la voiture du colonel, fendant l'air de vîtesse.

Pendnat toute la route, je lui appris qui j'étais, et à qui j'appartenais: il avait connu mon mari chez la duchesse Mazarin; il le reconnut à son portrait : il avait aussi connu Q.....te à Versailles, dont aussi j'avais le portrait; et mon histoire, toute romanesque qu'elle est, lui parut très-véridique ; mais lorsque je lui dis que quand il m'avait vue en noir ; c'était le deuil de Bénack que je portais,

portais ; il sourit malicieusement. — C'est ce grand commandant des chasseurs tyroliens qui avait plus de six pieds ? — Oui, oui, mon ami. — Mais, moi, vous ne me trouverez qu'un petit ortolant par comparaison : Lili, je vous aime ; si je vous inspire le même sentiment, je suis à deux cens lieues de ma femme, j'ai deux cent mille livres de rentes, laissez-là tous vos perfides, et leurs perfidies, et venez passer l'hiver dans ma maison à Bruxelles ; vous y serez souveraine, et je vous assurerai un sort indépendant pour votre vie. Que je suis fâché de m'être engagé de vous ramener à Courtray ! Je vous laisserais tout de suite ici ; mais mon honneur serait compromis ; vous n'êtes qu'en dépôt chez Bender. Un domestique vint nous dire que les chevaux étaient mis, nous partons.

Je n'étais qu'en dépôt chez Bender, cela me tourna la tête ; mais mon ami ne m'en apprit pas davantage ; il parut seulement étonné que Bender avait respecté ce dépôt.

Le reste de la route fut agréable ; ce-

pendant je ne voulus point accorder la dernière faveur : un Italien francisé doit être trop roué pour que l'on puisse compter sur ses promesses, lorsque lui-même n'a plus rien à obtenir ; je remis au lendemain : après avoir fait avec lui des arrangemens solides, j'irai alors habiter sa maison de Bruxelles. Nous arrivâmes à Courtray à quatre heures du matin. Tout ce jour, les Français occupèrent tellement par leurs continuelles excursions, que l'on eut assez de besogne de demeurer sur la défensive, et de recevoir et pourvoir au logement des nouveaux régimens qui arrivaient en renfort ; et la conférence avec Bender pour obtenir mon départ fut mise au lendemain ; et moi je devais être prête tout de suite de onze heures à midi pour partir, d'après la permission obtenue du général.

Jusqu'à ce moment tout fut bien, le général promit mon départ ; mais cela lui fit encore ouvrir les yeux. — Je ne laisserai pas partir cette prisonnière sans avoir les droits de la guerre, je serais un sot.

Le soir, Porelly se retira de bonne heure : — Ma belle, demain, de dix heures à midi je serai chez vous ; il part : on sort de table. Je vais pour rentrer chez moi, le général me suit : — Arrêtez, madame ; j'ai eu tant d'officiers supérieurs à loger, que j'ai été obligé de donner votre chambre, vous occuperez la mienne : une femme Française est délicate, et moi, vieux guerrier, je coucherai sur un lit de camp ; je suis accoutumé à loger sous la tente ; mes cheveux ont blanchi sous le harnois.... Il me tire à lui. Effectivement ma chambre était occupée par un officier nouvellement arrivé ; qu'avais-je à répondre ? Il était le maître dans cette maison ; Porelly était loin, le meilleur parti était d'avoir l'air de croire à son honnêteté tout en s'en défiant. J'entre dans sa chambre, je me ferme à la clef : cette porte n'avait pas de verroux, je ne me couchai pas ; les Nuits d'Yong étaient sur la cheminée, je me mis à lire.

Vers les deux heures du matin, on mit une clef dans ma serrure ; elle résiste, la mienne étant dedans ; mais les portes et

les serrures d'auberge, sur-tout en Flandres, ne sont rien moins que solides, et celui qui la heurtait avait un poignet irrésistible. Il pénètre jusqu'à moi. — Vous ne dormez pas, la belle; j'ai besoin de quelque chose dans mon secrétaire: il l'ouvre, et eut l'air d'y prendre quelque chose. Il était en chemise. — La belle, me dit-il, je ne suis pas un petit maître Français, ni même le colonel Porelly, je ne sais pas faire ma cour....; mais je suis homme et maître en ces lieux: tant que tu ne fus à personne, j'ai respecté le dépôt que Bénack m'avait envoyé; mais puisque tu t'es donnée, je peux de même violer les lois de l'honneur.... Je veux te posséder; après, passe dans les mains de Porelly, cela m'est de toute insouciance. Il s'approche et joint le geste à la parole. Jamais un aussi hideux grouin ne s'était approché de moi; j'en fus effrayée. — Laissez-moi, de grace, général: respectez en moi.... Rien ne l'arrête. De l'espèce des singes...., c'est un nouvel attrait pour lui. — Retirez-vous, ou bien je vous.... Il veut user de violence. La rage s'empare de moi, je m'arrache de ses bras

et lui donne un coup de genoux; je l'atteins à l'endroit le plus sensible..... Il tombe sans connaissance dans une bergère ! quel surcroit d'embarras ! Je prends de l'eau et d'une essence que Porelly m'avoit donné la veille ; il revient en blasphémant contre moi, et jure qu'il se vengera.

On arrache la sonnette ; il ne daigne pas se remettre de son désordre, et dans l'état le plus indécent, fut ouvrir : c'est un adjudant général qui venait lui dire que les Français se portaient en force à Ypres (ville qui contenait les trésors de l'armée), et qu'il fallait tout de suite y faire transférer des troupes. — Que l'on fasse tirer le canon d'allarme, dit-il.

Porelly arrive furieux ; le général était toujours en chemise, moi échevelée, pleurant dans une bergère (tu sais que Porelly est Italien) ; il ne se possède pas de jalousie ; il apostrophe le général, puis moi : il veut m'immoler à sa fureur. Je lui observe que je ne suis pas coupable, et que, quoique victime, il est arrivé encore à tems

pour que le sacrifice ne soit pas consommé ; il reporte sa rage sur le général : il ne se connaît plus.... Arrive l'officier qui était couché dans ma chambre, où Porelly avait été frapper pour me prévenir du danger qui les menaçait de nouveau, et prendre des arrangemens pour nous rejoindre. Un homme lui répond, il insiste, on lui ouvre : il demande la perfide, et dit qu'elle lui appartient. L'officier, à moitié endormi, crut qu'il était fou, le persiffle : celui-ci ignorait absolument qu'il y avait eu une femme avant lui dans cette chambre..... Voyez, monsieur, dessous le lit ; mais je ne me doute pas être ici en bonne fortune, ni votre rival : au surplus, voyez chez le général, je crois qu'il y a une femme chez lui, et peut-être est-ce la perfide que vous reclamez. — Je n'entends pas raillerie, monsieur ; mettez-vous en défense, tirant son épée : celui-ci obéit ; mais il est muet et l'autre a perdu la raison, il le blesse. Enfin, il ouvre les yeux, et abjure son délire, se reconnaît coupable : il passe ensuite chez le général ; mais au désordre de celui-ci, et à mon aspect, un accès de fré-

nésie le reprend...., et l'officier injurié le suivit de près chez le général, pour faire ses plaintes (tu sais combien la discipline est sévère en Allemagne envers un officier inférieur qui en insulte un supérieur); le général se trouvait doublement offensé et par lui et par moi. Il le fait partir sans délai à la tête de son régiment vers Ypres; il n'a pas le tems de me faire ses adieux; d'ailleurs, cet amant qui arrivait chez moi avec les tendres soins de l'amour, les changea bientôt en dépit : il me lance en sortant un regard d'indignation. Hélas ! si je suis cause de sa disgrace, que c'est bien innocemment ! Le général m'apostrophe à son tour, sort, et dit à l'hôtesse de me chasser de chez elle; que je serais capable de faire battre une armée.

En moins d'une heure, toutes les troupes furent balayées de la ville, il ne resta pas un régiment. L'hôtesse, méchante, et le ton poissard, monte chez moi, m'ordonne de sortir de chez elle : à peine me donne-t-elle le tems de prendre mes effets; elle me conduisit jusque dans la rue en m'in-

juriant et en faisant amasser toute la canaille.

A ce récit, la plume me tombe des mains ; je n'ai pas la force de le poursuivre. Que n'es-tu près de moi, tendre amie, tu serais le baume consolateur de ton infortunée amie,

LILI.

LETTRE

LETTRE CXXV.

De la même à la même.

Tu es sans doute dans l'impatience, ma bonne amie, d'apprendre ce que je devins après cette catastrophe : je vais satisfaire ton amitié.

Courtray est une très-petite ville populassière : en moins d'une heure, il y avait nombre de versions différentes sur mon affaire ; juges de l'effet que cela devait produire sur des Ostrogots aussi brutes que les Flamands. Je ne savais où me réfugier, même avec de l'argent : personne n'osait donner asyle à une femme qui ajoutait à l'odieux d'être Française, celui d'une réputation aussi tarée ; j'errai donc sur la place, me servant de toute ma philosophie ; j'attendais du destin ce qu'il me réservait : j'avais ma robe noire, mes cheveux épars, l'air abattue ; enfin, je portais une phisyonomie qu'il ne fallait que se

lée, il s'approche de moi. — Vous avez, madame, un air de candeur, d'honnêteté, qui contraste tant avec tous les propos méchans que l'on tient sur vous, que je ne puis y ajouter foi. Je suis un galant homme, je veux vous servir : ne craignez rien, prenez confiance dans un honnête père de famille ; voici ma maison : je vous quitte et vais rentrer par ma porte-cochère ; j'ouvrirai la petite porte que vous voyez là ; c'est celle de mon jardin. Adieu. Je vous attends; mais tâchez que l'on ne vous y voye pas entrer : il s'échappa ensuite. Je demeurai ravie d'aise. Il est donc encore des ames honnêtes, me dis-je à moi-même ! il en est donc par-tout, puisque j'en rencontre ici...

Je me promenais de long en large lorsque j'entendis une clef tourner dans la serrure de cette petite porte indiquée, et le froissement des verroux ; j'examine si je suis seule, et aussi-tôt je me précipite dans ce jardin. Il était vaste et bien entretenu ; mais plutôt pour l'utile que pour l'agréable. Le maître de la maison me joint, et prenant respectueusement ma main, il me

conduisit dans un petit vide-bouteille, simple, mais agréable ; me fait asseoir sur une chaise de bois, et me quitte sans me dire une seule parole. Je restai plongée dans les idées qu'un si mystérieux début devait naturellement faire naître. Je vis s'approcher de moi celui qui venait de me déposer, avec une femme d'environ trente-six ans, un enfant à la mamelle, et un autre aussi tout petit à sa main. — Voici ma femme, madame ; elle est bonne, sensible ; vos malheurs la touchent ; elle sera bien aise de vous être utile.

Je remerciai ces obligeantes créatures ; il était déjà quatre heures du soir, et je n'avais encore rien pris de la journée : on m'apporte à goûter de la salade, du jambon, de la bierre et des fruits : on mit un lit de camp dans le petit cabinet, et j'y couchai pour ne pas être vue par les domestiques de la maison. Les maîtres viennent souper avec moi, et l'apportèrent eux-mêmes ; ils me firent conter mes avantures, et en furent plusieurs fois émus jusqu'aux larmes.

A minuit, ils me quittèrent et me prièrent d'être tranquille : je me couchai en paix et attendis que le jour amenât de nouveaux incidens. Mon sommeil fut nn peu agité, et dès sept heures du matin, je vis paraître mon hôte avec un air morne. Encore quelques nouveaux malheurs, lui dis-je, menacent la tête de votre protégée? — Oui. Nous sommes bien embarrassés : nous voudrions vous servir; mais nous ne pouvons le faire sans nous perdre : on vient de proclamer une loi de ne receler aucun Français ; et sûrement on va faire des perquisitions pour découvrir ceux qui seront restés ici ; et notamment on parle de la prisonnière disparue depuis hier ; c'est vous, aimable dame : je suis désolé. Mais hier, dans le rapport que vous nous avez fait de vos avantures, que j'écoutais avec tant d'attention que je n'osais vous interrompre, vous avez parlé du commandant Bénack comme étant mort : eh bien ! il vit. Hier matin, j'ai vu une personne qui m'a dit qu'il était rétabli de toutes ses blessures, et de nouveau au poste de Menin ; il se plaint même beaucoup de vous, qu'il

accuse de perfidie. Oh! que dites-vous, mon ami? Conduisez-moi à Bénack.... — Mais comment allons-nous sortir de la ville? Il faut que l'on ignore que vous êtes restée chez moi. — Mon ami, allez me chercher les haillons d'une vieille bonne femme. Sans conséquence, sous ce misérable costume, je puis me rendre hors du faubourg, et vous, vous m'attendrez à peu de distance avec mes habits : nous irons trouver Bénack; je n'ai point de torts avec lui; seulement cette fois, comme tant d'autres, les apparences sont contre moi.

Une cornette à la Flamande, un vieux jupon, une capotte, je sortis les portes redoutables de la ville. Par le moyen de ma lorgnette, j'apperçus sous l'arbre convenu mon hôte complaisant qui m'attendait avec mon paquet. Je me déguenillai, et passant ma robe noire, je tâchai de rendre mon désordre intéressant.

Je me présente à la porte de Bénack, un domestique me fait entendre qu'il n'y était pas : je force la consigne et j'entre. Il était

avec plusieurs de ses amis, je lui saute au col. — Petite joulie. Il me repoussa et demeura froid. Je lui dis que dans mon pays on ne condamnait pas les gens sans les entendre. — Est-ce que je serais assez heureux pour être encore aimé de vous, ma joulie? O! quel que fût votre oubli, ce retour l'efface à jamais. Bientôt on sort de table; ses amis discrets se retirent, nous restons seuls; il nous fait servir à dîner à mon compagnon et à moi: je lui raconte tous mes évènemens depuis notre séparation; il répand des larmes. Au dernier procédé de Bender, nous fûmes racommodés et meilleurs amis que jamais; et il veut me réintégrer à Courtray. Nous montâmes dans sa voiture, et nous fûmes descendre à la même hôtellerie où j'avais logé avec Bender. Il me fit faire des excuses autentiques par l'hôtesse et l'officier d'avant-garde qui m'avaient insultée. Il me promena dans sa voiture par toute la ville, aussi triomphante que j'avais été humiliée la veille; il fit avoir quelques prérogatives à l'excellent hôte qui avait pris soin de moi la dernière nuit.

Nous étions à examiner le beau fruit de son jardin, lorsque le jardinier vint faire un grand salut à son maître, et le prier d'être parrain d'un gros garçon dont sa femme venait d'accoucher; le maître de la maison s'en défendant, dit que tout ce qu'il pourrait faire serait de donner son fils, âgé de cinq ans. Bénack lui dit: bon homme, si vous voulez, je tiendrai votre fils avec madame? — Vous me faites beaucoup d'honneur et de plaisir. Bientôt tout fut prêt: il m'apporta le plus beau bouquet du jardin; Bénack fut acheter des dragées, en fit un cornet dans lequel il mit cinq louis, qu'il donna à la gissante; je fis toute la parure qu'on pouvait faire en pareil cas. Le baptême fut pompeux; toute la musique militaire y vint: nous nommâmes le nouveau-né Jules Léopold. Quand le parrain eût comblé toute la maison de sa générosité, nous reprîmes notre route vers Ménain.

Nous fûmes encore quelques jours heureux, pendant lesquels mon noble Autrichien me combla de bienfaits, et me conta

comme

comme le bruit de sa mort s'était accrédité; il avait été, à la vérité, jugé comme tel par la faiblesse où la quantité de sang qu'il avait répandu l'avait jetté; il avait été conduit dans un hôpital; c'était pour cela que le nouveau commandant n'ayant pas voulu me conserver sur sa responsabilité, m'avait mise dans les pattes du général Bender, comme le chef des chefs; il m'y avait déposé comme un bien appartenant à Bénack : ses plaies n'ayant point été jugées mortelles, bientôt sa grande jeunesse, son excellente constitution, l'avaient mis en état de revenir à son poste; mais ayant appris que j'étais avec Forelly, il n'avait pas voulu déranger mes nouveaux plaisirs; d'ailleurs, un amant valétudinaire était peu propre à donner ou recevoir les soins d'une amante; il ne savait pas non plus si Lili l'aimerait assez pour cela.

Au bout de huit jours que nous étions encore à Menin, il se sentit assez de force pour donner de nouveau des marques de son courage et de sa bravoure dans une affaire qu'il y eut encore à Warvick; il en

revint sain et sauf; mais que l'amante d'un homme exposé à tant de dangers est malheureuse! Nous commencions à jouir encore une fois du bonheur, Bénack était rentré en possession de ses aimables facultés pour le plaisir.... lorsqu'Orchies fut vigoureusement assiégé par les Français. Après m'avoir embrassée, il me dit : si jamais, Lili, nous poussons nos conquêtes jusqu'à S...., toutes tes propriétés et celles des tiens seront épargnées.... Il part; je lui pose moi-même son armure, et sous mon uniforme semblable au sien, je veux le suivre; il réprime mon audacieuse folie; mais comme je n'entendais aucune raison, il ordonna à deux sentinelles de m'empêcher de sortir de la tente du quartier-général : il m'embrassa et me recommanda à ses deux védettes comme sa femme : il disparut au son de la musique guerrière à laquelle succéda bientôt le bruit terrible du canon.

L'action s'engage avec un égal acharnement ; chaque bombe que lançaient les Français portait la mort et le désespoir

dans le camp Autrichien. Bientôt les avant-postes sont forcés; enfin, les boubes atteignent jusqu'au quartier général, une des sentinelles est à mes pieds tuée d'un boulet; je ne vis, je n'entendis plus rien. Si un second boulet m'eût ôté la vie, j'eusse payé ma dette à la nature sans m'en douter.

Enfin, au bout de trois heures, je donnai des signes d'existence; et après encore une heures de soins, je pus satisfaire la curiosité d'un intéressant jeune homme à qui je devais la vie, et j'appris de lui comment j'étais réchappée des portes de la mort.

Nous entrâmes, dit-il, triomphans dans le camp Autrichien; tout, tout ce qui nous tombait sous la main qui résistait fut tué, nous fîmes prisonniers tous les blessés; j'apperçus le grand Bénack qui voulait encore rentrer dans le quartier général; je le poursuis, je tire sur lui; mais il me décoche un coup de carabine qui tua mon cheval sous moi; le tems de me relever de cette chûte, Bénack est loin. Je m'évanouis. — Qu'avez-vous, belle prisonnière; ne crai-

gnez rien, nous sommes bons, nous aurons soin de vous. —Bénack, mon cher Bénack, répétai-je, en reprenant mes esprits: vous ne lui avez pas fait de mal, pas vrai, monsieur? continuez. —Ne pouvant le poursuivre, j'entre au quartier général, avec le peloton d'hommes qui était à mes côtés; ils coupèrent en pièces une sentinelle qui restait, je vous vis couchée à terre sans mouvement, je vous pris dans mes bras, et j'éprouvai que vous n'étiez pas de mon sèxe, que vous dirai-je, madame! j'éprouvai... quelque chose de plus qu'un sentiment vulgaire: je crus reconnaître vos traits, et je les cherche encore.... Baisant respectueusement ma main, l'aimable héros se tut. — Je vous écoute, madame! — Je suis si faible, monsieur, vous et moi avons besoin de réparer nos forces; attendons, pour un récit qui doit être long, un moment plus commode; et comme c'était un officier supérieur, il était assez bien logé; il me conduisit dans sa chambre, où, autant qu'il était possible, on avait ce qui était de première nécessité. Lorsqu'il se fut décrassé, je crus le reconnaître; il était blond,

des yeux bleus, un son de voix qui allait directement à l'ame : mon cœur vous reconnut, lui dis-je, mais je ne puis bien ajuster votre nom sur votre figure ; mais écoutez-moi, et sûrement vous allez être au fait.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis Française, mon organe vous l'apprend assez ; et je lui contai tout ce que je viens de t'écrire. — Charmante Lili, je suis le Lubin fortuné pour lequel vous m'avez avoué avoir des sentimens distingués : vous ne me reconnoissez pas, parce que j'ai été long-tems malade d'une blessure dont vous voyez encore l'énorme cicatrice à ma joue, et d'un coup de feu que j'ai eu dans la poitrine : j'ai beaucoup maigri, j'ai perdu toutes mes couleurs, et je dois être méconnaissable : voici la première fois que je me trouve, depuis la retraite de Menin, dans une affaire. Je bénis le ciel, adorable Lili..... Nous couchâmes le soir à Orchies. Lubin savait que je l'aimais, je lui devais la vie, pouvais-je lui refuser le bonheur !... doublement engagée par la reconnaissance.

Le lendemain, nous fûmes à Lille : il me descendit à l'hôtel de B.... sur la place : après m'y avoir fait loger et recommander, il partit pour le camp de Famare ; le soir, je soupai à table d'hôte ; c'est l'usage en ce pays ; les tables y sont bien composées, tant en mets qu'en convives : il y avait beaucoup d'Anglais, de Hollandais : tu connais ma fureur d'avoir toujours de loin ou de près, un Anglais à mon char ; il s'en trouvait un fort aimable près de moi, et comme il savait parfaitement le Français, qu'il arrivait récemment de Paris, cela fit nouer la conversation : moi qui ne peux juger de l'œil, de l'esprit qui règne sur les figures des convives d'une table, en raison de ma vue basse, je n'avais pu remarquer une petite maîtresse qui ne savait faire que des mines, et qui enrageait de ma conversation avec le lord. J'avais tout bonnement et très-imprudemment dit que je venais d'être reprise par les Français des mains des Autrichiens ; je m'étais même amusée avec le lord à répéter quelques mots que j'avais retenu des Autrichiens.... Mais de quoi n'est pas capable

une femme jalouse ? Le lord voulut me reconduire chez moi, je m'y opposai formellement, et l'obligeai de me quitter dans le milieu de l'escalier. Sa maîtresse ne perdit point de tems, croyant qu'il était monté chez moi (elle était Française, par conséquent connaissait la forme de nos lois ; il y avait à cette époque des comités de surveillance par-tout); elle fut droit à un de ce genre qui existait à Lille, et me dénonça comme une espionne des Autrichiens.

Quelle sera le résultat de cette dénonciation ; c'est ce que tu sauras par la prochaine : laisse un peu de repos à ta plus tendre amie,

LILI.

LETTRE CXXVI.

De la même à la même.

JE dormais très-profondément, et en avait grand besoin, lorsqu'à deux heures du matin on assiégea fortement ma porte; enfin, je me réveillai en sursaut; je crus que c'était le lord; je n'ouvre pas répondis-je. Alors redoublant de frapper : — Citoyenne, c'est de la part de la loi. — Que me veut la loi? je dors du sommeil de l'innocence! — Citoyenne, encore une fois, ouvrez de la part de la loi, ou nous enfonçons la porte. J'ouvre enfin. On fouille par-tout, on ne me trouve que des billets doux; j'avais perdu mon passe-port; et toujours à la suite des chefs des armées, je n'en avais pas eu besoin. On me trouve un uniforme Autrichien. O! pour le coup, je suis perdue sans resource! je suis un de leurs espions, on n'en peut douter; avec cet uniforme je me fais reconnaître aux avant-postes, etc. etc.

Enfin, je fus conduite, comme un criminel,

minel, à la tour St.-Pierre, et c'est de cette prison où je t'écris maintenant. Comme je dépense beaucoup d'argent, et que naturellement je suis libérale, je ne manque de de rien des besoins indispensables à la vie animale ; mais je n'ai ni société, ni liberté; j'attends pour la recouvrer l'arrivée de Biron à qui j'ai écris.

Tu peux m'adresser tes lettres à Paris où je me rendrai sitôt ma sortie de prison. J'irai d'abord chez Q.....re, ne fût-ce que pour y trouver tes lettres et celles de mon frère, à qui, de ma prison, j'ai fait le même détail qu'à toi ; j'en ai gardé même une copie, ainsi que de tous mes principaux évènemens ; car je ne désespère pas qu'un jour j'aurai de quoi faire un roman. Sans cette occupation, que j'ai su me faire, je serais morte d'ennui de passer tout-à-coup de l'agitation d'une armée, de la foule et du tumulte de ce grand nombre à l'étroit concentré d'une tour. Prisonnière au milieu des Autrichiens, j'étais libre ; et libre en France, je suis captive! Quel sujet de réflexions!....

Adieu, ma chère et tendre amie : je t'embrasse autant comme je t'aime ; et je me trouve encore des plus heureuses de pouvoir m'entretenir avec toi et de jouir de l'espoir d'avoir de tes nouvelles à mon retour. Adieu.

Ta LILI.

LETTRE CXXVII.

De la même à la même.

DEUX jours après ma dernière je sortis de la tour St.-Pierre par un ordre de B... ; mais il ne put venir lui-même : il m'aime toujours, et m'engage de l'aller joindre au camp de Famard.

Je ne voulus pas, sortie de ma prison, retourner à l'hôtel de B...., je fus à celui d'Angleterre, toujours mangeant à table d'hôte. Après huit jours d'isolement, j'étais enchantée de me retrouver dans la société. On n'apprécie le plaisir que par les privautés. Je causai beaucoup à souper avec un voisin fort aimable ; mais jargonnant le français, car il était Italien. A Lille, on ne paye jamais qu'en sortant des hôtels ; ainsi, après les repas on apporte une liste où chacun signe son nom. Je mis le mien véritable, je ne sais comment ni pourquoi ; mais toujours guidée sans doute pas la main

invisible du destin qui m'avait encore créée pour cette nouvelle avanture, mon jeune voisin lut mon nom : — Comment ? madame Q.....et !... Seriez-vous la parente de Mlle. J. H... Q.....et, qui est à Amsterdam ? — Oui, lui dis je, c'est une jolie blonde. O! madame, ne croyez pas que je veuille vous tromper ; je connais si bien Mlle. votre belle sœur, que voici une de ses lettres ; lisez... Effectivement, ma sœur lui écrivait une lettre fort honnête ; le remerciait de ses soins, reconnaissait lui avoir beaucoup d'obligations, et le chargeait de commissions pour toute sa famille à Paris, où il comptait se rendre, et notamment des choses obligeantes pour moi, s'il prenait sa route par S.... Tout ceci n'était point équivoque, et ne pouvait être fait à la main ; c'était bien l'écriture et la signature de ma sœur : elle lui ajoutait : mon cher Raphael ! quel dommage que vous ayez la tête aussi mauvaise que le cœur est bon!....

Tu sens bien, mon amie, qu'à la suite de cette lecture, la confiance entre Raphael et moi fut bientôt établie ; observe

encore la sympathie de tête et de cœur, à cette différence que moi je suis née en France et Raphael en Italie, et qu'il a de plus, au superlatif, le péché originel de sa nation.

Nous logions dans le même corridor; nous causâmes long-tems ensemble avant de nous séparer: Raphael emporta l'idée de Lili, et laissa la sienne chez elle. Si la nuit, il rêva de moi, je m'occupai aussi de lui; mais son origine m'effrayait; le souvenir de Porelly était encore tout récent à mon cœur; je desirais de ne point me lier avec le sémillant Raphael: j'étais dans cette disposition d'esprit lorsque l'on frappa à ma porte; j'ouvre, c'était un déjeûné excellent et élégant que l'on m'apportait. De quel part, garçon? Madame, on m'a défendu de le dire; mais M. Raphael demande la permission de déjeûner avec vous; que vous serriez les tasses, tout cela est à vous: je ne viendrai pas si vous n'avez plus rien à m'ordonner. — Allez dire à l'aimable fou qu'il vienne tout de suite tandis que c'est chaud; il arrive. Vous êtes trop galant,

Raphael! ce déjeûné est charmant; c'est du véritable Japon. Je suis trop heureux, charmante Lili, d'avoir encore eu dans ma malle ce débris de toutes les choses charmantes qu'avait mon oncle (de Costa, banquier à Amsterdam), d'où je viens de recueillir la succession immense : je suis, madame, extrêmement riche, fils unique de Raphael de Costa, banquier de Gênes ; je m'estimerais trop heureux de partager ma fortune avec une personne aussi aimable que vous : j'ai aimé votre belle-sœur ; mais, madame, je vous adore (il est aussi-tôt à mes genoux) ; et c'est vous maintenant qui allez être l'arbitre de mon sort. — Relevez-vous, jeune homme ; à votre âge on est le coryphée de toutes les belles, et vous m'avez l'air d'avoir les passions trop vives, pour que j'ose m'y fier... Rendez-vous mon ami ; méritez ce titre, et peut-être....

Nous n'étions pas à peine séparés, que déjà l'heure du dîner était arrivée. Nous descendons ensemble. Nous fûmes le soir au spectacle, et pendant encore huit jours,

nous ne nous quittâmes presque pas, soit au spectacle, soit au Co-Elysée, soit à la nouvelle Avanture; enfin, il me procura tous les plaisirs qu'il était possible d'avoir en ces lieux; je le tenais toujours dans les bornes du respect.

J'attendais des lettres du général Biron, et aussi du beau Lubin; aucune nouvelle. Mon petit Raphael (je le nomme ainsi, car il a l'air d'un enfant; il a à peine vingt-cinq ans, extrêmement fluet, étourdi, vif comme le salpêtre) me proposa de voyager, soit en Hollande, en Italie, en Angleterre; je n'ai qu'à choisir: je me détermine pour l'Angleterre: tu sais l'envie que j'avais de connaître cette île. Où nous embarquer? il faut tirer au sort. Nous écrivîmes sur des morceaux de papier tous les noms des ports de mer; il les roula et il les mit dans son chapeau; je tire et tombe à Dunkerque: une épingle se trouve dans le rouleau de papier, je me pique jusqu'au sang; c'est, dit-on, un présage du malheur; mais rougissant de cette faiblesse, je ne voulus point m'y arrêter.

Le lendemain, Raphael avait affaire à Douai, il me proposa d'aller avec lui; mais comme il revenait le même soir, et que j'avais déjà vu cette ville, je ne voulus pas y aller. Alors, comme il était lié avec deux négocians qui logeaient à l'hôtel, il me recommanda à eux. Porelly m'avait fait cadeau d'une montre charmante garnie en émail et en pierres fines; la chaîne surtout était un bijou; l'anneau était forcé, elle ne pouvait se détacher de la montre; elle avait aussi un cadran à chiffres romains: un des deux négocians, que je croyais l'ami de Raphael, me demanda ma montre pour faire raccommoder l'anneau, et aussi parce qu'ayant vendu beaucoup à moi et à mon ami, il voulait me faire la galanterie d'un cadran moderne. Je me défendis long-tems de cette offre galante; mais il insiste et ajoute, comme je la lui arrachais des mains; — Est-ce que vous vous défiez de moi? Voici mon portefeuille, dit-il en le posant sur la cheminée. Je crus l'avoir offensé. — Pardon, monsieur: puisque c'est ainsi, je ne résiste plus, voici ma montre. — Ce soir, madame,

avant

avant de vous coucher, je vous la rapporterai : il part. Je fus sans inquiétude ; je le vis reparaître dans la soirée ; mais il avait l'air très-affairé, il montait les chevaux du capitaine R.... (le sieur d'Alzincourt, chevalier d'industrie, avait fait connaissance avec le capitaine R.... sous prétexte de donner des leçons d'équitation à ses chevaux ; et ayant fait amuser le maître par des filles avec lesquelles il s'entendait, dans une loge au spectacle, où il avait conduit le capitaine, il était venu monter ses chevaux : le valet d'écurie, accoutumé à les lui voir manier, n'y fait point d'attention). L'occasion était belle : muni de ma montre, d'une bague de prix à Raphael, qu'il avait pour raccommoder ; l'occasion, dis-je, était belle d'émigrer avec les chevaux, la montre, la bague, des boucles d'oreilles de prix à la maîtresse de l'hôtel, et trois mois qu'il lui devait ; ce fut en vain que l'on fit courir après lui. J'étais désolée ; car il est toujours dur d'être dupe de la sorte. Raphael fit tout ce qu'il put pour me consoler. — Cela, ma belle, sera bientôt réparé ; attendez que nous soyons arrivé à Londres.

Le lendemain, nous en prîmes la route : nous arrivâmes pour dîner à Dunkerque ; toutes les auberges étaient pleines : nous descendîmes au Chapeau Rouge, point de place ; Raphael prit de l'humeur : — Madame, je suis avec ma femme, mes gens (il avait un domestique), je vous payerez ce que vous voudrez ; mais je veux être logé. — Eh bien ! Thérèse, mettez des draps à votre lit : faites bien approprier la chambre, et monsieur et madame son épouse s'en contenteront jusqu'à demain, que je les logerai mieux ; vous, vous coucherez avec moi et votre père. — Vous avez donc bien du monde, madame, lui dis-je ? — O ! mon Dieu, oui, signora (elle avait vu qu'il était Italien) : nous avons quarante personnes qui mangent tous les jours à table d'hôte. On l'appelle et elle nous quitte.

Je prenais connaissance de mon nouvel asyle : Raphael, transporté d'un évènement qui lui donnait le titre de mon époux, il s'en applaudissait. Puisqu'il y a quarante personnes à dîner, je veux faire de la toilette ; effectivement, je fis un négligé fort

élégant : Raphael me donna la main pour entrer dans la salle à manger ; et comme on avait été dire aux convives abonnés qu'il venait d'arriver une femme, ils me gardèrent la place d'honneur. J'avais imaginé que ces quarante personnes étaient des voyageurs comme nous : point du tout ; je ne fus pas plutôt assisè, que promenant mes yeux pour voir les convives, celui vis-à-vis de moi me dit : — Signora, vous mangerez de ce potage. Fixant mes yeux sur lui, je m'apperçus que c'était mon plus proche voisin de S.... ; car les quarante personnes n'étaient rien moins que tout le bataillon de S.... Ciel ! quelle fatalité ! que devenir ? l'assiette me tombe des mains, m'abîmes de taches, et mon soi-disant mari : comme il m'avait appris quelques mots d'Italien, je les mettais à toutes sauces : tandis que les autres personnes me parlaient, je regardais mon ami, et avais l'air de ne pas comprendre le Français ; mais que ce rôle est difficile à jouer ! Il est impossible de le soutenir long-tems. Nous sortons de table, où j'avais manqué vingt fois de suffoquer ; je passai dans un jardin tout près pour raf-

fraichir un peu mes sens. M. F.... qui m'avait servi le potage m'y suit. — Vous êtes madame Q.....et, vous ne pouvez le nier?

Nous fûmes au spectacle : rien ne se passa de remarquable dans les deux premiers actes : au troisième, Raphael, dont toute l'attention avait été fixée sur le théâtre, la porta vis-à-vis notre loge : sa figure s'allonge, il devient morne ; j'en suis affectée, et moi-même je braque ma lorgnette en face, je crois reconnaître l'uniforme d'Auxerrois ; je dis à Raphael que je me trouvais indisposée, que je voulais sortir ; ce que nous fîmes en effet. Nous montâmes dans une voiture : en deux tours de roues, nous fûmes chez nous. Nous n'y sommes pas un quart-d'heure, qu'un caporal vint demander l'Italien de la part du lieutenant-colonel de.... Je réponds et dis que c'était moi à qui il avait affaire ; que je me rendrais chez lui : l'Italien furieux me repousse de la porte, et dit au caporal, je vous suis. Il me jette sur une chaise, ferme la porte à double tours, et s'enfuit avec le caporal. Que pouvais-je faire? La

fenêtre était grillée ; j'étais trop humiliée pour crier que l'on m'ouvrît ; et d'ailleurs, à quoi cela eût-il avancé ?

Mes réflexions furent cruelles! Cet envoyé ne pouvant être que de Lubin, j'étais un peu rassurée : je savais combien il était sensé et raisonnable ; mais Raphael ! je ne connaissais déjà que trop qu'il avait la plus mauvaise tête du monde. Deux mortelles heures s'écoulent, il rentre tout échauffé, tout dégoûtant de sueur et même de sang. Je suis saisie. — Je triomphe, dit-il, j'ai combattu sous la protection de Vénus. Je suis victorieux ; j'ai tué l'insolent lieutenant-colonel. — Ciel! qu'avez-vous fait ? Mes larmes me suffoquent, je perds connaissance : tous les moyens qu'il employe pour me faire revenir sont inutiles : on me porte sur une natte dans le jardin.

Le lieutenant-colonel étant aimé, ce fut une grande rumeur. Déjà toute la ville répétait sous cent formes différentes mon aventure ; et à l'hôtel, tout le monde était occupé à me faire revenir, lorsqu'ils furent

distraits par une berline qui arriva d'une vîtesse étonnante ; c'étaient des Anglais qui étaient dedans ; ils demandent ce que c'est que toute cette bagare : on s'empresse de la leur conter chacun à sa manière. Les Anglais aiment le tragique : combien une femme jeune, étendue sans vie, parut intéressante au très-sensible lord Stock ; il écarte la foule de moi, essaye à me rappeller à la vie : j'ouvre faiblement la paupière, et je me trouve dans les bras d'un nouvel inconnu : petit à petit, je reprends mes esprits, les curieux se dissipent : nous restâmes seuls, le lord, Raphael et moi ; il fallut au lord des détails de cet incident ; il entendait très-bien le Français, et le parlait beaucoup mieux que Raphael.

Le lord était de la plus riche taille, de la meilleure grace, de grands yeux noirs, des cheveux en quantité et blonds cendrés, le plus joli son de voix ; il avait de vingt-huit à vingt-neuf ans ; ainsi ç'eût été bien en vain que j'eusse voulu défendre mon cœur de l'attrait du sien ; bientôt ils s'entendent et sont d'accord avant que notre

raison eût examiné s'ils le pouvaient sans préjudicier à des engagemens antérieurs. Je ne tenais encore à Raphael que par les procédés, la reconnaisance. Le lord se servit adroitement de tout son esprit pour lui persuader que je serais infailliblement compromise si je restais dans une ville où déjà je ne l'avais été que trop; qu'il fallait que je retournasse à Lille, ou que je m'embarquasse tout de suite pour l'Angleterre, et que lui, l'honneur et la bravoure exigeaient qu'il demeurât encore quelques jours à Dunkerque, pour prouver qu'il ne craignait pas son adversaire....

Le lord donna à ce discours toute l'éloquence du sentiment qui le lui dictait; Raphael, inexpérient autant que crâne, et séduit, consent que le lendemain sa femme ira attendre à Lille sa guérison (sa blessure n'était que légère), et que cette désagréable affaire soit terminée. L'empressé lord s'offrit à me conduire à Lille, où il allait le lendemain, dans sa voiture: il avait deux Anglais de ses amis, et le marquis de V.... Je me défendis modeste-

ment. — Vous ne pouvez, madame, sans vous exposer à quelqu'insultes, partir seule dans la voiture de monsieur, encore moins par celle publique ; je suis bien malheureux de ne point mériter votre confiance ! En prononçant ces paroles, il avait l'air pénétré. Raphael séduit accepte, me prie d'accepter l'offre obligeante du lord, et de grand cœur je donnai mon consentement. Il fut déterminé que le lendemain, après un déjeûné dinatoire, je partirais avec le lord, qui doit me déposer à l'hôtel de M.... en attendant l'arrivée de mon mari ; et si la nuit fut de fait à Raphael, par anticipation elle fut pour le lord ; il m'avait toujours traitée comme la femme de Raphael ; et celui-ci en me conduisant à sa voiture, et me recommandant à ses soins, amusa beaucoup la galerie..

Me voilà donc encore échappée à cette mésavanture ; quelle en sera la suite ? c'est ce que t'apprendras ta plus tendre amie,

LILI.

LETTRE

LETTRE CXXVIII.

De la même à la même.

Nous étions déjà dehors des portes de la ville : avec un saint respect j'admirais la majesté de la mer, lorsque le lord rompant le silence, me dit : — Êtes-vous bien la légitime madame Raphael ? si non, partons. Mon voyage en France n'est pas pressé : nous sommes à la vue des côtes d'Angleterre, venez, reine de mon cœur... Puis, il laisse échapper un soupir. Miss Charlote ! Il devint rêveur.... Le moment de souvenir qu'il rendait à Miss Charlote, je le reportai à Séchelles ; je pensais que bientôt il devait être de retour à Paris, et j'étais sans scrupule sur la légèreté de ma conduite ; car si je m'abandonnais aux circonstances en Flandres, dans le Brabant, lui les faisait naître dans les Pyrénées; et plus d'une belle Savoyarde avait ressenti le pouvoir irrésistible de ses beaux yeux.

Nous dînâmes à..... : nous pûmes enfin causer un peu ; car dans la voiture, le vieux marquis Français obligeait, moi sur-tout, d'être sur la plus grande circonspection. Nous remontâmes tard en voiture, n'ayant plus que peu de chemin jusqu'à Lille. Lorsque nous approchâmes du superbe Mont-de-Cassel, déjà le soleil faisait place à la lune ; le firmament azuré répandait un nouveau charme sur toute la nature, et ajoutait à la beauté du lieu et de la saison. Marchons à pied, dit le lord, pour jouir plus agréablement de ce superbe spectacle. Après nous être un peu promenés, il s'écarte de moi, parle à un de ses gens ; il me rejoint. La voiture marche lentement : son domestique lui dit que l'essieux était cassé, et qu'on ne pouvait pas aller plus loin que le village voisin pour le faire raccommoder. Je ne connais point un essieux ; ainsi, il était facile de me faire croire ce que l'on voulait.

Raphael craignant, sans doute, de ne point savoir assez tôt que le lord lui ravissait sa femme, m'avait fait suivre par

un de ses gens qui, mêlé avec ceux du lord, et ayant changé d'habit, avec la précaution d'être toujours éloigné de moi, pour que je ne le reconnusse pas; et c'était encore fournir au lord des armes contre lui; car celui-ci instruit par ses gens de la mission du valet de l'Italien, ordonna à son domestique de lui faire remarquer mon appartement comme le sien, et le sien comme le mien; il savait de plus, que l'essieux n'était pas cassé, et que de notre plein gré nous couchions à Cassel.

Le lendemain matin, voyant le lord en chenille sortir de chez lui, et persuadé que c'était de chez moi, il n'en attendit pas davantage pour aller prévenir son maître que ses craintes n'étaient que trop fondées; et le surlendemain, il arriva à Lille avec une lettre de son maître pleine d'extravagance, de fureur.... — Tenez, dis-je au lord, vous êtes mon juge; suis-je coupable? Effectivement, il n'avait eu de moi que de très-légères faveurs, quoique mon cœur le préférât à Raphael; j'avais respecté l'espèce d'union qui était entre nous; mais son pro-

cédé me blessa tellement, et réfléchissant à la violence de son caractère, je lui répondis que je n'étais pas complettement coupable vis-à-vis de lui d'une infidélité ; mais que craignant sa mauvaise tête et son caractère indomptable, je rompais totalement avec lui. Je lui renvoyai la montre dont il m'avait fait cadeau pour remplacer celle qui m'avait été volée, et le déjeûné en porcelaine ; que bientôt il serait indemnisé de moi ; que je le priais de m'oublier à jamais.

Je me jettai dans les bras du lord, et nous fûmes heureux pendant huit jours. Le lord était joueur ; un soir qu'il avait perdu tout son argent, il voulut que nous fussions nous promener sur l'esplanade (promenade jolie et solitaire) ; nous avions été suivis par un homme dont le chapeau était enfoncé sur la tête, et enveloppé d'un grand manteau ; il fit avec nous deux tours d'allée à peu de distance. Un grand officier se promenait aussi ; celui-ci se retire, il n'était cependant pas heure indue. L'homme au manteau passa près de nous,

m'appliqua un soufflet dont je tombai à la renverse : en me relevant, je trouvai le lord baigné dans son sang : je poussai des cris affreux; la garde arrive avec le grand officier qui s'était promené avec nous un instant auparavant : on ne put jamais retrouver l'homme au manteau qui, sans doute, était le meurtrier : j'ai toujours soupçonné l'Italien ; car on n'avait pas volé la montre de mon ami ; et il mourut deux heures après du coup de stilet qu'il avait reçu droit au cœur.

Je ne voulais plus rester dans cette ville, et je manquais d'argent ; car le lord avait perdu tout celui que nous possédions ; mais heureusement le grand officier qui s'était trouvé avec nous à la promenade, était justement M. de la B...., amant d'Almaïde ; il me prêta cinq écus, qui était la somme que j'avais donnée à Almaïde la veille de mon départ pour ce voyage fatal. Voici encore une preuve qu'un bienfait n'est jamais perdu. Que pouvais-je faire à Lille ? Ce lieu ne servait qu'à rendre ma douleur plus vive !.... De la B.... me conduisit sitôt

le jour jusqu'à Valenciennes. Nous fûmes promener, et aussi pour prendre un bain, aux eaux de Saint-Amand, qui est tout près de Valenciennes. De la B... trouva là un jeune Anglais avec lequel il avait été lié à Lille : celui-ci prenait les eaux, et était ravi que nous les prissions aussi ; mais lorsque de la B... lui eut conté une partie de mes malheurs, et que j'allais repartir pour Paris, il l'engagea à me solliciter de rester à prendre les eaux, dont ma santé ne pouvait que se trouver bien ; que dans quinze jours il retournait à Paris, il me ramènerait dans sa voiture, où je serais plus commodément que dans la diligence que je comptais prendre : il avait dit tout cela en Anglais à de la B... qui le parlait un peu ; car le sir Balot ne savait pas deux mots de suite de Français ; c'était un balot dans toute la force du terme. Cependant, de la B.... me sollicita tant à accepter sa proposition, que je m'y rendis. Celui-ci me quitta le lendemain.

Me voici donc emballée par le ballot. Je t'assure que je n'ai jamais eu tant de

dégoût pour aucun être : cependant il eût pu plaire à beaucoup de femmes. Il avait à peine vingt-cinq ans, petit, tout rond, à rouge trogne, mais gai, bon, complaisant à l'excès ; je le maltraitais à la journée, nonobstant la générosité de ses procédés, où l'ostentation de sa nation dont j'avais tant besoin pour raccommoder mes finances ; je le bourai continuellement ; mais on ne perd jamais un homme de le maltraiter ; c'est lorsqu'il est comblé de nos faveurs, qu'il nous échappe ; ce qui fait que l'on n'est jamais aimée long-tems de celui que l'on idolâtre, et que celui qui nous adore est celui qui est comblé de nos dédains. Le plastron de nos fantaisies a toujours à craindre qu'un caprice ne lui fasse perdre sa maîtresse. O bizarrerie de la nature ! ô bizarrerie de l'humanité ! que tu es indéfinissable ! ! !

Tu penses bien que je porte le deuil de mon très-cher lord Stock, et que mon ame est encore bien plus lugubre que mes habits. Sir Balot ne savait que faire pour m'amuser, il me menait au spectacle à Va-

lenciennes tous les jours qu'il avait lieu. Traversant la place un soir pour entrer à la salle de la comédie, un grand et superbe commissaire des guerres frappe ma vue ; cet homme voyant une étrangère qui le fixait, nous suit, se fait ouvrir notre loge ; il était avec un de ses amis que j'avais vu chez Almaïde ; la conversation s'engage avec chaleur ; l'Anglais qui ne put juger que par nos gestes et notre air enjoué, et ne m'ayant jamais vue si gaie, demanda si le commissaire des guerres, celui qui s'approchait le plus de moi, était mon frère ; tout-à-coup M. de C.... lui dit que oui ; il l'engage à venir souper avec nous ; car les jours que nous allions au spectacle, nous couchions à Valenciennes, à la C. R.... Il donna un joli souper à celui qu'il croyait mon frère ; et le lendemain, mon soi-disant frère, qui ne voulut pas être en reste, et qui est très-honorable lorsqu'il s'agit de donner à manger, nous rendit un souper charmant, où l'Anglais se saoula à rouler, de manière que nous fûmes obligés de coucher chez M. de C.... notre hôte ; il ne négligea rien pour me faire la cour ; mais si

on

on a ses instans de faiblesse, on a aussi ceux de vertu, et peut-être encore suis-je en cela l'être le plus bisarre : j'ai quelquefois résisté à des êtres charmans, et cédé à des magots, sans trop savoir pourquoi : serait-ce l'heure du berger ?.... Serais-je encore influencée par le destin ? Mais, moi-même, je n'ai jamais pu me définir ; aussi, un homme qui m'a idolâtrée constamment pendant trois ans (c'est un Anglais que j'ai aussi aimé, non pas cependant de ce grand élan du cœur), fit mon épitaphe :

Ci git celle qui, par elle-même,
Expliqua le mot problème.

M. de C.... avait flatté mon orgueil et ma vanité, ni moi, ni mon cœur, ni mes sens n'avaient ressentis ce je ne sais quoi qui fait la félicité parfaite. Le lendemain, je revins avec le Ballot à St.-Amand; je fus prendre un bain : j'étais en grande gaule de linon, mes cheveux relevés avec un peigne. Sortie de mon bain, j'avais l'usage de me reposer sur un lit de repos pendant une heure.

On frappe à ma porte ; je crus que c'était

le Ballot : je dis d'entrer. Je fus fort étonnée de voir un petit homme brun, l'œil pétillant de feu, le front martial, l'air noble. — Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? — C'est à madame Q.....et que j'ai l'honneur de parler ? Je restai stupéfaite à cette ouverture ; mais les gens qui ont de l'esprit et de l'usage du monde, savent toujours ne vous embarrasser jamais long-tems. Au bout d'un quart-d'heure, nous étions déjà en conversation très-familière.

Ce monsieur m'apprit qu'il venait me complimenter sur une lettre qui paraissait dans Carra, pour prouver la nécessité du divorce, et que l'on disait être de moi ; que des personnes qui me connaissaient au camp, lui avaient dit que j'en étais l'auteur, etc. etc. Ensuite, nous parlâmes de l'armée. Il me dit que Biron avait été bien heureux de m'avoir possédée dans son camp ; cela amena tout naturellement à parler de Dumourier : j'en fis le plus pompeux éloge, et qu'à sa seule réputation, je serais femme à me prendre d'une belle passion pour lui, fût-il un magot ; l'esprit

seul avait le droit de me captiver ; car le physique n'était pour moi qu'un accessoire, que j'aimais cependant rencontrer. — Dumourier, madame, pense comme vous ; il a même vu votre portrait dans des mains, à la vérité, qui ne sont point dignes de le posséder (c'était dans celles du commandant B....): il a aussi beaucoup entendu vanter les agrémens de votre esprit ; et en toute vérité, il vous aime ; il termina en m'appliquant un baiser sur la parole. — Mais, monsieur, de quel droit venez-vous m'insulter ! Vous avez l'air d'un sous-lieutenant ; vos procédés me l'annoncent : sortez, je vous prie (il était en cheveux plats, une lévite blanche, en pantalon ; rien chez lui n'annonçait un grade supérieur) : sortez, je vous prie, monsieur. — Madame, je ne sortirai pas que vous ne m'ayez promis de venir dîner au camp chez Dumourier. — Monsieur, vous êtes fou ? La belle recommandation que d'être présentée par vous !

Une fille de bain que j'avais sonnée vint, il sortit. Je m'habillai et fus me promener

dans le jardin qui se trouvait dans l'enceinte même des salles des bains. J'aperçus mon écervelé avec deux ou trois autres généraux, comme je passais près de lui : je lui fis un petit salut de protection ; il me prit la main qu'il baisa. Je parus offensée de cette liberté, je rougis et m'échappai. Je rencontre à quelques pas de là un officier d'un grade supérieur, dont l'âge et l'air d'honnêteté invitaient à la confiance ; je lui parlai la première. — Monsieur, oserais-je vous demander quel est ce militaire en lévite blanche qui cause avec ces généraux là. — Madame, c'est le conquérant Dumourier. — Que dites-vous, Monsieur ? Il ne lui ressemble pas ? — Vous le connaissez donc, madame ? — Mais Dumourier doit avoir cinquante ans, et celui-ci a l'air d'un jeune homme. — Madame, c'est le général Dumourier lui-même que vous voyez là : il a plus de quarante ans ; mais, à la vérité, il est loin de les paraître, et en chenille, avec son air de vivacité, d'étourderie. — Vous avez raison, il a l'air d'un sous-lieutenant. Dumourier nous aborde, je rougis.

— Belle dame, vous me calomniez? — Je ne faisais que médire, monsieur le généralissime; j'étais bien loin d'imaginer que vous fussiez celui pour lequel, tout à l'heure vous portiez la parole. — Et vous êtes, belle dame, fâchée de ce que vous m'avez dit d'obligeant pour cet être fortuné, puisqu'il vous a plu? — Non, général, je ne me rétracte pas : si j'eusse cru vous parler de vous-même, je ne vous aurais pas dit ce que la force de la vérité m'a arrachée tout à l'heure; mais je ne suis pas fâchée que vous le sachiez. — Vous êtes adorable, me dit-il en me baisant la main. Le tiers vit bien qu'il nous gênait, il se retira. Nous nous promenâmes encore une heure en tête-à-tête dans ce petit bois charmant, le résultat de notre conversation fut que j'irais dîner avec l'Anglais au camp, et que quoiqu'il fût de contrebande dans un camp français, je légitimais ma suite.

Je fus trouver l'Anglais, auquel je fis comprendre que j'étais la parente du général Dumourier, et que nous étions invités

à dîner à son quartier-général. L'orgueilleux Anglais flatté, ne savait comment me témoigner sa reconnaissance. A deux heures, avec mon Ballot, nous montâmes dans la voiture du général ; ainsi, on ne fit point difficulté de nous laisser pénétrer au camp, puisque nous avions pour égide le général : on dîna excellemment bien ; on but horriblement ; l'Anglais était véritablement un ballot à rouler.

Le lendemain, Dumourier et quelques officiers généraux vinrent dîner aux eaux chez madame H...., maîtresse de ce bel hôtel. Mon Balot me respectait davantage depuis que j'étais soi-disant nièce du généralissime. Comme mon Anglais était tous les soirs saoul, une bouteille de vin de Champagne versée adroitement me délivrait de lui pour la nuit ; ainsi j'étais vierge depuis le très-cher lord défunt.

Dumourier était trop aimable, trop entreprenant pour ne pas réussir près d'une femme dont la boussole du cœur dépend du génie de celui qui l'attaque. Que j'ai

eu de plaisir de ceindre de myrthes le front de Dumourier, qui alors, courbait sous le poid des lauriers! J'ai passé deux charmantes nuits avec ce héros de la France qui me parut alors bien loin de la cruelle perfidie qu'il fit à sa patrie ; il m'engagea beaucoup à rester près de lui : il me dit qu'il avait besoin d'une femme d'esprit et de caractère. Mon cœur et mes sens, ma fortune même, eussent pu me retenir près de Dumourier ; mais son sérail était dejà déjà trop nombreux. Félicitée Fernick était sa sultane favorite ; le mouchoir était trop divisé pour que je me contentasse d'une si médiocre parcelle : les honneurs de la primauté sont mon faible ; je ne puis tolérer être subalterne. Je me séparai de Dumourier avec promesse, si les circonstances nous font retrouver, de m'y prêter, même de les faire naître. Je lui avouai que je venais retrouver Q.....te avec un sensible plaisir, et qu'aussi nous en étions aux préliminaires avec Hérault de Séchelles.

Je repris la route de Paris, où je suis arrivé hier soir ; et ce matin, le portier

de Séchelles m'a dit qu'il arriverait dans un mois ; je vais aller chez moi faire un voyage. Tu peux maintenant m'écrire en toute sûreté à Paris , puisque m'y voilà enfin rendue saine et sauve. Je n'ai pas reçu de lettres de mon frère , ce qui m'inquiète beaucoup. Adieu , chère et bien excellente amie. Adieu.

LILL.

LETTRE

LETTRE CXXIX.

De la même à la même.

C'EST encore une fois du sein de mon ménage que je vais m'entretenir avec toi, bien bonne âmie. Si-tôt mon arrivée à Paris, et que j'eus déposé mon sir Ballot à l'hôtel du P. E...., rue N. du L..., je me suis disposée à aller voir celui que tu nommes l'idole permanent de mon cœur, lorsqu'Almaïde vint se jetter dans mes bras ; nous y fûmes ensemble ; mais il était encore reparti pour une nouvelle mission. Sans façon, nous nous logeâmes chez lui, et dans son lit. Nous apprîmes par la petite R...., marchande de modes (qui n'a pas à se louer de sa générosité) que la tête lui tournait pour un minois agaçant, et qu'il avait fait meubler un joli appartement, surtout riche en glaces, et que lorsque tout fut prêt pour le voluptueux sénateur; un aide-de-camp, amant chéri de la belle, la lui avait soufflée au moment même de

jouir des frais de son extraordinaire libéralité; nous rîmes beaucoup à ses dépens, la petite nous demanda le secret.

Il y avait quatre jours que j'étais à Paris, et que je couchais avec Almaïde dans le lit de Q.....te lorsqu'un matin Almaïde me dit: Tu as la charmante. L'effroi me prit: je vais chez R..., médecin; il m'administre tous les provocatifs à cette détestable maladie: aucun simptôme ne paraît. R..., qui en a une peur effroyable, me baise la main pour m'assurer de ma sécurité; j'en prends effectivement.

A deux heures du matin, Almaïde et moi dormions autant éloignées qu'il était possible l'une de l'autre, lorsque l'on frappa long-tems en maître à la porte, c'était effectivement lui: il avait bien tout droit de prendre possession de son lit. Je ne voulus pas que ma maladie fût nommée, et prenant un canif, je m'ouvris le doigt. Les draps étant tout ensanglantés, j'ordonne au domestique d'en mettre des blancs; Almaïde se remit au lit avec le voyageur, moi je

restai sur une bergère; cependant il me fit mille instances pour reprendre sa place; je ne voulus jamais. — Lili, se pourrait-il que tu ne m'aimasses plus? — Respecte mon secret, mon ami. En ce moment, je vous donne une preuve au contraire que je vous aime. Son imagination ayant pris une autre direction des motifs qui m'empêchaient de partager sa couche, il saute en bas du lit, me baise les mains, et me porte près d'Almaïde. — Mon ami, tout chez moi est contagieux. Cependant R.... m'avait rassurée ; mais je ne voulais pas risquer la santé de ce que j'aime. Mes refus ne faisant qu'irriter ses desirs, il les porte tous sur moi, et voulait tout risquer. — Nous nous traiterons ensemble, dit-il. J'eus la force de lui résister ; mais qu'il m'en a coûté ! Depuis si long-tems que je n'avais vu cet amant toujours chéri, je me retrouvais avec lui, libre d'être heureuse ; mais je craignais de lui faire payer trop cher ce plaisir. Dans ce moment, je prouvais que je l'aimais pour lui plus que pour moi.

Le matin, nous repartons, Almaïde et

moi, pour aller chez elle à la F. M.... Au bout de quatre jours, ma maladie parut sous des symptômes non équivoques et du plus mauvais genre. Le caractère d'originalité qu'heureusement le mari d'Almaïde savait que j'avais, nous servit ; car pendant quinze jours, je restai enfermée dans ma chambre à écrire, soi-disant, mes aventures et mes voyages ; je ne voulais pas être distraite par personne : ainsi pendant tout le tems de mon traitement, Almaïde elle-même m'apportait à manger ; mais ni son mari, ni ses enfans, ni ses gens, n'entraient chez moi ; elle seule me rendait tous les soins qu'exige cette maladie, qui n'est rien par elle-même, mais dont la contagion est si effrayante. Que d'obligations je devais donc avoir à Almaïde, qui se dévouait ainsi pour moi ? Combien je l'aimais ! quelle était bonne ! notre secret ne transpira pas : au bout de quinze jours, j'étais bien guérie, à la pâleur et la maigreur près : j'avais, en un mot, une réminiscence de laideur.

Le duc de G...., notre voisin, aimait Al-

maïde ; il la pressait de se rendre chez lui : à tous les automnes, elle allait y passer cette saison ; et nous n'attendions que le moment où je serais moins effroyable pour nous y rendre.

Je ne connaissais pas le duc. A son aspect, je crus voir un sapajou ; car rien n'était aussi hideux ; mais son château, quoiqu'antique, était superbe ; les jardins sur-tout étaient vastes et de la plus grande beauté ; il avait une société agréable, parce qu'il avait une bonne table, et que l'on était absolument les maîtres chez lui. Comme c'était à Almaïde qu'il adressait ses vœux, j'étais la confidente de ses soupirs : ce rôle me plaisait mieux que celui principal ; mes complaisances vis-à-vis de lui étaient sans conséquence, et j'étais de même avec tout le monde, au lieu que quoique jamais Almaïde n'eût pour lui de condescendance du genre qu'il le désirait, il en était jaloux ; il croyait, parce qu'il l'aimait, avoir le droit d'être toujours sur ses pas.

Les huit premiers jours de notre séjour

à G...., confidente de la tendre flamme du duc, et de la trop juste répugnance d'Almaïde, pour mon compte, je fus neutre vis-à-vis de la société (c'est-à-dire en fait d'amour); car tout le monde était accouplé. Si j'étais arrivée laide à G..., bientôt le bon air, un appétit dévorant joint à une excellente table, la tranquillité de cœur et d'esprit (j'avais eu le sang bien clarifié) me fit engraisser à vue d'œil, et la fraicheur me rendit un retour de beauté. Le suffrage de mon miroir n'était pas le seul; plusieurs avaient voulu faire en ma faveur une infidélité à leur belle; j'étais trop délicate pour accepter un hommage qui eût coûté un soupir à une personne qui composait la société (la galanterie a aussi ses règles d'honneur comme de légèreté); elle se renouvellait souvent. Deux dames et trois hommes arrivent; l'un de ces trois est le marquis de L.... grand, bien fait, un peu colossal, le son de voix sentimental, le charme des manières: il porta tous ses soins sur moi. Le duc avait pour lui des attentions particulières; il venait tous les ans à G..., et l'année dernière, il avait porté

son hommage à Almaïde ; elle fut un peu jalouse de la préférence qu'il me marqua ; elle en témoigna son ressentiment d'une manière indécente. Cependant j'étais libre et bien aise d'accueillir les vœux du marquis : nous représentâmes tous deux à Almaïde que le duc lui portant uniquement son hommage, ce nouvel arrivé ne pouvait, chez son hôte, devenir ouvertement son rival. Il y avait un an, il était moins prononcé ; il vallait mieux être tous d'intelligence ; que moi j'étais libre.... Elle se rendit à l'évidence ; mais comme elle n'était pas contente de son côté, elle prit de l'humeur contre moi, cela me fit beaucoup de peine ; car je l'aimais véritablement : cependant tout s'arrangea.

Pendant quelques jours que le marquis me rendit des soins, il manifesta ses prétentions d'une manière non équivoque ; comme ceci était une affaire de gaieté plutôt que de sentiment, un désœuvrement, une partie de campagne : en un mot, on n'est pas si rigide pour en venir au dénouement. Un jour qu'Almaïde, le marquis et

moi, étions dans la galerie du duc, il entre, et faisant remarquer à Almaïde le portrait de la duchesse de L.. (qui est émigrée), il m'entraîne au bout de la gallerie, qui est vaste, et où se trouve un petit boudoir et un sopha. La voix du duc et d'Almaïde, que nous entendîmes, arrêta la témérité de l'entreprenant....; mais il obtint un rendez-vous pour la nuit suivante. Depuis six semaines, j'étais désœuvrée, et n'étais pas fâchée d'une bonne fortune : cependant, le croiras-tu ? celle-ci ne se passa presque qu'en bons mots ; car si, à l'apperçu, de L.... était un payeur d'arrérages, au total, il était insolvable : jamais je ne fus si étonnée, ni je n'ai tant ri : il me croyait beaucoup moins d'expérience ; il demeura pétrifié, et j'ai eu plus de plaisir à le persifler que sûrement je n'en aurais eu à.... Le lendemain, je mis Almaïde dans la confidence; ce qui nous amusa infiniment. Les hommes mettent à cette bagatelle tant d'importance, qu'il est très-doux à une femme, lorsque l'occasion se rencontre, de pouvoir les jouer sur le mot... Puis, après, je lui donnai des conseils d'amie.

d'amie. Si jamais vous vous mariez, ayez soin d'épouser un enfant; que vos procédés l'attachent à vous; tâchez sur-tout qu'elle ignore la variété qui existe dans votre sexe, ou bien prenez une femme raisonnable, comme moi, supposons. Je suis maintenant d'une expérience consommée; et vous savez que les extrêmes produisent le même effet. Dans sa femme, c'est plutôt une amie qu'il faut chercher qu'une maîtresse: par exemple, moi, si j'avais trouvé en vous ce que votre phisique annonce, j'aurais pu avoir pour vous plus de passion, mais moins de tendresse; je vous regarde comme sans conséquence, et vous pouvez sous cet habit jouer près de moi le plus beau rôle. Effectivement nous fûmes tous trois amis; Almaïde fut consolée de sa perte: il me resta fidèle, peut-être pour ne pas faire faire la pareille découverte à une autre; et le reste de notre séjour à G.... fut fort agréable.

En arrivant chez Almaïde, j'ai reçu une lettre de ma mère, qui m'apprend que mon frère, mon frère bien-aimé n'est plus!.... Je n'ai pas recueilli son dernier soupir!.....

En le perdant, hélas ! je perds le plus cher de tous mes amis. Mon père a reçu toutes les lettres que je lui avais adressées, et par conséquent le précis de mes voyages. Juges par-là combien je suis à jamais proscrite de la maison paternelle. La lettre de ma mère est foudroyante ; je suis navrée de douleur. Adieu.... Ce digne ami a exigé que le médaillon qui contenait ton portrait et le mien fût enfermé dans sa tombe avec lui. Il m'a beaucoup demandée (mais j'étais alors Autrichiene, comme mes lettres le lui avaient appris) ; il a embrassé ma fille ; et en expirant, les noms de Lise, Clarisse et Lili furent ses derniers accens. Il est mort en pleine connaissance, puisque c'est de la poitrine qu'il était malade ; sa fin, cependant, est prématurée ; car tous les médecins l'avaient jugé devoir aller encore à l'automne prochain.

Adieu, ma chère Lise, mes larmes me suffoquent.

Ta Lili.

LETTRE CXXX.

Julie à son ami.

ENCORE une fois, ami bien cher, me voici de retour dans mes foyers. Almaïde m'y a suivie. Les premiers jours elle fut du dernier mieux avec mon mari ; puis, ils furent en guerre ouverte.

Mon ami, j'ai l'ame navrée ; je viens de perdre mon frère : je ne me consolerai jamais,... Je vais aller voir ma bonne aïeule, et ce sera de H. F.... que j'acheverai cette lettre.

A H. F..... ce jeudi soir.

Nous sommes arrivées ici de bonne heure : nous avons voulu voir une partie des bosquets ; c'est de la cabanne de mousse que je t'écris, et Almaïde (mais tu ne la nommes que Claire) ou Claire à mes côtés. Ici, nous parlons beaucoup de toi ; tout y rappelle ton souvenir ; mais

tous ces jolis bosquets sont dévastés : il pleut ; il fait enfin le plus mauvais tems possible ; et toute la nature me semble aussi triste que mon ame. Les souvenirs délicieux que ces lieux me rappellent sont empoisonnés de l'idée que ce ne sera plus pour moi à l'avenir que des souvenirs.... D'ailleurs, tout ici y rappelle aussi l'idée de ce frère chéri.

Mon ami, que je suis désolée : écris-moi ; dis-moi que tu m'aimes encore ; quand tu devrais mentir, dis-le moi...

Que je suis aise de t'avoir résisté, et d'avoir triomphé de mes sens et des tiens ; car je ne fus pas plutôt arrivée chez Claire, que ce que je craignais de te communiquer se manifesta sous l'espèce la plus maligne ; mais avec les secours de la Faculté administrés à propos, les soins de Claire et un bon régime, en quinze jours je fus en état de paraître. Nous fûmes passer un mois chez le duc de G.... Le bon air, les douceurs de la vie champêtre, me rendirent ma fraicheur ; et j'étais alors

dans un de mes plus beaux momens ; mais la mort de mon frère me tue ; tous les secours de l'art ne peuvent rien sur cette plaie profonde.

Adieu, cher ami : toi seul peut encore verser un baume salutaire sur ma blessure. Mes larmes m'inondent. Mille baisers.

LILI.

LETTRE CXXXI.

A Julie.

UNE petite lettre de Lili écrite des bosquets de H. F.... a bien du prix pour mon cœur ; je la pose avec tes anciennes ; et en les feuilletant, j'oublie la lacune immense qui les séparent. Avec Lili, je verse des larmes sur la tombe de ce frère chéri... Ma bonne amie, il n'est plus! nous le regretterons long-tems, ce frère dont l'attachement pour toi prouvait l'excellence de son ame ; mais Claire est avec toi ; c'est à elle à essuyer tes pleurs. Je vous vois sortir de l'habitation de ce sensible vieillard, ta digne ayeule : vous avez les bras entrelacés ; vous parlez de moi, et vous vous acheminez lentement par le sentier étroit qui conduit à cette petite grote qui a l'air d'un portique pour garantir de l'orage ; puis, ce gazon verd où sont deux étroits chemins qui ont l'air de séparer les amis ; mais bientôt ils se rejoignent et

vont se reposer au bosquet de myrthes. Là sont des sièges isolés pour des boudeurs; mais où on peut se rapprocher aussi. Lili, qu'il nous était doux à la suite de la chaleur du jour de nous reposer sous ce myrthe penché, surmonté d'un lilas qui est à votre droite. O! tu l'as bien pronostiqué, Lili, les grandes villes sont contagieuses : si elles ne parviennent pas toujours á corrompre le cœur, au moins, elles le blâsent et évaporent pour jamais cet innocent bonheur. Ces plaisirs purs de la vie champêtre, Lili, je donnerais beaucoup pour n'être jamais venu habiter ce gouffre immense. Y ai-je jamais retrouvé les plaisirs du cabinet de mousse de H. F...? du pommier, du verger?.... Tiens, Lili, je me sens bien malheureux; de sinistres présages m'assiègent : je ne suis pas le maitre de dissiper une mélancolie sourde qui accable mon ame. Lili, j'ai au moins autant que toi, besoin de consolation; au moins vous, tout est d'accord avec vous dans le lieu que vous habitez, aussi propre aux amis qu'aux amans, de même aussi favorable aux peines qu'aux plaisirs; car

tout est là d'accord avec la pensée. Tu es donc encore moins malheureuse que moi, Lili ! Quand reviendras-tu à Paris ? J'aurais mieux aimé partager ta maladie, et goûter encore dans tes bras le plaisir ; car ceux que je prends avec toi sont d'un genre particulier pour moi ; de plus, tu me dois le détail de tes jolies aventures avec les Autrichiens.

Adieu, Lili ; reçois un baiser : je ferme de même la bouche à Claire. Je vous aime toutes deux. A jamais ton ami,

N. Q.....te.

LETTRE

LETTRE CXXXII.

Julie à Lise.

Je dois t'apprendre, ma bonne amie, que j'ai eu une querelle terrible avec mon mari, qui est devenue conséquente; il a donné ma Nina à une de ses maîtresses: tu sais combien il a l'art de me faire faire tout ce qu'il veut; il m'amena à ce que la dame gardât, de mon consentement, ma Nina, pendant que j'étais allée à H. F.... chez ma grand'mère. Almaïde n'avait pas été de cet avis; je l'avais amenée avec moi chez moi: elle s'est éprise, au premier aspect, de mon mari; c'est l'effet qu'il produit toujours, il fallut qu'elle se le permît: ils furent très-bien ensemble pendant quelques jours: mon mari lui fit des cadeaux, j'en fus ravie; je lui avais tant d'obligation, à cette bonne amie! mais Almaïde est violente, capricieuse à l'excès: bientôt la mésintelligence fut entre elle et lui, et je n'étais occupée qu'à les recon-

cilier. Oui, Lise, ce rôle m'était mille fois plus pénible que d'être la confidente de leurs amours.

Enfin, nous fûmes ensemble à H. F..... Nina étant confiée à madame de P..., Almaïde ne cessait de m'accabler de reproches sur le faible que j'avais pour mon ingrat époux. Après avoir passé quelques jours à H. F..., nous revînmes à S.... Je redemandai ma Nina, on me la rendit après bien des difficultés; mais un jour que je déjeûnais chez une voisine, madame de P... vint chez moi; Nina la caresse, elle me la vole : mon mari prit son parti; la querelle fut vive; Almaïde me monta la tête, nous fûmes chez un juge de paix : mon mari est violent; il se porta aux plus violens excès, sur-tout vis-à-vis d'une femme : Almaïde était une petite lionne déchaînée; elle se jetta sur lui, il faillit la tuer : elle ne voulut pas rester plus long-tems, dit-elle, près d'un tel monstre; nous prîmes des chevaux de poste, et nous nous sauvâmes à la F. M... Jamais de la vie je ne fus tant embarrassée; je souffris les reproches des deux; et vou-

lant les concilier, j'avais les éclaboussures. Qu'il est difficile quelquefois de faire le bien !

Arrivée à la F. M... , j'écrivis à mon mari : il me fit réponse qu'il ne voulait plus me recevoir ; j'appris que la dame et le chien étaient partis pour la campagne. Mon mari avait fait la conquête d'une veuve. Madame B... venait de perdre son mari, et le mien chargé de ses affaires venait aussi de s'emparer de la veuve, qui était installée chez moi ; je n'étais pas faite pour me prêter à des complaisances vis-à-vis de cette femme que je ne connaissais pas, et que, d'ailleurs, je savais être un petit esprit populacier, par conséquent méchant.

Mon mari m'envoya une lettre pour M. de N.... directeur d'un spectacle, avec qui il avait des affaires ; il me rendit le messager de cette lettre, croyant que j'allais gagner la capitale, il ne se trompa pas. Où voulais-tu que j'allasse ? Pouvais-je rester tout l'hiver chez Almaïde ! J'arrive à Paris, je vais chez Q.....te : il était allé passer huit

jours à S... Comme j'étais seule, je n'osai m'installer chez lui ; mais je n'étais pas non plus beaucoup en argent ; la lettre que j'avais dans ma poche me réveilla ; je fus la porter moi-même à son adresse. Je trouvai un vieillard aimable qui me reçu bien : il m'engagea à dîner ; j'acceptai Il me demanda ensuite où je demeurais pour avoir l'honneur de me faire sa cour Je lui dis que je n'avais point de demeure que j'étais venue pour loger chez une personne que je n'ai pas trouvée, et qui es allée chez moi tandis que je suis ici. — Mon Dieu, belle dame! Si j'osais vous proposer d'accepter ?.... Si j'étais assez heureux ?.... Cet appartement.... me montrant une jolie chambre à coucher, où par un cabinet de toilette on était de plein pied au théâtre. — Vous êtes ici la maîtresse : j'ai une table bien servie tous les jours, de douze à quinze couverts : mes gens, tout ici, madame, est à vos ordres. Après beaucoup de difficultés pour accepter cette proposition, dont j'avais tant besoin, je consens enfin de m'installer chez ce vieillard vénérable.

Q.....te revint, je lui écrivis : il me donna un rendez-vous chez lui ; je l'y trouvai triste sans savoir trop pourquoi. Sans m'être totalement retirée de chez le vieillard, je lui avais fait une semi-confidence. Q.....te vint chez lui, et tous les jours dans ma loge. A cette époque, chacun avait besoin des députés ; je me gardai bien de dire que le mien était sans nulle influence ; je ménageais donc par-là, et mon amant, et la précieuse retraite de mon ami. Je passai trois jours et trois nuits avec mon amant. Le soir, il me dit : je viens, Lili, d'avoir encore une mission pour aller au camp de Dumourier ; je serai de retour dans trois jours. Si tu veux, couches ici, vas dîner et au spectacle chez N.... Il part.

Deux jours après, comme j'étais rêveuse dans ma loge, une dame de mes amies arrive. — Ma chère amie, ce pauvre Q.....te ! — Que dites-vous ? — Mais vous ne savez donc pas, vous ne lisez donc pas les papiers publics ? — Achevez, vous en avez trop dit ! — Eh bien ! Dumourier plus fin qu'eux, tandis qu'ils faisaient les sénateurs

dans la salle d'audience, les a envoyés, sous bonne escorte, saluer l'empereur. — Que dites-vous ? Je devins pâle comme la mort. M. de la N... entre aussi pour savoir si j'étais instruite ; il me console et m'assure de nouveau de son amitié ; il me prie de reprendre le lit que j'occupais chez lui. Je lui promets.

La douleur me suffoquant, je n'avais plus la tête à moi. Tant que l'on possède un objet qui nous est cher, à peine sait-on pour lui classer son sentiment ; mais est-on menacé de le perdre, sa vie est elle en danger, c'est alors que toutes les facultés du sentiment s'eguisent. Je prends une voiture, je cours chez mon amant, je jette les hauts cris ; le domestique tâche de calmer mon désespoir, et est bien aise de n'avoir pas cette nouvelle à m'apprendre. Je décroche son portrait en grand et je me retire avec. Le domestique me représente que je sais qu'il est destiné pour sa mère ; je n'entends rien, et je courre encore serrant ce cher larcin sur mon cœur. Je reprends ma voiture et me rends chez M. de la N...

Huit jours s'écoulent sans que le sourire ait pu effleurer mes lèvres : de trop justes pressentimens m'assuraient que j'avais perdu pour toujours mon amant adoré. La mort de mon frère m'en redevint encore plus sensible. Avec Q.....te , je pouvais parler de ce tendre frère ; voilà pourquoi on aime tant ses anciens amis ; c'est qu'ils connaissent nos liaisons, nos habitudes et nos goûts. Au souvenir de mon frère se joint encore celui de mon amant ; voilà comme tous les malheurs m'accablent à la fois, ou bien la fortune m'inonde de ses faveurs.

M. de la N... vivait avec une femme qui voyageait et dont j'occupais l'appartement : elle écrivit qu'elle allait revenir; elle s'avise de prendre de la jalousie de moi, c'était bien à tort, grand Dieu! mais une femme vieille et laide, c'est le fléau du genre humain. A la première ouverture de cette nouvelle, je voulus me retirer : j'aurais été désespérée de causer le moindre chagrin au loyal ami qui, avec tant de grace, m'avait donné l'hospitalité; mais la

mégère n'arrivait que quinze jours après, ainsi nous avions encore le tems d'y penser.

Le soir, on me remit une lettre de S... ; elle était de mon mari : elle en contenait une qu'il avait eu la délicatesse de ne pas décacheter, soit parce que nous étions brouillés ensemble, ou parce qu'il craignait d'apprendre ce qu'il ne savait déjà que trop. Cette lettre incluse était du commissaire des guerres que j'avais connu à Valenciennes. Il me mandait qu'il passait l'hiver à Paris ; que si j'y faisais un voyage, il m'offrait un appartement, etc. etc. etc. Rien ne pouvait venir plus à propos. Le lendemain, je lui envoyai le domestique de M. de la N... et le priai de venir le soir dans ma loge, que j'avais beaucoup de choses à lui apprendre. Il arrive une heure avant le spectacle pour me faire sa cour ; il était superbe : mon œil fut flatté. Puis, toutes les femmes qui se trouvèrent là (car on jouait la boulliote de société, s'entend) le regardèrent avec intérêt. Quelle est la femme de qui l'orgueuil n'est pas chatouillé, lorsque son

son amant attire les regards des autres femmes ? Nous fûmes dans ma loge pour causer plus librement. Le tendre de C.... me dit : — Ma belle, maintenant, n'ai-je plus de rivaux à craindre ! Votre amant est à jamais perdu ; si j'étais assez heureux de le remplacer dans votre cœur ! Je l'en assurai ; et si je le trompai dans ce moment, je me trompai moi-même.

Nous fûmes bientôt d'accord : il me demanda huit jours pour me trouver un appartement convenable : en attendant, il venait me faire la cour tous les jours chez mon hôte. Presser le moment de m'installer chez moi, c'était hâter celui de son bonheur ; car je ne pouvais le rendre heureux avant.

Tout-à-coup mon mari arrive avec sa maîtresse ; il vient faire une visite à mon hôte ; je l'engageai à venir dans ma loge. Madame B..., petite sotte, sans doute pour me narguer, ne cessait de l'embrasser, de lui faire les carresses les plus indécentes. Qu'avais-je à faire ! On est toujours très-

embarrassé vis-à-vis des sots. Je m'occupai beaucoup du spectacle, et j'applaudis à tout rompre à tort et à travers : mon mari m'engagea à aller souper chez lui, je promis, s'il trouvait bon que je menasse un convive ; mais que je n'étais ni d'âge, ni de tournure à tenir.... De C.... entre dans ma loge ; je lui fis le plus tendre accueil ; il ne savait à quoi attribuer cet excès de bienveillance : chaque baiser que la dame donnait à mon mari, je le rendais à de C..., moi qui, jamais de la vie, n'ai fait ces avances à un homme, et sur-tout vis-à-vis de deux tiers.

Pour completter l'étonnement de mon amant, je lui dis que ce M. était mon mari, et la dame ma rivale ; que nous soupions chez eux, et que j'espérais qu'il me donnerait la main. Il répondit par un salut silencieux. Mon mari et la dame sortirent les premiers ; j'eus beaucoup de peine à déterminer M. de C... à me servir d'arme contre mon époux ; l'idée d'être l'objet d'un dépit jaloux n'est jamais flatteuse ; mais comme il ne m'avait jamais possédée,

et qu'il le desirait ardemment, comptant encore sur de nouveaux plaisirs par une tête montée, en homme habile, il sut tout mettre au profit du bonheur : il promit tout, si je lui donnais la nuit; j'acceptai de grand cœur.

A dix heures, nous nous présentâmes chez mon mari : il était dans un fort bel hôtel, très-élégamment logé (rue de Richelieu). Je fis annoncer M. et madame de C... Avec grace et dignité je présente mon superbe (je savais que la dépense était faite par ma rivale, puisque mon mari n'avait pas le sou). J'eus mille fantaisies; je fis la petite maitresse à trente-six karats; il y avait encore deux convives; l'un était de S..., et par conséquent me connaissait; l'autre ignorait qu'elle était la dame qui portait le nom qu'elle m'avait usurpé. Cependant; je dois dire qu'elle l'a bien acheté; car mon mari lui a mangé quatorze mille livres en six semaines; mais j'avais si beau jeu à persifler la petite provinciale, que bientôt j'en fus fatiguée; et en sortant, je dis à celui qui me connaissait :

que je ne vous étonne pas, nous sommes philosophes : voici madame Q.....e factice, et moi je suis la réelle. Mais, madame couche ici avec monsieur ; et moi prenant de C... par le bras, je sortis. Comme la dame me reconduisait, je lui dis : je vous engagerais bien à déjeûner demain ; mais ce soir, je reste chez monsieur. Adieu l'amour, me dit mon mari, et je sors.

L'amour, le dépit, la jalousie m'agitaient ; car quoique j'étais bien indemnisée, je ne sais si c'est par bizarrerie qu'on aime ce que l'on n'a plus, et que ce que l'on a cesse de plaire ; mais ce soir, tous mes desirs étaient pour mon époux ; j'avais parlé avec véhémence, j'étais animée et véritablement jolie (la petite B... est à peu près de mon âge, fort jolie ; mais c'est l'esprit qui fait le charme de la phisionomie). Agitée de tous ces divers sentimens, je couchai chez de C.... Depuis le départ de Q.....te, j'étais d'une sagesse exemplaire ; je n'ai du T... que dans la tête ; ce jour-là elle était montée au dernier période; ainsi de C... me trouva telle qu'il le desirait.

Deux jours après, je pris possession de l'appartement que de C... me faisait arranger passage des P.-P... Quoique un peu haut, je fus très-bien logée. Mon nouvel amant venait me voir tous les jours, et je n'avais pas à me plaindre de ses soins, seulement de son excessive tendresse. Ma tête ne se monte pas comme une autre, et celle de mon amant l'était à toute heure. Bientôt cela me déplut; il m'en témoigna sa surprise. Je vois bien, lui dis-je, que phisiquement nous ne nous convenons pas; je n'aime que les p...., et vous n'êtes que tout f... Bientôt il en fut convaincu. Je ne tardai pas à m'appercevoir que pour être long-tems attachée à un homme, il faut se convenir en tout et pour tout.

J'allais souvent dîner chez mon ancien hôte. Un jour traversant le P.-R... pour aller dans la rue St.-Thomas-du-Louvre, je fus arrêtée sortant de la grille de la dernière porte, par le convoi de Saint-Fargeau; je demande à quelqu'un qui était près de moi où est la montagne? — La voici, me répond un petit homme, dont

l'œil était l'expression du génie, et la voix celle du sentiment. Saisie par l'attraction de l'ame, je fixe mes yeux sur celui qui avait arrêté les siens sur moi. — Vous n'êtes pas, madame, me dit-il, de tout ce monde la plus jolie, il s'en faut de beaucoup; mais vos yeux qui portent votre ame, lancent des traits bien plus redoutables... Me serrant la main : — Madame, nous sommes pressés, de grace ayez la bonté de me dire où je pourrai avoir le bonheur de vous trouver... — Monsieur?... — Je sais, madame, toutes les objections que vous pouvez, et même devez me faire; le destin qui m'a fait vous distinguer de cette foule, de ce groupe charmant même (car nous étions entourés de femmes délicieuses), le destin, dis-je, ne m'aurait-il servi qu'à demi? — Monsieur, si le destin s'en mêle, il achèvera son ouvrage, et je m'y prêterai avec plaisir; car j'éprouve aussi de la prédilection; il me baise respectueusement la main, la bagarre s'élargit, le convoi reprend sa direction, je vais où j'avais affaire, et je revins dîner chez mon ancien hôte, où, jusqu'à l'arrivée de sa maîtresse, je con-

servais toujours sa loge. Je me sens rêveuse, je regrette de n'avoir pas donnée mon adresse à cet homme dont l'organe m'a séduit. Mais, me dis-je, il est député ; rien n'est si aisé à trouver que cela ? J'irai à la convention, il me verra sûrement plutôt que je ne le verrai moi-même. Ciel ! cet homme est tout ame, et de C... n'est que physique. J'étais occupée de ces pensées quand on servit. Je t'ai dit que la table de N... est toujours nombreuse : on parla beaucoup de Fabre d'Eglantine, tant en bien qu'en mal. Je ne connaissais pas ce député : cependant le bien que l'on en disait flattait agréablement mon oreille ; et le mal y tintait douloureusement.

Enfin, on annonce celui qui venait d'être le sujet de la louange et de la calomnie : tous ceux qui avaient été les plus déchaînés contre lui, furent les premiers à le bien accueillir. O perfidie des gens du monde ! L'homme en place est toujours flatté en face ; personne n'a le courage de lui dire ses vérités : lorsque l'on lui parle, il a toujours bien fait, et il finit par se le per-

suader à force de se l'entendre répéter tant de fois.

Avec grace il salue la compagnie; il s'approche du maître de la maison contre lequel j'étais. Fixant ses grands yeux sur moi, que vois-je! le député du matin, qui a tant solicité mon adresse; il s'approche : — Belle dame, le destin n'a pas tardé à vérifier ses intentions, le seconderez-vous? — Oui, oui, monsieur, je m'y prêterai avec joie ; la sienne parut sur sa figure : je rougis, donc je l'aime. Il s'approche du maître de la maison, et de nouveau lui demande à l'oreille qui je suis : celui-ci lui donne les plus exacts renseignemens. Je fus dans ma loge : bientôt Fabre m'y joignit. Le spectacle ne m'occupa nullement; nous avions trop de simpathie, mon nouvel adorateur et moi, pour que les préliminaires de nos conventions fussent bien longs. — J'aurais beaucoup de choses à vous dire, madame; mais j'ai un rapport à faire ce soir au comité de la guerre, voulez-vous vous trouver demain au bout de la galerie près le théâtre, chez B.., marchande

marchande de meubles; vous marchanderez ce qui vous conviendra; je m'y rendrai; ma voiture sera à deux pas, et nous y monterons. Il me quitte en me serrant la main et faisant un soupir qui attira le mien.

Dans un négligé assez croustillant, je ne manque pas de me trouver au lieu indiqué à midi; il y était déjà; et faisant des arrangemens pour un joli petit secrétaire à cylindre en acajou : il me salue, me demande mon approbation et mon adresse : il fait transporter chez moi ces jolis meubles, fait approcher sa voiture, et nous y montons. Nous descendîmes vis-à-vis les Français, et montâmes au troisième, dans un appartement joli; mais qui n'avait l'air d'être occupé que par une bonne fortune. Il fit venir un excellent dîner; le monsieur était épicurien. Autant il est difficile de se rendre avec un sot, autant avec un homme d'esprit on est de suite de niveau, parce qu'il sait prévoir et applanir toutes les objections. Je ne sortis donc de chez Fabre que toute à lui : cependant nullement phi-

sique, d'Eglantine ne pouvait posséder une femme ; mais tous les rafinemens et les avant-coureurs du plaisir ne peuvent pas être plus exquis. Enfin, nous nous quittâmes tous l'un de l'autre, et nous convînmes des heures qu'il viendrait chez moi ; que tous les jours qu'il ferait beau, j'irais le prendre à la convention de midi à une heure pour nous promener aux tuileries ; et le soir, entre les deux pièces, je sortais de ma loge, je prenais une voiture et allais le trouver au comité de la guerre : il payait le cocher pour deux heures, afin qu'il nous menât grand train où bon lui semblait: Nous goûtâmes ce petit genre de vie environ deux mois. Comme jamais il ne s'était rencontré avec de C..., je n'avais rien communiqué de l'un concernant l'autre ; et placée entre ces deux extrêmes, de C... croyait que je partageais mes faveurs ; car il ne m'avait jamais retrouvée comme cette première nuit... ; et d'Egl..., par son impuissance, pouvait aussi croire qu'une femme aussi voluptueuse dans ses bras n'était pas fâchée. Ainsi, voilà mes amans portés au sentiment de la jalousie par des

motifs bien opposés ; et cependant, je te l'avoue, tous les deux devaient s'en trouver mieux, sur-tout de C.... Je suis tranquille, heureuse, sur-tout sous les rapports indispensables, ceux pécuniers. D'Eglantine est généreux, de C... honorable : ainsi je suis contente de mon sort, s'il peut durer. Cependant tu me trouverais un peu maigrie et fatiguée de ce double emploi ; je fais plus de cas, et j'aime davantage de C... ; mais je suis plus amoureuse de d'Eglantine : ce serait bien à tort qu'ils se croiraient rivaux ; car le sentiment que je porte à l'un, je ne peux le donner à l'autre. Adieu.

Ta LILI.

LETTRE CXXXIII.

Julie à Lise.

ENCORE une fois, voici mon bonheur écroulé; et maintenant je suis sans amans et sans amis. Tu connaîs mon cœur, je ne pus être heureuse si long-tems, sans faire partager mon bonheur à Almaïde; et c'est elle qui vient de culbuter tout cet édifice. Oui, ma chère Lise, tu es à jamais la seule femme à qui je me fierai désormais. Perfide Almaïde! je ne me possède pas! Je lui écrivis de venir chez moi, que j'avais un logement charmant, et que je pouvais lui procurer les plaisirs; car d'Eglantine m'a donné une loge aux Italiens et une à l'Opéra; il me fait tous les jours des cadeaux nouveaux. De C... paye mon loyer et les petits accessoirs de la dépense journalière. Viens, lui dis-je, partager la fortune de Julie, qui est maintenant Olimpe avec de C... et Estelle avec d'Eglantine. Je lui peignis ce dernier avec le délire de mon ima-

gination. Tu vois encore, ma bonne amie, que je ne suis point infidelle ; que les plaisirs que je goûte avec un amant différencient autant que le nom que me donne chacun d'eux.

Almaide arrive, elle voit de C... le premier : elle le trouve magnifique : puis, elle voit d'Egl..., elle le trouve délicieux. L'éloge que je lui en avais fait, peut-être aussi la curiosité ; enfin, que sais-je! elle voulut en essayer ; et pour cela, elle me perdit totalement dans l'esprit des deux. Un soir que de C... soupait chez moi, d'Egl.... vint nous joindre dans notre loge ; elle lui fait des agaceries, feignit de sortir, parce qu'il faisait, disait-elle, chaud. Je suis jalouse naturellement ; mais c'est un défaut que je cache le plus qu'il m'est possible ; je ne voulus point les suivre dans le corridor ; elle ne fut point long tems, elle rentra toute effarouchée et prit avec moi déjà un ton qu'elle n'avait jamais ; j'ignore ce qu'elle dit à l'amant de mon cœur ; mais elle le prévint que C... soupait chez moi, et

à onze heures on sonne à ma porte, chose qui n'arrivait jamais. Corine, dis-je à ma femme de chambre, on n'est pas visible, et je rougis jusqu'au blanc des yeux. C... dit : — Vous êtes coupable, mon choux ? il fut lui-même ouvrir ; c'est d'Eglantine. — Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ! — Je demande madame de M.... (c'est le nom que j'ai pris, il était inutile que je gardasse celui de mon mari, celui-ci est un second nom qu'il avait jadis). — C'est ici, oui monsieur. D'Eglantine pénètre toujours. Voyant mon couvert mis : — Je viens souper avec vous, perfide, m'apostrophant. De C... le regardait avec fierté. D'Eglantine s'assied, humilié de la supériorité de son rival, qui avait l'air d'être chez lui. La cruelle Almaïde avait l'air de triompher ; mais cependant d'Eglantine ne lui avait pas encore directement adressé ses vœux ; ce qui, au moins, m'aurait sauvée ; ainsi, son but manquait ; car c'était plutôt pour se procurer le cœur de d'Eglantine que pour me faire de la peine qu'elle l'avait instruit qu'il n'était pas le seul aimé.

Enfin, d'Eglantine rompit le premier le silence par beaucoup de sarcasmes offenans qu'il adressa à de C... La querelle s'engage, une sueur froide me saisit, je ne vis plus rien, et lorsque je revins à moi, Corine était seule près de mon lit; elle m'apprit qu'après un long débat, de C... plus prudent était sorti le premier, avait dit à d'Egl... que c'était au bois de Boulogne que l'on vuidait de telles querelles; que d'Egl... avait passé la nuit chez Almaïde; et lorsque celle-ci entra, on démêlait, malgré la pâleur de ses traits fatigués par une nuit agitée, un certain air de triomphe malin. Je dissimule, pour savoir ce que lui avait dit mon perfide; car celui-là était bien sûr de toute ma tendresse. J'aurais beaucoup moins souffert si ç'eût été de C... qui m'eût abandonnée; mais toute la matinée se passa encore sans qu'on le vît paraître; et je n'eus point de doute qu'il m'avait aussi laissée.

Almaïde attendait son nouvel amant qui devait la venir prendre pour l'installer dans un appartement qu'il lui donnait, et

où ils devaient dîner ensemble. J'étais bien aise de ne pas me trouver chez moi au moment où d'Eglantine y arriverait pour Almaïde.

Ma portière monte toute essoufflée. — Madame, il y a en bas un grand monsieur qui demande si vous portez le nom de votre mari ? Que si ce n'est pas lui ; c'est alors à vous à qui il a affaire. J'envoyai l'intelligente Corine ; elle me rapporta que ce beau monsieur était le chevalier de W... Par Dieu, dis-je, il est donc toujours là lorsque j'ai des dépits amoureux ? Il l'avait suivie, et déjà il était dans l'anti-chambre. Il court à moi. On a toujours du plaisir à revoir un ami ; et sans amour, il nous était resté un sentiment d'intérêt qui a aussi son charme. Nous avions été séparés à la déroute du camp de Menin, et il ne savait pas ce que j'étais devenue. Depuis, il avait passé par S.... : on lui avait dit que je demeurais passage des P.-P...., et il avait été de porte en porte sur mon signalement pour me découvrir. Il me demanda le sujet de mon accablement ; que l'on voyait que j'avais

j'avais pleuré, je lui contai à peu-près, la perfidie d'Almaïde. — Rien ne m'étonne de la part des femmes, ma bonne amie, mais venez dîner avec moi aux Champs-Elisées, puis, nous reviendrons au spectacle, cela vous distrayra, mais, mon amie, défaites-vous de ce petit monstre féminin. Elle parut. Je lui dis que le destin m'indemnisait de la perte de mes deux amans, puisque monsieur venait de m'être rendu; que j'allais dîner avec lui, et que je ne reviendrais que le lendemain; je lui souhaitai bien du plaisir avec sa nouvelle conquête.

Je fis un petit bout de toilette. De W... est maintenant colonel d'un régiment de cavalerie dont l'uniforme est fort beau; il est de la plus riche taille, laid de figure; mais un militaire qui a de la taille, est toujours bien; et il avait si bon air en m'offrant la main pour sortir de chez moi, qu'Almaïde en pâlit. Adieu, lui dis-je, je ne vous en veux pas, exagérant mes sentimens pour le colonel. Je l'embrasse, nous sortons, et Almaïde nous suivit des yeux.

Je reviens le lendemain soir : Corine m'apprit qu'Almaïde ayant attendu en vain d'Eglantine, et lui ayant écrit lettres sur lettres, sans en avoir de réponse, elle était partie désespérée. Ma maison était montée insensiblement sur un ton de dépense; j'avais fort peu d'argent; je ne possédais que des assignats. En sortant du spectacle, le colonel avait eu son porte-feuille enlevé dans une bagarre où nous nous sommes trouvés. Lorsque je réfléchissais sur la perte de cœur, de plaisirs et de fortune que je venais de faire, il me prenait des momens de fureur contre Almaïde : heureusement elle était loin. Elle m'écrivit : je lui fis répondre par Corine que désormais elle ne s'en donnât plus la peine. Son procédé était de ceux qui ne s'oublient jamais, puisque je n'avais jamais revu d'Eglantine, ni même de C.... qu'elle m'avait fait perdre.

Les dépenses journalières, au bout du mois, sont conséquentes; déjà j'étais obligée d'avoir recours à mes effets. Quoique je brodasse assez bien au tambour, mon travail n'était pas suffisant. J'aimais Corine;

je ne pus voir sans douleur l'instant de m'en séparer : elle aussi m'était très-attachée. — Consolez-vous, ma bonne maîtresse ; vous êtes jeune et trop aimable pour rester long-tems dans l'indigence ; mais attachez-vous à un vieillard, cela vaut beaucoup mieux. — Ma Corine, il faut le trouver. — Mais, mon Dieu, madame, lorsque nous nous promenons aux tuileries et aux Champs-Elisées, il y en a un qui vous contemple toujours ; mais vous, vous ne pouvez le remarquer ; et peut-être prend-t-il votre inattention pour de la fierté ; mais sûrement quelque jour, il s'enhardira à nous parler.

Tous les jours, j'envoye chez Séchelles. Je voudrais ne pas être obligée de faire une nouvelle connaissance avant son retour ; mais on en ignore encore le moment, et mes finances sont dans un délâbrement : j'ai déjà des dettes. J'ai écrit plusieurs lettres à Q.....te, mais je n'ai aucune réponse : je présume qu'il ne les reçoit pas. La femme qui vit avec M. de la N... est de retour ; ainsi je ne vais plus du tout chez lui ; puis,

je crains d'y rencontrer d'Eglantine. C'est une si mauvaise tête ! il est si vindicatif ! Je n'ai jamais entendu parler de de C....

Adieu, ma chère amie ; écris-moi donc quelques lignes ; que l'amitié me console de l'amour. Non, il n'y a plus au monde que Séchelles qui peut m'en inspirer. Mon amie, je me sens misantrope ; je hais le genre humain ; je ne voudrais plus vivre que dans un bois : une cabanne près d'une forêt, suffirait à mon ambition. Que je voudrais bien aller partager la prison de Q.....te. Lise, ma chère Lise ! que je déteste Paris ! Que je voudrais en être loin ! Je ne puis aller à S...., puisque madame B... occupe mon appartement ; d'ailleurs, dans cette ville, je ne vivrais jamais bien avec mon mari. Adieu ; le souvenir de mon frère vient encore ajouter à mon désespoir.

Ta LILI.

LETTRE CXXXI.

A Julie.

MA bonne, je reçois à l'instant ta lettre. Dans des tems plus fortunés, je l'aurais reçue ou un peu plutôt, ou un peu plus tard ; car ce n'est aujourd'hui ni dimanche ni jeudi ; elle n'en a pas moins de prix pour mon cœur, ne vivant ici que de ressouvenirs. Quoi de plus précieux que de voir retracés de ta main ceux qui me sont les plus chers ! combien de fois ils ont occupé ma pensée ! Le mois de Mai poura-t-il reparaître sans m'offrir avec le printems les bosquets de H. F... ou ceux de l'hermitage? Que je me plaisais à les comparer ! Je ne sais auxquels tu donnes la préférence ; pour moi, je trouve que le seul pommier du verger a été témoin de plus de plaisirs que tous les arbres qui dominent le tapis du clair de lune, ou qui environnent la grote de mousse. Conviens-en, la maison que tu habites n'a rien que l'on puisse comparer

à ces lieux. Une ottomane, une glace, quel asyle froid et inanimé, lorsque l'on quitte un gazon verd, un ruisseau qui murmure. Mais ton ami est maintenant séparé de la nature entière, et le printems s'écoulera entièrement avant que ses yeux aient parcouru les campagnes et les hameaux embellis par son retour; ses pieds ne fouleront point l'herbe, et les fleurs tomberont avant que sa main puisse les cueillir. Non, ma Julie, je n'emporterai jamais d'ici les souvenirs délicieux que t'a procuré ta captivité.

Mais aussi tu es folle, ma bonne, de vouloir que l'on traite un homme comme une femme. On fait la cour même à une captive, et on oublie un captif, comme une chose inutile aux plaisirs, aux fantaisies, aux caprices de celui qui l'opprime; mais tu me connais trop bien, mon amie, pour penser que je ne sache pas supporter ma situation et en tirer tout le parti possible. Mes journées ici, comme par-tout ailleurs, s'écoulent au milieu des travaux et des plaisirs; je me livre à des

études que le tourbillon des affaires avait interrompues, et que tu m'as vu regretter quelquefois. Mes plaisirs sont de passer des heures entières de rêveries, et de me livrer aux affections vives et consolantes de la piété filiale, de l'amitié, de l'amour de la patrie : ces passions, comme toutes les autres, s'accroissent loin des objets qu'ils nous font idolâtrer. Je n'ai point nommé l'amour, c'est assez te dire qu'il n'est pas entré dans mon cœur depuis qu'il s'est changé en une amitié éternelle pour Julie. Depuis que le nom de Julie a entièrement remplacé celui de Lili, c'est donc au nom de l'amitié que je vais te gronder; et pardonnes-moi si je suis plus sérieux qu'en amour.

Tu as eu le plus grand tort d'emporter mon grand portrait de chez moi : tu savais que je le destinais pour ma mère. Comment as-tu pu, de sang-froid, lui enlever en ce moment l'image de son bien-aimé? Ta sensibilité nous a cruellement trompé tous les deux. Dans mes dernières lettres, je parlais à mon excellente mère de ce portrait;

et j'étais peiné du silence qu'elle gardait à cet égard dans ses réponses. Hâtes-toi donc, ma bonne, si tu m'aimes encore, de réparer tant de maux, dont tu es la cause sans le vouloir, mais par légèreté, par folie; et d'ailleurs, je ne te quitterai pas entièrement, puisque tu as ma miniature; ce n'est pas mon grand portrait que j'irai reprendre chez toi, c'est le tien, ma Lili: mais oblige-moi de l'envoyer à ma mère; elle doit arriver d'un instant à l'autre, ensuite Barthelemy ira trouver N. Cabale mon ami, qui est chargé de faire mettre le vernis qui manque au portrait, et qui s'est chargé aussi de l'envoyer à S.

Dans le cas que ma mère tarderait à faire fon second voyage dit à Barthelemy sur le champ, de faire toutes ces dispositions: dans le cas ou N. Cabé serait absent, il ira chez J. de Brie prendre l'adresse du peintre, il le conduira chez moi pour qu'il achève entièrement le portrait, et que ma mère n'en soit plus privée à son retour. Je compte sur ton amitié, et sur ton desir de réparer le mal, et de

mettre

mettre fin à la peine que cet enlèvement cause à ma mère et à moi ; j'espère qu'elle ignorera tous ces détails : nous mettrons le tout sur le dos du peintre. Ecris-moi sur le champ, ma bonne Julie, ne mets pas tant de réserve à me parler de ta nouvelle amie : comment ne pourrait-elle pas m'intéresser, puisque vous vivez ensemble ? Bientôt, peut-être, je m'approcherai de votre habitation ; j'ai besoin de respirer un air pur et libre. Adieu ma bonne Julie, je te donne le baiser de l'amitié ; adieu pour la vie. Ton ami.

N. Q.....te

LETTRE CXXXII.

De Lili à son Ami.

ENFIN, voici une lettre de toi, ami, ami bien sensible : que j'ai de plaisir d'avoir la certitude que tu respires encore ; que tu ne m'as pas oubliée, et que bientôt tu te rapproches de moi. Ce bientôt sera toujours bien long pour mon impatience ; mais je trouve ta lettre bien froide ! tu n'étais occupé, en m'écrivant, que de m'engager à rendre ton portrait à ta mère : eh bien, dans ce moment elle le possède. Barthelemy a fait mettre le vernis, et l'a emballé aujourd'hui, c'est-à-dire, fait partir pour S..... Oui, j'ai, et je conserverai toujours ta miniature ; celle-là ne sera pas pour ta mère.

Je t'ai souvent écrit, mon ami, mais mes lettres ne te parviennent pas, et c'est miraculeusement que cette dernière de toi, est venue jusqu'à moi. Heureusement comme elle passe au quartier-général de l'armée, avant que de pénétrer en France,

heureusement, dis-je, que M. de W... colonel d'un régiment de cavalerie, se trouve à l'ouverture des paquets étrangers venant des prisonniers, et qu'ayant reconnu sur l'adresse mon nom (il était au fait de notre liaison) il retira tout de suite la lettre, m'écrivit, et mit la sienne avec la tienne sous enveloppe; et par ce moyen, elle me parvint; car au quartier général ils sont si indifférens sur ces missives, que sur dix, quand une parvient à sa destination, c'est fort heureux, ainsi je ne t'accuserai pas; ni toi non plus, ne me soupçonnes pas d'indifférence ni de négligence, mais seulement la manque de communication.

Tu me demandes des détails sur ma nouvelle amie; ma liaison avec elle ne sera jamais très-intime, je crains trop la perfidie des femmes. Depuis qu'Almaïde m'a fait le trait le plus noir, je ne puis avoir de confiance en mon sexe. Je ne vois point du tout cette Almaïde. Madame H..., ma nouvelle connaissance, demeure dans la même maison que moi; je paye ma pension chez elle, et par ce moyen, j'ai mon chez moi.

Tu ne ressens plus les doux sentimens de l'amour, ni moi non plus : je suis pour moi, mon ange, d'une misantropie effroyable. Je m'estimerais bien heureuse, si je pouvais aller te rejoindre, et partager ta captivité ; mais ton amitié seule pourra-t-elle suffire à mon cœur ? Je ne suis donc plus ta Lili ? Simplement Julie, qui sait, lorsque tu reviendras, ce que je te serai, et quel titre tu me donneras ? Tiens, mon ami, je suis bien triste, je ne suis point contente de ta lettre ; je ne doute pas que tu ne revoyes la France, mais tu ne m'aimeras plus, et je cesserai même d'être ta Julie.

Quelque chose qui ne me trompe jamais, me dit que notre liaison est rompue pour toujours. Adieu, je n'ai plus le courage de m'appésantir sur l'avenir : tout mon bonheur est passé ; le présent n'a rien de flatteur pour moi, je ne ressens plus que des regrets.

Une gentille petite femme-de-chambre, que je nomme Corine, est ma com-

pagne fidelle : je brode pour subvenir à notre existence ; je suis dans une honnête médiocrité, et ce talent que j'ai acquis par l'amour, m'est aujourd'hui d'une grande ressource. Je n'ose plus retourner à S.... Mon mari vit chez lui avec Madame B... ; elle occupe mon appartement, ainsi je ne puis y retourner.

Adieu, mon ami ; puissai-je toujours te donner ce titre. Reçois de Julie le baiser de l'amitié. A jamais ta plus dévouée amie :

JULIE.

LETTRE CXXXIII.

Julie à Lise.

J'AI enfin reçu une petite épître de Q.....te ; mais je la trouve froide, et j'avais envie de m'en offenser, si elle n'eût point été suivie immédiatement d'une si piquante d'un vieillard aimable, dont je joins ici la copie.

Hier, je régalai ma Corine des Italiens : un vieillard n'a cessé d'environner ma loge près de moi ; et en retournant chez nous, nous fûmes suivies d'un nègre qui a demandé à ma portière mon nom et l'étage où je demeurais ; elle a rendu tout cela à Corine qui, en me couchant, me dit : madame, la journée de demain ne s'écoulera pas sans que nous sachions plus au long ce que veut le vieillard. A huit heures du matin, on lui remit une grosse lettre sous enveloppe pour moi ; mais elle venait de la poste. En montant les escaliers au galop : — Tenez, madame, tenez : j'ouvre ; je ne

reconnais point l'écriture de l'adresse, c'était du colonel de V.... Il avait trouvé une lettre de Q.....te à mon adresse qui traînait au secrétariat du quartier général. Comme le colonel savait tout le plaisir que me ferait cette lettre, il s'empressa de me la faire passer. Corine remarquait la joie que j'en avais, sans la partager; ce n'est que de ce prisonnier; qui nous tirera d'embarras; — Madame, venez que je vous coëffe; car j'ai dans l'idée que vous aurez la visite du vieillard ce matin. Ma toilette était à moitié faite lorsque l'on sonna modestement à ma porte. — Le voilà, madame, dit Corine.

Un nègre que Corine reconnut pour avoir été celui qui nous avait suivi la veille, demanda à me parler; elle me le présente. — C'est à madame de M.... que j'ai l'honneur de parler? — Oui, monsieur. Il me remit une boëte d'écaille fort jolie, et disparut avant que j'aie eu le tems de la décacheter; car elle était doublement et triplement enveloppée; je déroule tout. Une lettre, de l'or, dit Corine. O, ma chère maîtresse! Nous ne vendrons pas

votre jolie mantelet brodé ; vous le garderez pour vous. — Bon vieillard ; venez que je vous baise les mains, c'est bien à tems que le ciel nous envoye ce secours. J'ouvre la lettre que voici. Son originalité semble neuve, et je te l'envoye.

Ta LILI.

LETTRE

LETTRE CXXXIV.

*A Madame de M*****.*

N'AVEZ-VOUS pas assez d'autres conquêtes à faire sans prétendre à la mienne ? Je m'en défends depuis long-tems ; mais pour l'acquit de ma conscience, il faut absolument vous instruire.

Une jeune et jolie femme sans aventure serait sans existence ; vous en avez peut-être des plus agréables ; mais celle-ci a le caractère de la singularité ; et à ce titre, elle pourra vous plaire. Je vous vois depuis long-tems ; l'impression que vous m'avez faite est née de tout l'ensemble de votre personne. Si je ne vous connais qu'à l'extérieur, l'enveloppe est charmante ; et j'ai une tentation bien grande de la voir à l'envers ; mais la distance est trop sensible entre vous et moi ; je suis trop vieux pour être votre époux, et vous trop jeune pour être ma femme. On vous donne vingt-cinq

ans; je n'en crois rien : je m'en connais soixante, et je le sens bien. Je n'ai que 30,000 liv. de rente, et ce n'est pas assez pour vous; le calcul est simple : deux yeux comme les vôtres valent tout ce que je possède; il reste toute votre personne à détailler, et je n'ai rien à vous donner en échange. Vous faut-il un amant ? La coquetterie ou le tempérammnent doivent en déterminer le choix. Je craindrais également l'un et l'autre. Voulez-vous un mari? L'amitié seule peut vous y engager : si ce sentiment vous domine, il doit être chez vous dans toute sa force; et je ne le satisferais peut-être pas dans toute son étendue; je craindrais le reproche d'avoir obtenu le sacrifice du plus grand bien, la liberté; je veux cependant vous être de quelque chose, et vous inspirer un sentiment quelconque; c'est à moi à le faire naître, et à vous à vous y prêter; c'est un problême en gardant l'incognito. Je ne connais qu'en gros votre fortune; mais eussiez-vous 20,000 liv. de rente, vous n'avez pas une tournure à l'économie, et je crois votre dépense calquée bien juste

sur votre revenu ; d'après cela, une jolie femme a des fantaisies, et rien de plus joli que de les satisfaire ; je veux y contribuer. Vous savez que j'ai 30,000 liv. de rente ; j'en dépense essentiellement 22 à 24,000 : le reste est consacré à mes plaisirs ; vous en êtes l'objet ; vous seule les réunissez tous ; à ce titre, vous recevrez très-exactement, tous les premiers du mois, 500 liv., qui font 6000 francs par an.

Ne cherchez pas à me connaître : je ne serai pas assez mal-adroit pour essuyer un refus, pas même un remerciement. Si mon bien n'était pas substitué, il vous serait à jamais assuré ; c'est un obstacle à mon hommage ; ma vie sera le terme de votre jouissance. Je vous vois tous les jours d'Opera ; quand ce n'est pas assez pour moi, je fais le tour de votre maison ; je vous rencontre aux Champs-Elisées ou aux Tuileries, ou montant en voiture, quelquefois aussi aux Italiens, et je m'en retourne satisfait.

Si vous voulez me rendre le plus con-

tent possible, faites de tems en tems une révérence en entrant dans votre loge, comme si vous apperceviez quelqu'un de connoissance ; j'aurai du moins la certitude que vous vous occupez de moi cinq à six minutes par semaines, cela n'est pas exigeant.

Jouissez, belle dame, de tout ce que vous méritez, c'est vous faire en deux mots le souhait le plus tendre.

.....

LETTRE CXXXV.

Julie à Lise.

EMPRESSÉE de t'envoyer cette lettre originale, je n'ai pu continuer ma précédente; mais j'en reprends le fil.

Corine ne se possédait pas de joie : cinq cens livres, madame? que nous sommes riches? Il faut vous donner ce joli petit chapeau queue de serein. Je vous disais bien, madame, de ne pas vous désoler avec un joli minois; et puis, ce n'est pas tout, avec votre amabilité peut-on être long-tems malheureuse? Vous avez le tems à présent, d'attendre ce beau monsieur de Séchelles, dont on parle toujours. Comment! est-il encore plus beau que M. de C...? Je n'aimais pas votre d'Eglantine. Je lui fis achever ma toilette. Je sortis ensuite, et fus payer toutes mes dettes. Tu connais combien il m'est doux de n'en point avoir; je payai les gages à Corine; je lui fis cadeau

d'un joli pierrot et un mantelet ; je me donnai le chapeau queue de serein, et il ne me restait plus que trois louis.

Le soir, je fus aux Italiens : je menai Corine avec moi : je fis une révérence, et elle me dit avoir vu le vieillard sourire d'une manière aimable. Nous rentrâmes : j'espérais toujours qu'il nous suivrait ; cependant, il n'en fut rien : huit jours se passèrent sans que je le visse ; Corine seule l'apperçut quelquefois furtivement passer près de moi ; ma curiosité était véritablement piquée d'une originalité aussi soutenue. Enfin, un soir, aux Champs-Elisées, seule avec Corine, je pris une voiture pour retourner chez moi, lorsqu'un homme de l'âge et de la tournure dont Corine m'avait dépeint mon amant contemplatif, se présenta pour me donner la main pour monter dans ma voiture, et me la serra d'une manière non équivoque. Monsieur, lui dis-je, le tems menace de pluie ; voulez-vous profiter de ma voiture, le plus éloigné conduira l'autre (déjà les voitures étaient rares à Paris) ? De grand cœur,

madame, dit-il, et il se place. Il me remit chez moi, soupa avec moi. Il est très-aimable, fort gai; c'est un ancien maréchal de camp, suisse d'origine; il est noble, généreux, délicat; je ne fus jamais si heureuse de ma vie; car mon bonheur est calme : j'éprouve le repos des passions : en un mot, je me laisse aimer; je n'ai besoin de faire aucun frais pour plaire, et on employe tous les moyens imaginables pour m'être agréable. Que je desire conserver cette position! C'est celle que je trouve préférable. Adieu, Lise : adieu.

Ta LILI.

LETTRE CXXXVI.

Julie à la même.

LA prédiction du vieux berger de mon père n'est que trop vraie. Tu te rappelles, mon amie, qu'il m'a toujours prédit que je ne pourrais être heureuse trois mois de suite ; eh bien ! Il n'y en avait qu'un que j'étais avec le comte de Zimermane ; son âge, ses principes, son caractère, sa fortune, sa personne semblaient tout réunir pour rendre notre liaison durable, et déjà je m'en flattais, lorsqu'une nuit il fut arrêté et provisoirement conduit à la mairie, où la quantité immense de victimes réunies et entassées en ce lieu, ne permettaient pas de respirer, et il fut suffoqué.

Je ne puis me consoler de cette perte : tous les jours on trouve un amant ; mais un ami comme mon vieillard, comment le remplacer? Non, je ne veux plus qu'un homme de soixante ans à mon char. Qu'il était

était complaisant ! Quelle noble générosité ! Quoiqu'il ne venait chez moi que depuis un mois, il a remonté ma maison, qui déjà était en décadence ; il comblait de bienfaits Corine, qui l'aimait autant que moi. Mais écris-moi donc. Que fais-tu ? Que deviens-tu ? Adieu, laide paresseuse. Adieu. Le désespoir accable

JULIE.

LETTRE CXXXIII.

Lise à Julie.

PARDON, mille fois pardon, ma bonne amie. Hélas! je le mérite à tous égards. Depuis trois mois, je suis malade d'une fièvre maligne, et enceinte; ce qui m'a fait faire une fausse couche; je n'ai pas eu la force de t'écrire, pour le faire faire par une autre main; cela t'aurait trop allarmée, j'ai pris le parti du silence.

Combien tes lettres m'ont fait de plaisir! combien de fois j'ai tremblé pour tes jours! Chère Lili, vais-je commencer à croire à la fatalité du destin pour toi? Mais aussi pour n'être pas totalement injuste, il t'a donné une ame assez forte pour supporter avec courage ses coups. La mort prématurée de ton frère m'a cruellement affligée, tant de méchans vivent! Et un être si bon est moissonné en son printems! Lili, je mêle des larmes aux tiennes: il a voulu que nous

soyons toutes deux dans son tombeau. Mon amie, jamais tu ne pourras réparer cette perte; car il t'idolâtrais.

Chère Lili, je suis toujours heureuse: j'espère incessamment t'embrasser; et alors ce sera moi qui te ramèneras dans les bras de ton époux, de ta charmante Clarisse. Adieu, Lili, je te baise comme je t'aime.

Ta LISE.

LETTRE CXXXIV.

De Séchelles à Adèle.

JE ne pourrai, délicieuse Adèle, aller souper ce soir avec toi, comme je te l'avais promis; mais demain à midi, mon cabriolet et moi seront à ta porte, nous irons ensemble dîner à la porte Maillot.

Crois-tu, Adèle, que je ne me suis point occupé de toi, parce que tu ne m'en as rien dit? O! chère Adèle, que ta précieuse délicatesse me touche sensiblement! Oui, j'ai savouré le nectar du sentiment..... Que Lise avait bien le coup-d'œil juste! Oui, tu es la femme que la nature a créée exprès pour moi!.... J'allais, hier, te faire une visite d'un quart-d'heure, et je restai le tour du cadran. Si j'étais plus sûr de moi aujourd'hui, je m'échapperais bien quelques minutes pour voler dans tes bras; mais ne te voir que quelques instans, vaut mieux encore que point du tout. Lorsque

j'entrai tu ne m'attendais pas, et Corine qui ne m'avait jamais vu, me reconnut : je lui fis un signe de silence ; je pénètre tout doucement jusqu'à toi : tu étais tristement occupée à broder. Tu t'élances dans mes bras ; tu me couvres de baisers : nous sommes muets ; mais que ce silence, divine amante, était éloquent ! Je le porte sur le trône du bonheur !..... Loin de me résister, tu provoques et partages mes transports !..... Demain, en revenant de dîner, je t'installerai chez toi, et j'inaugurerai ton nouvel appartement. Adieu, Adèle : un baiser bien savoureux sur cet admirable portique si bien ombragé. Tout à toi, ton amant,

SÉCHELLES.

LETTRE CXXXV.

C'EST bien lestement, ami tendre, que tu remets mon bonheur à demain. Tu aimes mieux ne me pas voir, que de n'être que quelques minutes avec moi ; mais, égoïste, tu ne calcules que pour toi ; sais-tu si je pense de même ! Si je t'avais vu une seconde seulement, cela eût embelli toute la nuit.

Non, je ne t'attendais pas hier ; et ma surprise a égalé ma joie. On n'expire pas de plaisir, puisque j'ai survécu au moment où ta bouche pressait la mienne.... Que je m'estime heureuse que la nature nous ait si bien fait l'un pour l'autre ! Mais aussi, tu te plains à tort : moi, je te trouve un héros en amour. Oui, Vénus a présidé à ta naissance, et elle t'a créé pour être le Chérubin de son autel. O baiser !..... baiser à jamais ineffaçable de mon cœur ! tu mérites d'être chanté par le tendre Dorat :

il en avait sans doute éprouvé de pareils lorsque sa muse le célébra avec tant d'éloquence ; pour moi, je n'en pouvais plus soutenir la délicieuse extase, et mes sens avaient perdu leur activité. La palpitation de mon cœur m'annonçait seule que j'existais encore. Et comme tu dis fort bien. O ! qu'il serait doux, dans un tel moment, de payer le tribut à la nature !

Le souvenir m'accable ; je me livre à lui. Bon soir, adorable et adoré Chérubin de l'île de Cythère. Corine, demain de bonne heure, te portera cette lettre : fais-moi deux mots de réponse. Adieu : crois qu'uniquement et pour toujours je suis toute à toi,

ADÈLE.

Je serai prête à midi ; qu'il me tarde d'entendre un cabriolet s'arrêter à ma porte ; car je crains tant le chapitre des évènemens, que je ne crois qu'à ce que je palpe. Mais, adieu ; bon jour : voici Corine.

Je me lèverai tard ; car il m'est bien doux de demeurer dans un lit que tu as partagé la nuit dernière avec celle qui est pour la vie ta fidelle amante,

ADÈLE.

LETTRE

LETTRE CXXXVI.

Séchelles à Adèle.

J'ÉTAIS encore au lit lorsque l'on m'annonça mademoiselle Corine. J'ai lu avec un plaisir bien senti ton petit billet : je serai chez toi à midi sans faute. Tu m'as tant parlé du bonheur que procurait un gazon verd, l'ombre d'un arbre, cela m'a mis mille projets en tête. Sûrement les environs de Paris pourront nous procurer un hermitage et un pommier aussi fortuné que celui de Laniscourt ; et c'est là qu'Adèle et Chérubin (ce nom me plaît, je veux toujours le prendre avec toi) fixeront la plénitude du bonheur.

Adèle, que cette naïve peinture que tu fais du moment.... est séduisante! Pour cette fois, je n'allai pas chercher un flacon d'alkali volatil pour te rappeller à la vie : plus sûr de réussir.... Nous n'étions plus là dans le salon de M. de B..., ni dans mon

boudoir, lorsque Q.....te était dans ma chambre à coucher, ni encore entre les deux battans de la porte de l'assemblée; mais cette fois, seule pour nous, et tout à nous.... combien tes beaux yeux peignaient leur reconnaissance à ton heureux amant, lorsqu'ils se r'ouvrirent à la lumière!.... Tu es bien bonne, Adèle, de me nommer un héros en amour; avec une femme comme toi, chez qui l'imagination et la volupté font tout, j'ai beau jeu; mais non, ma belle, malgré mes grands talens, que tu vantes tant, pour le plaisir, le nom de Chérubin que tu me donnes n'a jamais appartenu qu'au plus faible enfant qui ait servi l'autel de Vénus. Adieu, tendre amante; je serai chez toi à midi,

Ton Chérubin.

LETTRE CXXXVII.

Julie à Lise.

LA nature n'est plus en deuil, mon amie, le renouvellement du printems qui lui a rendu toute sa parure, a aussi rendu à mon cœur le bonheur suprême : non, je ne me plaindrai plus du sort ; s'il m'a accablée de ses coups, c'était pour mieux me ravir de ses faveurs.

Jeudi, à la brune, j'étais occupée à broder tristement une robe pour vendre ; car dans les momens de nécessité, c'est toujours à ce faible talent que j'ai recours ; j'étais plongée dans un océan de pensées, lorsque l'on sonna modestement à ma porte. Ne vas pas croire que c'est un revenant ; ce n'est pas non plus un Q.....te, un général, un colonel, un lieutenant, un Raphael, pas même un Anglais ; mais, ô délicieuse surprise ! c'est le dieu de l'amour ; ce sont toutes les graces d'Apollon :

en un mot, c'est Séchelles ! Il venait me faire une petite visite. Cependant, il soupa avec moi et y passa la nuit ; je ne t'en ferai pas la peinture, elle serait toujours trop au-dessous de la réalité. Tu connais ses goûts et les miens ; c'est à ton imagination que je te livre.... Mais ce que tu ne pourras jamais t'imaginer, est la noblesse et la générosité avec lesquelles il en a usé avec moi.

Le surlendemain du jour que nous fûmes heureux ensemble, il vint me prendre dans son wisky ; nous fûmes dîner à la porte Maillot ; et après nous être promenés au bois de Boulogne, nous revînmes à Paris. Plutôt que de me conduire chez moi, passage des Petits-Pères, il me descendit au boulevard des Italiens, me donna la main pour monter au premier de cette belle maison qui fait le coin de la rue Favart. Nous sonnons, c'est Corine qui vient nous ouvrir. Après avoir passé une anti-chambre, salle à manger, une porte à deux battans s'ouvre, et nous entrons dans un magnifique salon, où vis-à-vis une otto-

mane bleu de roi, était déjà attachée mon portrait, que Corine avait eu les ordres d'apporter. Deux grandes croisées donnant sur le boulevard, garnies de rideaux de taffetas bleu; un papier arabesque fond rose tendre, rendait cet appartement un véritable temple de l'amour : il était en forme de rotonde, les plus belles peintures au plat-fond : d'un côté, c'était le char de l'amour; de l'autre, le soleil qui rentrait dans sa couche.

Que tout ceci est beau, m'écriai-je! mais que venons-nous voir ici ? Où sont les maîtres d'un aussi joli séjour ! La voici, me montrant mon portrait. Se peut-il ? Ai-je assez d'une âme pour éprouver tant de félicité à la fois ? Je gardai le silence. Du ravissement dont mon amant jouissait, il me prit la main, et nous passâmes dans une petite charmante chambre à coucher tendue en jaune : un lit en fer, des rideaux bleus, une glace dans le fond du haut en bas, et une pareille vis-à-vis, sur la cheminée, répétait l'élégance de ce galant baldaquin bleu et garni de frange et glands

aurore, mon bonnet de nuit et celui de Séchelles reposaient sur ce lit voluptueux... — Vous êtes servie, madame, vint annoncer Corine. Toujours portée de surprise en surprise, je regardai mon ami : il me prit dans ses bras et me porta à table. On servit un joli souper : de-là nous passâmes au lit... Voici la véritable félicité, c'est un amant qui s'occupe ainsi de notre bonheur.

Le lendemain, lorsque nous eûmes déjeûné, et que j'eus fait un bout de toilette, nous descendîmes au rez-de-chaussée : Séchelles dit à une dame qui était maîtresse d'un bureau de loterie. — Madame, voici la dame dont je vous ai parlé, nous finirons quand vous voudrez, les fonds sont tout prêts. Je m'apperçus bientôt qu'il était question de traiter de ce bureau en ma faveur ; je regardai mon ami, qui me fit un signe de silence. Nous passâmes dans l'appartement de cette dame à l'entresol. Après quelques complimens d'usage, l'arrangement fut que j'entrerais dès le lendemain en possession du bureau, moyennant six mille livres pour les frais, usten-

siles, etc. etc., et autres objets d'indispensable nécessité à reprendre dans ce bureau ; que je garderais son commis qui était au fait de cette besogne. On lui compta les six mille livres : on lui remboursa les trente mille de cautionnement : son nom resta écrit à l'administration jusqu'à ce que le mien passât à son tour.

Me voici donc buraliste, et Hérault donne à souper trois fois la semaine, chez moi, m'amène des amateurs ; ce qui fait que ce mois-ci j'ai fait cent pistoles de recette ; ainsi, par ce moyen, du côté de la fortune me voici à l'abri, et je me regarde comme la plus heureuse et la plus fortunée des mortelles.

Adieu, chère amie : maintenant je ne me signe plus que ton Adèle. Je te baise de toute mon ame, et pour la vie,

Ton ADELE.

LETTRE CXXXVIII.

Adèle à Séchelles.

Je suis chargée, très-cher Chérubin, de te faire une invitation à dîner aujourd'hui chez M. M...., administrateur des loteries. Je ne te l'ai pas fait savoir hier, parce que j'ai toujours espéré que la journée ne s'écoulerait pas sans que je te visse; dis-moi si tu iras? Si tu viendras me prendre?

Adieu, Mimi; je n'ose plus te nommer Chérubin; car tu en reviens toujours qu'il était le plus faible enfant de l'autel de Vénus; mais aussi j'ajouterai qu'il était le plus chéri; et c'est à ce titre que je te donnes ce nom. A quoi bon, tendre ami, me loger si près de toi, pour être deux grands jours sans me voir : déjà ma tête fermente; est-ce que tu ne m'aimerais plus? Donnes une réponse quelconque à Corine. Dois-je t'attendre pour aller chez M. M.... Reçois un baiser de.....

Ton ADELE.

LETTRE CXXXIX.

Séchelles à Adèle.

Je ne t'ai pas vu depuis deux jours, maîtresse favorite de mon cœur; mais je n'en ai pas moins pensé à toi ; et demain soir, je te conduirai en un lieu où tu verras que je me suis occupé d'Adèle. Attends-moi chez toi, j'irai te prendre dans mon cabriolet à quatre heures et demie, pour te mener dîner chez M. M.... Cet homme a de l'influence à l'administration ; je ne doute pas qu'il ne fasse avancer ton tour en possession.

Mets ton joli petit chapeau jaune ; il te sied si bien ! ta juppe bleue, ta redingote blanche ; de cette manière, tu es à croquer.

Adèle, on me tiraille de quatre côtés à la fois : on me tourmente de toutes parts ; je n'en pense pas moins à toi et au ministre d'Est..... Il m'a promis sa voix pour toi ;

ainsi joint à M. M...., je ne doute pas que bientôt tu ne gère sous ton propre nom.

Reçois mes adorations; mais attends-moi, j'irai sans faute te prendre pour dîner, quoique tard.

Ton Chérubin est tout à toi.

LETTRE CXL.

Adèle à Séchelles.

MON ami, tu ne t'attendais pas de trouver chez M. M.... cinq de tes maîtresses réunies ; et l'égal partage que tu fis de tes faveurs en société, prouve combien tu es consommé sur le chapitre de la galanterie. Pas une de nous n'avait à se plaindre ni à se louer ; j'étais la dernière en faveur : tu m'avais amenée, il était juste que tu me reconduisisse ; et cette grande sultane altière n'aura pas même le droit de t'en faire des reproches ; mais cette fière beauté, madame A...., n'a rien qui me plaise ; si elle n'a pas des charmes cachés, je ne sais pas où tu peux lui en trouver que tout le monde puisse voir. Quand à la petite madame L.... , elle est très-jolie. La brune N.... est piquante. La blonde de C.... est tendre. Mais tu nous avais donc donné à toutes le mot pour que nous portions tes couleurs ? Car celle qui ne pouvait avoir

de l'orangerie, sur le banc du treillage, à côté de la statue le *Silence*. Il faut, dis-tu, se pourvoir d'un bonnet de nuit; car tu me mènes coucher aux champs.

Adieu, mon ange; si j'ai desiré hier avoir soixante ans, c'était pour avoir tous tes soins; car six lustres de plus m'eussent rendu la rivale de madame F...., puisque ce jour, tu ne portais ton hommage qu'à sa vénération; mais combien je me félicite ce soir de n'avoir que vingt-deux ans? Ce soir, qu'il me sera doux de me dire toute à toi, ton Adèle. Je t'envoye Corine, dans le cas où tu aurais des ordres à lui donner.

Ton ADELE.

LETTRE CXLI.

Adèle à Lise.

VIENS, viens; arrives donc vîte : viens jouir du bonheur de ton amie; ce sera encore y ajouter. Oui, Lise, Séchelles est le chef-d'œuvre de la nature : son ame est aussi belle que son corps; il n'a point mis de bornes à sa générosité envers moi : tous les jours, il me surprend par de nouveaux bienfaits : hier, il me mena souper à Chaillot, dans un charmant petit pavillon couvert en ardoises, près Ste.-Perine. Le croiras-tu? Là, je me trouvai encore chez moi. Ce petit pavillon, nommé l'*Amitié*, avait été bâti pour une amie de l'abbesse de Ste.-Perine : il a deux entrées; une par la communauté, et une par le jardin d'un vieux marquis, dont le mur est mitoyen. Cette entrée-ci est la plus commode : on peut à toute heure du jour et de la nuit entrer chez moi sans être vu, moyennant une séparation que l'on a établie entre le

jardin du marquis et le mien. Ce petit pavillon réunit tous les charmes de la solitude, quoiqu'à deux pas de la capitale : on croirait, lorsque l'on est enfermé sous les berceaux, être au bout du monde. Après un verger où sont des arbres à fruits de toute espèce et un joli petit partère, un perron et une porte à deux battans offrent une salle à manger ; à droite, un sallon ; à gauche, une chambre à coucher, une petite cuisine, des lieux à l'anglaise, un cabinet de toilette où couche Corine, un petit boudoir séparé totalement, puisqu'il faut sortir de l'appartement et entrer par une route mystérieuse.... O ! c'est là où Chérubin (c'est le nom que je lui ai donné) a évertué son goût voluptueux, et même tant soit peu libertin. Ce boudoir forme une grotte ; la cheminée est une coquille ; la tenture est de mousse et de feuillages ; pour ottomane est un lit de jonc, cependant entouré de glaces et de feuillages ; le parquet est un gazon semé de quelques petites fleurs simples : un petit ruisseau, qui passe dans cette grotte et s'élargit au milieu, forme un petit bassin où sont de petits

poissons rouges et des coquillages ; le jour y est si artistement menagé, qu'il embellirait même la laideur. La cheminée n'a d'autre ornement qu'une glace et des feuillages : nos chiffres sont entrelassés au-dessus de la porte, qui a l'air de celle d'un petit temple. L'Amour, qui est adossé contre la première porte, présente cette inscription : *Fuyez loin d'ici, profanes, si vous n'êtes purs et nuds comme moi.* Puis, il tient à la main une guirlande de fleurs ou de feuillages, et sur son bras est écrit : *Voilà la parure des prêtresses de mon autel.* Il faisait chaud hier ; et après m'avoir montré toutes les beautés des jardins (car nous arrivâmes qu'il faisait encore grand jour) et nous être promenés dans tous les lieux d'alentour, nous rentrâmes souper : il avait fait apporter par son valet-de-chambre des glaces et des vins de diverses espèces. Après le souper, le valet-de-chambre et Corine, qui sont très-bien ensemble, furent arranger sur le gazon dans la grote, des glaces et des liqueurs, et allumèrent plusieurs lampes à la quinquet qui donnaient une clarté douce et propice à l'amour.

mour. Chérubin me prie d'ôter mes bas, parce qu'il faisait chaud, et il se déshabilla lui-même, passa seulement une grande lévite de bazin doublée de taffetas bleu: il me prend la main, me fait traverser le parterre; j'apperçois un petit portique duquel il m'avait toujours soigneusement écartée; et il avait un grand soin de ne pas me perdre de vue depuis notre arrivée. Enfin, ouvrant la porte de ce portique, il me présente à l'amour, qui m'offre une guirlande de roses fraîches; puis il me dit: Adèle; vois son inscription. Je le regarde en souriant; il me donne un baiser, dénoue ma ceinture, ma robe, et à l'instant je n'ai plus de vêtement que la guirlande que l'amour m'a donné: mon amant a la même parure: il ouvre la porte sacrée; nos pieds foulent le gazon. Il me conduit à un lit de jonc dont le ciel était un grand myrthe. Mon amant s'était ménagé toute la soirée pour ce lieu enchanteur.... Je ne puis te peindre tous les plaisirs que nous goûtâmes: je ne trouverais pas de pinceau assez habile; ils sont plus faciles à imaginer qu'à peindre. Mais Séchelles est plus qu'un

homme : si j'ai quelquefois dit que mon mari et Q.....te étaient autant au-dessus du vulgaire qu'étaient les anges au-dessus de l'humanité, je dirai maintenant qu'Hérault de Séchelles est autant au-dessus de mon mari et de Q.....te que la divinité est au-dessus des anges.

Nous nous restaurâmes par des glaces et des liqueurs; tu en connais l'effet.... De nouveau nous nous épuisâmes : nous passâmes la nuit dans ce charmant réduit. O, oui, mon amie! cette nuit seule peut compter pour dix ans de bonheur. Il voulait n'y jamais survivre. De sinistres présages, mon Adèle, me menacent ; je veux me hâter de vivre ; et lorsqu'ils m'arracheront la vie, ils croiront tuer un homme de trente-deux ans : eh bien! j'en aurai quatrevingt ; car je veux vivre en un jour pour dix années. Adèle, ma chère Adèle, encore.....

Que te dirai-je, mon amie ? au comble même du bonheur, cet homme a des inquiétudes ; il se hâte véritablement de vi-

vre ; mais voyant que j'étais affectée, il s'empressa bientôt de dissiper ce nuage ; le plaisir vint encore embellir notre destinée.... Près du ruisseau est un oranger qui domine l'ottomane, et qui nous servait de dais.

Il est parti ce matin ; il avait un rapport à faire au comité de Salut-Public. Je ne sais pas comment il peut lui rester de facultés morales après une telle nuit....

Je suis restée seule ici avec Corine. Séchelles revient dîner avec moi, et nous retournons tous coucher à Paris ; qu'il me paraît doux, mon amie, de passer ma vie dans cette délicieuse retraite. Mes affaires m'appellent à la ville, je suis obligée de gérer un emploi conséquent ; car si mon commis faisait des sottises, se trompait, ou moi, je serais toujours responsable envers l'administration, et les trente mille francs de cautionnement, dont l'administration donne cinq pour cent, furent prêtés à Séchelles par l'abbé d'Espagnac, son ami. C'est à regret que je m'éloigne de ce

lieu enchanteur : tout ceci a véritablement l'air d'une féerie.

Adieu, chère amie ; donnes-moi de tes nouvelles. Viens, viens bien vîte dans les bras de tes bons amis.

Ton ADELE.

LETTRE CXLII.

Adèle à Séchelles.

SI-TÒT ton départ, ami tendre, je retournai religieusement à cette aimable petite grote; j'y rêvai à toi, à nos plaisirs; mais dans ce lieu, je ne puis que sentir.... l'expression me manque, je n'ai point de termes.

A midi.

Je viens de dormir une heure sous le myrthe heureux: des songes agréables ont flatté mon imagination; la nature semble avoir réparé un peu ses pertes; car toute délicieuse que soit cette extase, si elle durait toujours, on n'en serait pas moins des êtres apatiques.... O, non, mon ami! l'hermitage n'avait rien qui fût comparable au boccage de Chaillot; et le myrthe et l'oranger furent témoins de millions de plus de plaisirs que le pommier. Non, Séchelles! je n'ai jamais aimé, ou la manière dont je t'aime est toute neuve; car je n'ai

jamais rien éprouvé de pareil. Tes goûts sont d'un rafinement exquis....; mais beaucoup trop.... Cher ami, tu m'inquietes! quelques mots qui te sont échappés.... Tu veux vivre vîte! parce que tu ne peux vivre long tems! Hélas! que deviendras ton Adèle après toi? N'es-tu pas le *nec plus ultrà* du plaisir? Que peut-on aimer après toi? La dissolution de ton être, ou ton inconstance, doivent à jamais fixer le malheur d'Adèle, qui fut ton amante! elle ne peut plus avoir qu'une existence insipide. O! si je conserve long-tems mon bonheur, mon étoile sera donc bien changée!...

Adieu. Je t'envoye de mon jardin une demi-douzaine d'abricots, et le nombre heureux de prunes de Reine-Claude; encore quelques fraises. Adieu. A jamais toute à toi,

Ton ADELE.

LETTRE CXLIII.

De Séchelles à Adèle.

BIEN chère amie, pardon, mille pardons: tu m'as attendu en vain depuis deux jours. J'ai été chez toi à la ville, et je t'ai paru froid, préoccupé; pardon, mon ange: si tu savais combien je suis tourmenté, harcelé, tout va de mal en pis. Mon Adèle, ma très aimée amante, pardonnes-moi toutes mes distractions, lorsque tu t'es présentée sur mon passage au sortir du corps législatif.... Et le fripon de d'Espagnac n'at-il pas profité de cela pour te faire sa cour à mes dépens? Bonne Adèle, lorsque tu ne seras pas contente de moi, entre dans la petite grote du pavillon ardoise: va sous le myrthe, ou au ruisseau sous l'oranger; c'est-là où Adèle ne peut oublier Chérubin. Tous les jours, tu viens dîner à la ville; mais tu retournes coucher le soir au pavillon de l'Amitié, maintenant de l'amour. Ma bonne Adèle, ne viens plus

chez moi ; envoye plus rarement ta femme de chambre ; car, chère amie.... que te dirai-je ?.... Tout de suite ton esprit prend l'épouvante.... Vincent, dans son journal, a cité que je recevais toujours des femmes en chapeaux jaune et violet ; que sait-on ce qui pourrait arriver ? Je ne voudrais pas te compromettre, adorable Adèle !

Reste tranquille dans ton petit pavillon ; si-tôt que j'aurai un moment à moi, j'irai te voir ; compte sur mon amour constant, s'il n'est pas fidèle ; mais toujours sur mon éternelle amitié.

SÉCHELLES.

LETTRE

LETTRE CXLIV.

Adèle à Lise.

VIENS donc, Lise; j'ai besoin d'épancher mon cœur, et cependant je n'ose faire une amie; car sûrement Almaïde était encore la meilleure. J'ai beaucoup de plaisir; mais je suis si obsédée d'inquiétude! Séchelles n'est pas sans de vives allarmes; souvent, c'est plutôt pour se tuer qu'il prend du plaisir à l'excès que pour être heureux; il me donne tout ce qu'il peut, et me dit: prends toujours, Adéle, bientôt, peut-être, je n'aurai plus nul besoin; et puis, tout-à-coup il oublie tous ces sinistres présages, il est gai, fou même; puis, il est d'une jalousie à toute outrance.

Un de ses amis qu'il a amené chez moi à l'hermitage, qui est un fort aimable homme aussi, de la taille de Séchelles, le même son de voix, les mêmes graces, s'est avisé de me faire la cour, quoique je ne lui aye

jamais répondu, Séchelles en est jaloux et prétend qu'il y a sympathie entre nous, puisqu'il a de grands yeux miopes, et qu'il n'y voit pas plus clair que moi. Hérault lui a soufflé une maîtresse, et il jure de s'en venger ; mais j'aime trop mon ami pour me prêter à la vengeance de d'Espagnac ; celui-ci est adroit, insinuant : après avoir plusieurs fois mangé avec moi chez Séchelles à la ville, il fit si bien, que celui-ci l'introduisit chez moi ; puis l'amena dîner au pavillon : Hérault dîna bien, et d'Espagnac ne cessa de le pousser tant et plus, tandis que lui se ménagea : si mon amant n'était pas sans jalousie, au moins il était sans défiance. Après lui avoir fait voir toutes les beautés de ces divers réduits, ils partirent. Il était déjà fort tard ; Séchelles conduisait son ami par la route la plus mystérieuse qui conduit chez moi. En fermant la dernière porte du jardin, Corine éclairait : on lui fit une niche, la lumière tombe et s'éteint ; Hérault veut la ramasser, d'Espagnac profite du moment, retire la clef qui était dans la serrure, et la remet à Séchelles : ils vont de

leur côté, et nous du nôtre : prenez-garde de vous perdre, leur dis-je ; la nuit est noire. — Eh bien ! dit Séchelles, je reviens si nous ne voyons pas clair.

Au bout d'une heure, personne ne paraissant, nous nous couchâmes : cependant je dis à Corine de ne point mettre les verroux ; car quelquefois Séchelles arrivait à cinq heures du matin. J'étais déjà dans mon premier somme, lorsque je me sens pressée fortement et me nommer à voix basse, ma chère Adèle.... Comment ! te voilà revenu ? Je lui rendis ses carresses avec usure. — Je me suis perdu, et j'ai bien eu de la peine à te retrouver. Quoique les préludes du bonheur me parussent abrégés, je crus que cette fois mon amant était pressé ; qu'il était tard et fatigué, qu'il voulait dormir ; je me livrais de bien bonne foi, lorsque certaine résistance à laquelle, avec lui, je n'étais pas accoutumée, me força d'en témoigner mon étonnement : alors le traître partit d'un éclat de rire, sans cependant quitter la place... Je criai ; je voulus appeller Corine. — Que

faites-vous, Adèle? vous allez vous perdre. Je suis jeune; je ne suis pas sans agrémens: je me porte bien; et je veux vous faire convenir que votre Séchelles n'est pas uniquement le dieu de l'amour : il n'en saura rien; nous y sommes : ainsi, ma belle, abandonnez-vous à votre ami, si ce n'est pas votre amant. Pendant ce discours, il ne perdait pas de terrein; je crus que je ne pouvais faire rien de mieux que de souffrir ce que je ne pouvais empêcher. Nous convînmes de garder le secret : Séchelles lui avait fait, à peu près, la même perfidie, et il se trouvait vengé.

En ramassant la clef pour la rendre à Séchelles, il y en avait substitué une à peu près pareille; et lorsqu'il l'eût mis à sa porte, qu'il se fût assuré qu'il était rentré chez lui, plutôt que d'aller rue Bergère, où il demeure, il vint chez moi; c'est un homme fort aimable. O, Lise! tu lui trouverais bien des charmes! de la taille de Séchelles, des grands yeux voilés et superbes, l'air sentimental, quoiqu'il soit le plus grand roué de la terre; il plaît sans qu'on y

y pense, et joint aux charmes extérieurs beaucoup d'esprit ; j'aurais raffolé de lui si à jamais Séchelles n'avait fixé mon cœur. Je priai le corrupteur de se retirer de bonne heure et sans bruit. Pour obtenir du silence, je l'achetai d'un baiser ; et je fus autant heureuse avec lui que l'on peut l'être, lorsque l'on a le cœur occupé d'un autre objet.

Le lendemain, il reporta la clef à Séchelles, et lui dit qu'il lui avait donné par mégarde la clef de son jardin pour celle qui venait de tomber, l'ayant tout de suite remise étourdiment dans sa poche. Séchelles ne fut pas dupe de ce mauvais conte ; mais croyant qu'il avait eu trop peu de tems pour profiter de sa trahison, Séchelles se contenta seulement de nous recommander de mettre toujours les verroux de notre porte d'entrée ; que lorsqu'il arriverait la nuit sans être attendu, il frapperait, mais qu'il ne voulait plus nous surprendre. Depuis ce jour, il ne fut plus question de rien, et l'aventure est restée ignorée.

Adieu très-chère amie. Ecris-moi que tu es en route pour Paris. Viens au plus vîte partager mes plaisirs, et mes peines, peut-être ; car de sinistres présages semblent m'annoncer qu'ils ne seront pas de longue durée. Adieu. Aime toujours ton amie,

ADÈLE.

LETTRE CXLV.

Adèle à Séchelles.

Je rentrerai ce soir en ville pour longtems, si tu ne viens pas à la grote. Tous ces charmes fatiguent plutôt qu'ils ne plaisent, lorsque l'on t'y attend en vain.

Mais qu'ai-je appris? Se peut-il, mon ami, que pis que le jeune Télémaque, tu te sois laissé entraîner dans l'île de Calipso, et que loin de porter ton hommage à Eucharis, tu t'ayes laissé prendre aux artifices de la vieille Calipso? Que tu as osé porter ton étendard sur de tels remparts? N'as-tu pas craint d'être englouti au premier signal? O! brave républicain! cette lâcheté de ta part n'est pas sans courage; ta divinité était du vieux style; et en cela seul, tu as voulu prouver ton goût pour la lumière; car une femme qui a dix lustres doit répandre plus de clarté que celle qui n'en a que cinq, malgré deux grands yeux qui, comme ceux de l'amour, ne voient goûte.

Te voilà enfin sorti de ce gouffre ; si ce n'est pas sans coup tiré, c'est du moins sans blessure. Maintenant, tu vas reployer pavillon, et porter tes forces à des beautés plus modernes. Les myrthes de la main d'Adèle ne ceindraient-ils pas mieux ta tête ? Le contraste n'est-il pas aussi frappant au physique qu'au moral ? Et n'as-tu pas craint la mine dans un port dont les portes te sont ouvertes avant même que de livrer le premier assaut ? Est-ce bien là la conquête d'un brave ? Mais trève : je ne veux plus te persifler : j'ajouterai même à ta justification, que c'est une belle statue ; mais le sentiment de l'admiration est trop froid pour alimenter les autres. Adieu. Viendras-tu ce soir ? Corine a ordre de ne pas revenir sans une lettre de toi. Mille baisers.

Ton ADELE.

LETTRE

LETTRE CXLVI.

Séchelles à Adèle.

MÉCHANTE! qui t'a si bien instruite? J'ai cru me cacher à toute la terre; c'est ce d'Espagnac qui m'a entraîné, comme tu dis fort bien, chez cette Calipso; mais j'étais déjà trop puni, et ton persiflage est trop amer. Pardon, oh! million de fois pardon, mon Adèle; c'est ce soir à tes genoux, sous l'oranger, près le ruisseau, que je le veux mériter et obtenir. Je mènerai deux personnes dîner au pavillon; fais de la toilette, et pare-toi de ce joli esclavage que je t'ai donné pour bouquet; car, Adèle, c'est demain ta fête, et je ne suis heureux, mon amie, que lorsque je puis t'enrichir.

Adieu, la plus tendre des amantes comme la plus excellente des amies. Tout à toi ton Chérubin. Est-ce que je ne le suis plus! Tu ne me nomme plus ainsi. Adieu: adieu.

H.-S...

LETTRE CXLVII.

Adèle à Séchelles.

J'AI vu l'esclavage : il est beau et riche ; mais il n'a pas tout ce qu'il faut pour me plaire, et Corine repart tout de suite pour te le reporter. Apprends, Chérubin, que ce n'est pas Adèle qui accepte un cadeau si magnifique, lorsqu'il est imparfait..... Je t'ai déjà mille fois pardonné de t'être ainsi laissé escamoter par cette beauté surannée.... Mais tu permettras que je m'en amuse encore ici avec toi.

Adieu ; car il faut que Corine revienne de bonne heure pour le dîner. Je te baise l'œil gauche.

Ton ADELE.

LETTRE CXLVIII.

De Séchelles à Adèle.

FEMME sensible, femme délicate, maîtresse adorée, celle que des diamans n'ont pu séduire; je sens ta pernicieuse délicatesse : cet esclavage pour toi, sans mon portrait, est de toute imperfection; mais, ma chère amie, tu m'obligeras beaucoup de t'en parer aujourd'hui à dîner; et je ne puis, dans ce moment, me faire peindre; mais j'ai chez moi un portrait qu'avait ma mère, et qui est fait depuis douze ans; il me ressemble parfaitement, à l'exception que depuis douze ans, mes traits sont bien plus formés : acceptes-le toujours, tendre Adèle; et si-tôt que nous serons un peu plus calmes, je me ferai repeindre exprès pour toi; mais prends toujours celui-là; en attendant, qu'il te fasse accepter l'esclavage. Ma chère amie, hélas! qui sait....

Donnes-nous un bon dîner. Je ne veux

pas retarder Corine plus long-tems : je la charge d'une poularde, d'un pâté : tu as des légumes et des fruits tout frais ; mon domestique portera du vin : tu feras mettre six couverts ; car mes amis ont voulu amener leurs maitresses. Je t'en conjure, Adèle, pare-toi de l'esclavage : je veux que tu sois la plus belle ; mais dans tous les cas, tu seras toujours la plus aimable.

Adieu. Je te baise sur l'œil....., en attendant ce soir.

LETTRE CXLIX.

Adèle à Séchelles.

Que ce diner d'hier était charmant! que ces dames étaient jolies! comme elles étaient parées! mais, moi, j'avais la plus belle parure; ce charmant portrait, ce jeune Adonis sur ma poitrine, me rendait si satisfaite! Comme il est joli! La délicatesse de ses traits, que maintenant tu as plus caractérisés, n'en sont que plus beaux; mais ce petit Chérubin qui est à mon col, sur mon cœur; c'est mon mignon, jamais il ne me quittera : combien ton esclavage est riche! quel éclat cela rendait dans la grote, même sans lumière; mais étais-tu fou de vouloir que nous en agissions comme lorsque nous ne sommes que nous. C'est ton portrait qui reçoit maintenant tous mes baisers : lui, il ne sera jamais infidèle; il ne se séparera jamais d'Adèle.

Cependant quoique je sois contente du

portrait que tu m'as donné, je ne te tiens pas quitte d'un plus ressemblant à ce que tu es aujourd'hui : je ne peux trop multiplier ton image ; je ne peux jamais assez m'entourer de toi ; car plus je t'aime, plus je veux t'aimer ; plus je vis avec toi, et plus je te trouve l'unique objet qui peut fixer mon cœur.

Adieu. Je compte ce soir coucher à la ville : ce soir, je veux que tu me donnes des glaces aux Italiens.

Je veux faire voir, non pas mon esclavage ; mais ton portrait, dont je suis tant enorgueillie. Toute à toi,

Ton ADELE.

LETTRE CL.

Lise à Julie.

MA chère Adèle, dans quel moment ta lettre m'est-elle arrivée ? Mon père venait d'expirer, et mon époux était agonisant. Me voici orpheline et veuve : une maladie épidémique, que l'on nomme Millet, règne ici depuis quinze jours : tout le monde meurt en foule. Ne m'écris plus ici, j'en pars à l'instant ; je ramasse à la hâte mes effets, et je me sauve de ce pays de morts et de mourans. Je m'éloigne des tristes débris qui affligent mon ame : puisque je n'ai pu suivre au tombeau mes bons amis, mon père et mon époux, c'est dans le sein de mon amie que je vais répandre mes larmes ; elle saura les rendre moins amères : elle a connu ceux que je regrette, j'aurai le douloureux plaisir d'en parler encore avec elle. Je pars, je pars ; mais je ferai la quarantaine à St.-Germain avant que de me rendre à Paris. Je ne veux pas vous porter un

air pestilentiel, mes bons amis. Je vous embrasse, Adèle et Séchelles.

Tu connais assez mon cœur pour savoir que ma douleur est sincère. Eh bien! je n'ai pu m'empêcher de rire de l'espiéglerie de ton roué de d'Espagnac : cet homme est intéressant. Adieu : voici les chevaux; je coucherai après demain, jeudi soir, à St.-Germain, à l'Ecu de France, chez le T. R...

Ta Lise.

CHAPITRE XXI.

Emprisonnement d'Adèle.

C'EST enfin ici, ma chère amie, où finit ma correspondance ; car Lise que je fus trouver le jeudi soir, et que je ramenai le lendemain coucher au pavillon de l'Amitié, ne nous quitta plus : vous savez qu'elle est blonde ; combien son habit lugubre ajoutait à la blancheur de son teint ! Elle était superbe! Nous employâmes tout pour adoucir son chagrin ; les larmes sont bientôt taries lorsque c'est dans le sein de l'amitié qu'on les verse. Elle avait de la philosophie, et savait que de pleurer les morts, cela ne les rendait pas à la vie ; d'ailleurs, quelle est la douleur que le tems ne calme pas ? D'Espagnac était aimable, il en devint éperdument amoureux ; elle répondit à sa flamme ; et nous jouissions tous quatre de toute la plénitude du bonheur. Que de fois Séchelles, d'Espagnac Lise et moi, entrâmes dans cette jolie pe-

tite grote, revêtus seulement de la parure qui nous était donnée par la main de l'Amour ! Que de plaisirs mille fois répétés ! Que de délicieuses supercheries employées pour plaire l'un à l'autre !

Mon logement à la ville et à la campagne était assez grand pour Lise et pour moi ; elle fit mettre un lit riche dans mon sallon à la ville, un élégant à la campagne, un secrétaire, quelques objets de fantaisies : nous ne nous séparâmes pluss. Mon bureau faisait des merveilles, Séchelles était plus tranquille : nous demeurâmes trois mois dans la sécurité la plus parfaite : alors Hérault exigea que je me divorçât. Lise et moi lui fîmes toutes les représentations que nous pûmes pour le dissuader de cette idée ; mais il ne voulut rien entendre. Le bruit courait que mon mari avait fait de mauvaises affaires ; qu'il vivait toujours avec cette veuve qu'il avait ruinée ; et comme ce n'est pas un homme fort délicat, Séchelles craignait qu'il ne tombât sur ma petite pacotille ; c'est donc pourquoi voulant m'enrichir, il me conservait toute à

lui. Mon état de buraliste, qui était aussi agréable que lucratif, il ne me laissa point de repos que je n'aye fait dissoudre mes liens. Un amant adoré a bien du pouvoir!

J'écrivis à mon mari pour lui proposer le divorce, il le rejetta; mais j'insistai, et il fut prononcé; ma famille, de nouveau, se déchaîna contre moi; mais comme depuis cinq ans je n'en avais entendu parler, et que je n'avais aucun secours à attendre d'elle, quoiqu'elle fût fort riche, je n'écoutai pas leurs clameurs; j'étais dans l'opulence, j'étais aimée de l'être le plus parfait; je l'idolâtrais, je joignais aux charmes de l'amour les douceurs de l'amitié; que manquait-il à mon bonheur? Mais hélas! il n'était si parfait que pour en rendre la dissolution plus amère!

Les bureaux de loterie sont supprimés: voici déjà mon bien être renversé: je me plains; je me désole; Séchelles se mocque de moi: est-ce que je ne suis point-là, me dit-il? est ce que tu manques de quelque chose? Et Lise me tranquillise de même

par des argumens consolans. J'avais un mobilier conséquent, des bijoux, de l'argent comptant, je fus bientôt consolée.

Six semaines de bonheur s'écoulent encore. D'Espagnac est conduit à l'Abbaye, Lise reste inconsolable : nous revenons tout-à-fait à la ville. Les allarmes de Séchelles renaissaient. Il soupait un soir chez moi avec un de ses amis qui lui dit : Hérault, êtes-vous bien avec Robespierre ? Il rougit à cette question ; le reste du souper ne fut pas gai ; il se retira de bonne heure, et me dit qu'il viendrait déjeûner le lendemain avec moi : les larmes roulaient dans ses yeux. En nous quittant, il embrassait Lise ; puis, il me pressait dans ses bras, me posait, me reprenait encore ; enfin, il ne pouvait se séparer de nous ; je ne pouvais proférer une parole : son ami qui demeurait loin, lui dit : Hérault, je te laisse ; tu couches ici, bon soir. Non, dit-il, je suis obligé de rentrer chez moi ; j'ai un rapport à faire pour demain : il me donna le dernier baiser de l'amitié ; je le suis et presse sa main sur mes lèvres ; je l'inonde de mes

larmes ; Lise et moi, nous le conduisîmes jusqu'au bas de l'escalier : je presse encore sa main sur mon cœur, la portière paraît et fait cesser cette scène de sentiment. A demain, à demain, dîmes-nous tous, et il disparut.

Je remonte, et Corine me met au lit : Lise me dit bon soir. — Ne t'affliges pas, mon amie! — O! ma chère, il était trop triste.... Lise et moi nous nous étions déshabillées dans le boudoir, petit endroit presque séparé ; nous avions mis nos bijoux, parce que nous avions été à l'Opéra au ballet de Psiché. J'étais dans mon premier somme, lorsque j'entendis frapper et sonner à la porte d'une manière effroyable. Corine fut ouvrir plus morte que vive : c'est un comité révolutionnaire tout entier qui m'accuse de tenir chez moi, avec Séchelles, des conciliabules, et par conséquent qui m'arrête au nom de la loi ; qui pose les scellés par-tout, qui s'empare de tous mes papiers, qui dresse un procès-verbal. Heureusement que Corine n'avait pas perdu la tête ; lorsqu'elle vit entrer

ces MM., elle passa dans le boudoir, mit dans sa poche mon précieux esclavage, les bijoux aussi de Lise, qui s'était cachée dans une garde-robe à porte pleine sur laquelle on posa aussi les scellés ; mais cette garde-robe avait une issue séparée par un petit escalier dérobé que Lise connaissait ; ainsi elle échappa à la capture ; mais je n'ai jamais pu savoir ce qu'elle était devenue ; c'est encore pourquoi je ne serais pas fâchée que ces Mémoires lui parviennent. Cette troupe de satellites était tant occupée à me faire des hostilités, qu'ils ne la virent pas se fourrer dans cette espèce d'armoire, où ils la mirent sous le sceau de la tyrannie.

Après avoir épuisé contre moi le répertoire des plus attroces injures, ils m'entraînèrent avec Corine aux Anglaises. J'étais dans un tems où les femmes sont à ménager ; mais ces sans-culottes ne connaissaient pas les procédés, ils ne respectaient rien ; ils n'aimaient des femmes que leurs bijoux.

J'avais perdu connaissance, et lorsque

je la recouvris, je me trouvai entre quatre murs : je me jettai sur un méchant grabat et me mis à pleurer ; mais il me restait Corine ; combien elle me devint chère ? elle pouvait sortir ; car elle n'était pas prisonnière, seulement elle avait voulu rester près de moi ; et j'étais dans un état si horrible, que ces antropophages l'avaient permis. Elle fut voir ce que portait mon écrou. On avait trouvé chez moi, disait-on, une liste de conspirateurs de tous les ordres, dont le chef était Hérault de Séchelles.

O ! ciel ! je le crois bien ; cette liste était celle de tous mes amans, par les lettres initiales de leurs noms et leurs qualités. Elle me rapporta aussi qu'Hérault avait été arrêté au même instant que moi, et qu'il était à l'Abbaye ; mais que son parti était très-puissant, et qu'il en sortirait victorieux ; qu'elle n'avait pu avoir de nouvelles de Lise.

On croit facilement ce que l'on desire : je ne pus jamais imaginer que l'on pût porter une main sacrilége et meurtrière

sur l'être le plus parfait qui fût sorti des mains de la nature. Ma fidelle Corine me répétait cela à toute heure, et m'engageait de vivre pour le revoir ; elle l'aimait autant que moi. Chère Corine, si je pouvais encore t'embrasser ! Si elle savait sa maîtresse aussi infortunée !

Enfin, quelques jours après ma détention, mettant la tête à une petite lucarne qui donnait sur la rue, j'entendis crier le journal du soir, la mort de Fabre d'Eglantine, de d'Espagnac et d'Hérault de Séchelles. J'étais seule et montée sur une mauvaise table, je tombai à la renverse, je me fracassai la tête, et je fus trois mois sans recouvrer la raison.

Non, mon amie, on ne meurt point de plaisir, ni de chagrin, lorsque notre dernière heure n'est point sonnée, puisque j'ai pu survivre aux délicieuses sensations de la grotte de l'amour, et à toutes les angoisses de l'ame, aux douleurs du corps et à six mois de prison.... Mais tout ceci vous est connu, et comme je me détermine

à

publier ces Mémoires, dans l'espérance de retrouver quelques-unes des personnes qui me furent chères (1), trouvez bon, mon amie, que je n'interrompe plus ma narration par un souvenir qui me déchire l'ame.

Je vous ai laissée à l'époque où je restai mourante dans ma prison, où pendant quatre mois que j'habitai cet affreux séjour, je ne jouis pas un instant de ma raison. Passant aussi rapidement du dernier échelon de l'opulence, du parfait bonheur à un anéantissement pis que la mort même, est-il étonnant que ma raison ait succombée. Arrachée des bras de l'amant le plus parfait, le plus idolâtré, perdant mon rang et ma fortune ; mon rang, depuis longtems l'amour m'en avait fait faire le sacrifice ; je n'en avais d'autre que celui qu'il me donnait : ma fortune était encore son

(1) Je renouvelle ici l'invitation à ceux qui m'ont connue de mettre une note dans les petites affiches à l'auteur d'Yllyrine ; je les lirai exactement. O ! si par ce moyen je pouvais retrouver Eugénie, Lise, Corine ; en un mot, quelques-uns de ceux qui m'ont aimée, peut-être quelqu'un de ma famille qui ignore ce que je suis devenue.

ouvrage; mais tout a disparu ; les myrthes ont fait place aux cyprès : une ombre fugitive seule est attachée à mes pas. Mon individu n'est plus qu'un cadavre chancelant. La mort est donc mon seul réfuge ; je l'appelle, elle ne vient pas. Je ne suis pas assez heureuse de porter ma tête sur l'échafaud qui trancha la vie de l'être sans lequel je ne puis exister.

Vous savez que j'étais aux Anglaises : cette prison renfermait la meilleure société, nombre de femmes charmantes : les plaisirs n'étaient point exclus ; ils savent toujours s'introduire où sont de charmantes femmes ! L'amour même avait pris domicile parmi nous, et il y fut très-bien traité : pour lui plaire, tout l'art de la toilette fut mis en usage. Nous nous imaginions tous être si près du terme de notre carrière, que nous tâchions d'en embellir les derniers instans. Un malheureux avait il reçu l'arrêt de sa mort, c'était à qui s'empresserait de lui en rendre le terme agréable.

Cependant, après six mois d'une mort

anticipée, la nature sembla sur moi recouvrer ses droits : je m'armai de philosophie ; je résolus de devenir philosophe par nécessité ; j'avais bien aussi un peu d'originalité : tout cela amalgamé ensemble, pouvait faire un tout supportable. Voyant qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de vivre ou mourir (par vivre ou mourir, vous entendez, mon amie, que c'est vivre heureuse ou mourir tragiquement), je choisis ce dernier parti. Il ne me restait plus que le choix du genre de mort ; cela n'était pas le moins difficile ; car si la philosophie nous met au-dessus de la douleur morale, elle ne peut triompher également de celle physique.

Je suis orpheline, me dis-je à moi-même, puisque je n'ai plus aucune relation avec ma famille. Si je suis seule dans la nature, ma vie m'appartient, je n'en dois compte à personne. En la recevant, si j'eusse été consultée, je n'eusse accepté ce bienfait qu'à condition d'être heureuse : si je ne la suis pas, la foi du traité est violée ; j'ai droit de la violer à mon tour. Le suicide à

mes yeux n'est point un crime. Si j'admets le matérialisme ou la métempsicose, je sers ce principe et rentre dans la masse d'une matière qui sans cesse se reproduit. Si c'est l'immortalité de l'ame, je la place plutôt dans la béatitude.

C'est en philosophant ainsi que je formai dans ma petite tête le projet de me défaire de la vie par les moyens les moins douloureux. Je pris le parti du poison ; mais la difficulté était de m'en procurer.

Nous touchions à la fin de l'automne : je m'étais procuré un petit poële économique qui m'avait coûté fort cher. Je n'avais point regardé au prix ; j'avais toujours assez d'argent pour le tems que je voulais vivre ; et il m'était arrivé souvent de payer jusqu'à six francs un port de lettre ; la moindre fantaisie était achetée au poids de l'or : ma toilette n'était pas ce qui me coûtait beaucoup ; car au moment de la mort de mon malheureux amant, je m'étais fait apporter une robe de Pékin noire à longue queue ; mes cheveux sans pou-

dre, un ruban noir et des bas de même couleur. Ce costume lugubre, image de mon ame, ne m'a pas quitté pendant mon séjour aux Anglaises. Je ne communiquais avec personne; aussi me surnommait-on le petit sauvageon.

Cette permanente mélancolie avait attaché à mes pas, non pas un Adonis Français; non pas un petit maître du jour; mais un Anglais, dont l'excellence du cœur et les précieuses qualités de l'ame sont au-dessus de tout éloge. Mylord P..... est un de ces êtres taciturnes et mélancoliques qui se plaisent à contempler le malheur, non pas par esprit de férocité, mais parce qu'ils trouvent l'occasion de consoler quelqu'ame sensible en proie au désespoir. Enfin, la possession du cœur de mylord est un trésor.

Mylord m'avait souvent examinée rêver des heures entières seule dans le coin le plus isolé du jardin. Il avait essayé de me parler; mais un salut silencieux ayant été toute ma réponse, il désespérait de pou-

voir un jour lier une conversation avec moi, s'il n'en faisait pas naître l'occasion. Sa passion s'étant accrue par les obstacles, il résolut de me connaître à quelque prix que ce fût. S'appercevant que je ne descendais que le soir au jardin, et que j'avais la vue basse, il dressa un piége dans lequel la queue de ma robe devait infailliblement s'accrocher ; je devais trébucher ; et se trouvant là à propos pour me retenir, cela l'engagerait indubitablement à me reconduire chez moi, et de-là un commencement de liaison.

Le projet de mylord réussit parfaitement. Un soir que le tems était assez nébuleux, je côtoyois nonchalamment le cloître des nones (lieu où elles enterraient les morts), c'était attenant au jardin, et des vestiges de sépulture étaient encore tout récens : mes réflexions étaient tristement appésanties sur ces lugubres débris, lorsque tout-à-je me sens arrêtée par la queue de ma robe. Ne pouvant contenir mon effroi, je fais un cri épouvantable, et me précipite dans les bras d'un homme qui eut l'air de venir à

moi. Je m'évanouis. Le mortel qui se trouvait là si à propos pour me secourir était mylord P..... Il me reporta dans mon appartement, me prodigua des soins inouis, me rassura sur ma frayeur. Je demeurai indisposée pendant quelques jours: mylord ne me quittait presque pas. Je le voyais sans crainte. Je sentais bien pour lui de l'amitié, des sentimens très-distingués; mais j'étais si loin de l'amour; j'étais si sûre de moi de ce côté, que je reçus les visites de mylord sans effroi; je l'engageai même à les rendre plus fréquentes. Je l'avoue, j'aurais même été bien aise de trouver l'occasion de distraire ma douleur. Cependant je ne trouvais de charmes qu'à alimenter ma sombre mélancolie. Tous les efforts de mylord ne purent ramener ma gaieté; le souris même n'arrivait pas jusqu'à mes lèvres : des idées de mort me suivaient toujours.

Le suicide est familier aux Anglais; souvent j'en raisonnais avec mylord, qui cherchait à me persuader de vivre, et que j'étais encore faite pour le bonheur.

Cependant un jour mon parti pris, j'avais fermé bien hermétiquement ma chambre ; j'avais fait grand feu toute la journée dans mon petit poële, et toutes mes mesures étaient bien prises de rejoindre mon amant dans l'Elisée. Ce jour, je fus presque gaie ; je témoignai à mylord être plus que jamais pénétrée de ses procédés. En le quittant le soir, je manifestai beaucoup d'insensibilité ; il apperçut même diverses sensations sur ma figure. Enfin, il me soupçonna de sinistres desseins. Il me serra tendrement la main qu'il baisa respectueusement, et eut l'air de s'éloigner. Je ferme ma porte et me mets au lit bien dans l'intention de ne plus me relever. Toutes mes dispositions étaient faites ; je quittais la vie sans aucun regret.

Je n'aimais plus ; je ne me croyais plus susceptible de ce délicieux sentiment sans lequel la vie est pis que le néant.

Déjà l'air de ma chambre se rembrunissait : une vapeur épaisse se répandait sur tout mon être, ma tête était pesante, mon

cœur

cœur oppressé fortement, mes yeux distinguaient faiblement, mes oreilles n'entendaient plus : je croyais entendre frapper à ma porte ; mais il ne me restait plus assez de force pour aller l'ouvrir.

Ma porte fut enfin forcée, et mylord et ma geolière paraissent et me prodiguent des secours : en dépit de moi, on me rendit à la vie. C'est alors que je souffris mille morts, lorsqu'il fallut faire circuler le sang dans toutes mes veines. Je serais morte sans douleur, et pour revivre, il m'en coûta d'inouies.

Au bout de quinze jours, ma santé se trouva entièrement rétablie. Mylord m'avait accoutumée à trouver du charme à sa compagnie. J'éprouvais près de lui cette amitié calme et pure qui est la raison du cœur ; et quoique ma prison me paraissait moins amère, je résolus de tout essayer pour en sortir. Je pensais, d'ailleurs, que si j'étais libre, je pourrais obtenir aussi la liberté de mon bienfaiteur. J'écrivis au secrétaire du comité de salut-public.

Je touchais au moment où la fortune allait encore me combler de ses faveurs ; j'attendais avec impatience la réponse de ma lettre ; la nuit avait déjà fait place au jour lorsque ma geolière ouvre la porte de ma chambre et m'annonce le secrétaire du comité de sûreté générale. Reconnaissant dans la personne du citoyen C.... celui que jadis, chez Séchelles, nous nommions le marquis de St.-J....., je me précipite dans ses bras. — Ma chère Morency, me dit-il d'une voix presque éteinte, se peut-il....

Laissez-moi, lui dis-je, me livrer un instant à la douceur de retrouver un ami. Depuis six mois que je mène une existence pire que la mort même, celle que vous venez m'annoncer n'a plus pour moi rien d'effrayant ; laissez-moi profiter de mes derniers momens : vous seul pouviez succéder à Séchelles dans mon cœur, comme son ami, recevez mon dernier soupir.

St.-J...., était d'une beauté angélique et né sensible : nous restâmes près d'une heure dans les bras l'un de l'autre en gar-

dant le plus profond silence. Enfin, il le rompit le premier. — Ma chère Morency, je veux vous sauver, à quelque prix que ce soit ; mais écoutez-moi. Comment avez-vous pu laisser exister cette liste, me la montrant ? Vous êtes perdue à jamais. Je n'ai pu croire que véritablement elle fût de votre main, jusqu'à ce que j'eusse eu l'occasion de la confronter avec votre écriture. Mais, mon amie, vous ne pouvez la désavouer, et vous êtes perdue.... Cette liste est sans doute les noms de toutes les personnes qui composaient le conciliabule tenu chez vous, dont Hérault de Séchelles était le chef?

— C'est une horreur ; il n'y a jamais eu de conciliabule chez moi, et c'est en mettant les scellés sur mes papiers que l'on aura glissé cette liste pour me perdre. Il la tenait toujours pliée à sa main. Donnez, lui dis-je en la lui arrachant des mains, et je la lus.

Revenue de la surprise où m'avait jettée ce discours, et reconnaissant cette liste

pour être celle de mes amans, je pris une plume et ajoutai son nom au bas en lui disant : voilà celui qui doit la couronner. Je l'embrasse et part d'un éclat de rire. Je le mis ensuite au fait de ce qu'elle contenait et nous en rîmes ensemble. Il l'emporta avec lui, et promit de me faire avoir une audience particulière du comité de sûreté générale. Nous nous embrassâmes et nous nous quittâmes très-satisfaits l'un de l'autre.

Le jeune marquis laissa dans mon cœur une émotion toute nouvelle pour moi. La nuit, mon sommeil fut agité : je me reconnus des facultés que je croyois éteintes. Le lendemain, il m'écrivit de me tenir prête à la chûte du jour, qu'il viendrait lui-même me prendre dans une voiture, pour me conduire au comité.

Que cette journée me sembla longue ! que de craintes et d'espérances tour-à-tour agitaient mon ame ! Déjà je tenais beaucoup plus à la vie que la veille : déjà, sans m'en appercevoir, j'avais mis du soin dans

ma parure, et tiré le meilleur parti possible de mon petit cadavre ambulant.

Je quittai mes habits lugubres et me parai de ceux que j'avais toujours tenu près pour le jour de mon supplice, c'était une robe blanche à la vestale; la ceinture, le bonnet et les souliers de même. Dans ce costume, je parus devant mes juges; je les trouvai disposés en ma faveur : l'aimable St.-J..... avait surpassé mes espérances, je fus renvoyée absoute.

Débarrassée de mes fers, mon premier soin fut de travailler sans relâche à la liberté de mon compagnon de prison, je l'obtins. Il se conduisit, on ne peut mieux, avec moi, et lui et St.-J..... me soutinrent long-tems dans une honnête opulence. J'eus pour ce dernier une folle passion. Mon cœur eut bientôt repris sa douce habitude d'aimer à outrance : mylord n'en fut pas moins bien traité. Enfin, mon amant qui était ruiné par la révolution, trouva l'occasion de faire un mariage fortuné, mais très-éloigné de la capitale, il

fallut encore renoncer l'un à l'autre. Quoique cette séparation me fût cruelle, je commençais à m'accoutumer aux coups du sort, et je m'y résignai.

CHAPITRE XXII.

Nouvel embarras d'Adèle.

Accablée sous le poids de la douleur que me causait la perte de mon amant, mon cœur éprouvait un vuide que toutes les excellentes qualités de mylord ne pouvait remplir. L'habitude d'avoir de grandes passions me devint indispensable.

Comme il fallait que j'aimasse, et que je suis extrêmement difficile dans l'objet de ces passions qui font l'essence de ma vie, mes malheurs avaient presque effacés tous mes avantages personnels; et si je ne pouvais aimer un être vulgaire, c'était encore moins à un homme médiocre à qui je pouvais faire impression : je táchais de me procurer des plaisirs dans la société; et pour dissiper ma mélancolie, j'allai souvent au spectacle.

Un jour, pressée du besoin de me dis-

traire, et ayant eu chez moi des dames de mon pays à déjeûner, nous décidâmes d'aller le soir au théâtre de la République.

Ce jour-là, j'étais plus mélancolique que de coutume, et j'accompagnai machinalement ces dames. Je ne faisais pas beaucoup d'attention à la pièce, et je rêvais dans le coin de la loge. Il entra et sortit beaucoup de monde sans que je m'en apperçusse. Enfin, il entre un homme en carmagnole avec la figure la plus distinguée ; la taille et les graces d'Adonis, quoiqu'il ne fût plus de la première jeunesse. Un air de tendre mélancolie répandu dans toute sa phisionomie, de grands yeux voluptueux et presque timides semblaient me dire : je suis celui que votre cœur cherche ; bientôt vos vœux seront remplis et nos desirs mutuels.... Il s'approche de moi, me prend la main respectueusement. Cette main, il faut que je l'avoue, jamais je n'en ai connu de si électrique, et je crois qu'il est impossible qu'il en existe : cette main, dis-je, n'eût pas plutôt touché la mienne, que je fus électrisée de la tête

aux

pieds. Je ne vis plus le spectacle; les dames qui composoient ma compagnie furent bientôt oubliées : je ne voyais plus que mon aimable incoonu; si je fixais mes yeux sur les siens, j'y rencontrais mon ame!... Je ne me connaissais plus; j'étais déjà toute à lui, et tout l'attrait d'une première passion n'est pas ni plus prompte, ni plus profonde; elle n'est pas non plus plus délicieuse.

Oh! quelle erreur de croire que l'on ne peut aimer qu'une fois dans la vie : il faut donc que ce soit des êtres qui aient bien peu de facultés aimantes! Il faut aussi que ces êtres soient bien multipliés pour avoir accrédité ce sophisme, *que l'on ne peut aimer qu'une fois dans la vie.* Eh bien, je leur donne le démenti le plus formel; et dans le moment où j'écris, mon amie, j'attends le septième objet qui m'a inspirée et à qui j'ai fait ressentir une grande passion. Pourais-je croire que je l'aime plus faiblement que le premier! Pourais je me persuader qu'il a moins de mérite, qu'il soit moins tendre! quant à moi, je suis plus passion-

née ; je joins à l'ardeur du sentiment l'usage de la tendresse ; et mon amant pourait-il en être moins heureux ? Car si je ne suis plus aussi jolie que la première fois, sans doute je suis plus agréable, et je m'estime plus heureuse, en ce que je sais apprécier toute la valeur du bien que je possède, et que je sais le conserver. Mais il monte mon escalier : c'est plutôt mon cœur qui entend ses pas que mon oreille ; et je sens trop pour m'exprimer..... Enfin, c'est encore un jeudi.

Je n'anticiperai pas, mon amie, sur le cours des évènemens pour vous peindre cette nuit délicieuse... ; tous les pinceaux seraient trop faibles : je me reporte à consolider l'assertion que j'ai faite hier aux ames fortes ou faibles, constantes ou pusillanimes, qui assurent que l'on ne peut aimer qu'une fois. Je crois seulement que quand l'on est bien épris, on ne peut aimer deux objets à la fois ; car l'objet aimé est notre univers, tout le reste est néant...

Lorsque j'aimai la première fois, c'était

M. Q.....et, qui devint mon époux; je crus bien n'aimer jamais que lui; et lorsque mon cœur fut séduit par Q.....te, mon premier amant imaginait qu'il n'avait été qu'égaré par mon époux; peut-être aussi imaginais-je que les procédés de mon époux étaient la seule cause de mon changement; mais pour cette fois, mon discernement étant plus prononcé, j'étais bien sûre d'être invariable dans mes sentimens; que même mon amant deviendrait ingrat, parjure, la constance serait toujours mon lot. Faible humanité! Oh, trop faible humanité! fût-ce fierté, fût-ce habitude, ou besoin d'aimer? jamais je ne fus plus de trois mois à regretter un perfide; communément au bout de six il était remplacé, et le successeur avait toujours à mes yeux des qualités bien au-dessus de celui qu'il remplaçait.

Le charmant inconnu, cette figure si distinguée, si noble, sous le plus élégant carmagnole (costume du jour, car c'était du tems de la terreur), ce délicieux sans-culotte, dis-je, me fit éprouver plus que jamais que l'on ne devait pas répondre de

son cœur; que l'heure du berger sonnait au moment où l'on s'y attendait le moins; que les évènemens seuls étaient la boussole de notre conduite.

L'adorable inconnu tenait une de mes mains dans les siennes, ses yeux expressifs étaient fixés sur les miens; nous eussions peut-être gardé long-tems cet éloquent silence, si une des dames de ma compagnie n'eut manifestée sa surprise de notre attitude. Mon amant (car dès ce moment, il était prononcé et accueilli), mon amant, dis-je, ne me donna pas le tems de répondre à la question que cette dame me fit : — Vous connaissez donc, monsieur, ma chère amie? — J'ai l'honneur de connaître madame depuis plusieurs mois; et de la loge vis-à-vis où j'étais, j'ai reconnu madame à son turban; et si je ne parlai pas tout de suite à madame, c'était pour voir si elle me reconnaîtrait dans ce déguisement. — Mon amie, monsieur, n'a ce turban que de ce matin, et il est impossible que vous lui connaissiez. J'avais eu le tems de me remettre, et je lui dis : Monsieur, je vous

reconnais : il est des figures qu'aucun costume ne peuvent déguiser ; la vôtre est de ce nombre ; quant à mon turban, il est vrai que madame est témoin que j'en ai fait l'emplette ce matin ; mais je l'ai choisi tout pareil à celui que vous m'avez vu et que vous avez beaucoup loué. Je suis enchantée que cela ait facilité notre reconnaissance. Il me serra la main ; je lui rendis son signe d'intelligence. La coversation devint générale, puis particulière. La société s'occupa du spectacle, et nous restâmes l'un à l'autre.

Quoique nous fussions quatre dames, nous n'avions qu'un cavalier ; ainsi il fut tout naturel à celui que je venais de reconnaître qu'il s'offrît de me donner la main pour me remettre chez moi. Je ne demeurais qu'à deux pas du théâtre où nous étions ; mes payses étaient d'une route opposée, ainsi nous nous quittâmes au bas de l'escalier. Je rentrai triomphante de ramener à moi seule ma conquête.

Il me quitta à minuit. Après une heure

de conversation très-agréable, il me donna le baiser d'adieu d'une manière aussi tendre que respectueuse. Je le vis s'éloigner avec chagrin. Je n'avais jamais pu obtenir de lui de savoir qui il était ; il me dit seulement qu'il se nommait le chevalier aux armes noires, et qu'il était aussi malheureux qu'estimable ; que je lui avais inspiré un sentiment si prépondérant, qu'il n'avait pu résister à me le faire connaître ; mais que s'appercevant que j'avais déjà assez de mes infortunes, il voulait avoir la force de me fuir à jamais, crainte que le poids de ses maux n'aggravât les miens : en me tenant ce discours, il me pressait les mains, ses yeux étaient humides, il s'échappa.

Arrêtez, lui dis-je : déjà il n'est plus tems de me fuir. Vous avez rencontré en moi la plus infortunée des mortelles, la plus aimante et la plus sensible : je suis pénétrée de vos malheurs, même sans les connaître : je m'oublie moi-même pour ne m'occuper que de vous ; les infortunés ont seuls le don de se consoler, ne me privé pas de cette jouissance.

Il se précipita à mes genoux, baisa mes mains avec transports. Adieu, ange du ciel! je suis forcé de vous quitter, l'heure me presse. Demain, je vous apprendrai les secrets de votre éternel ami; puisse cette nuit le chevalier aux armes noires occuper un peu votre sommeil. Adieu.... adieu.

Depuis le départ du marquis de St.-J..., je n'avais pas aimé, seulement, je me laissais aimer. Pour mon compte, j'étais dans cette nonchalance de sentimens que j'éprouve toujours dans la lacune d'une passion à une autre. Le moment où je sors de cet état de létargie fait sur mon être l'effet d'un petit volcan.

L'infortuné chevalier aux armes noires avait ému tous les ressorts de ma sensibilité; je ne fermai pas l'œil de la nuit; son image était toujours présente à ma vue. Pourquoi ne possédais-je pas tous les trésors de la terre! pourquoi ne pouvais-je pas offrir un asyle sûr et commode, et toute l'aisance de la vie à un être aussi digne d'un cœur honnête. On ne sent jamais tant le

besoin de la fortune que lorsque l'on aime. L'ambition des richesses trouve toujours accès dans un cœur épris : on voudrait posséder tous les trésors pour les offrir à l'objet de sa flâme ; et je n'eus pas plutôt fait l'examen de l'insuffisance de mes finances, que je faillis me laisser aller au désespoir ; car loin de pouvoir être utile à l'ojet aimé, j'étais réduite aux expédiens tous les jours pour moi-même. Vous le savez, mon amie, quelle cruelle position pour le cœur d'une amante ! et combien n'était-il pas désespérant de ressentir la plus excessive tendresse pour le plus aimable comme le plus infortuné de tous les hommes.

Cette nuit longue et cruelle eut cependant son terme ; le jour vint me ramener l'espoir de revoir mon trop cher infortuné. Mais c'est en vain que je restai tout le jour chez moi à l'attendre, et que le soir je fus au même théâtre dans l'espoir de l'y rencontrer : toutes les recherches que je pus faire pendant huit jours furent inutiles. Je n'avais d'autre parti à prendre que de travailler à l'oublier, mais je ne le pus.

Un

Un soir, à dix heures, on sonne modestement à ma porte comme j'allais mettre mes réveries au lit. C'est lui. Que de choses tendres il me dit! que de transports amoureux il me fit paraître! comme je lui peignis mes allarmes, mes craintes de ne plus le revoir! Comme il y répondit tendrement! que nous étions déjà heureux!..... Combien deux cœurs savent s'entendre sans se parler! Il me quitta à onze heures avec promesse de revenir le lendemain.

Mais il ne fit que traverser la rue; puis, il revint. — Madame, me dit-il, ma bien sensible amie, je ne me croyais pas si-tôt obligé de vous peindre mon horrible position. Je voulais épargner à votre cœur... Mais fermez bien votre porte, et tâchez que nous ne soyons pas entendus. Prenant une de mes mains dans les siennes, il s'assit près de mon fauteuil. — Vous voyez, ma chère Olimpe (car déjà il m'avait donné ce nom), ma bonne Olimpe, vous voyez l'infortuné comte Auguste de R...., noble, par conséquent proscrit, vexé, poursuivi, tourmenté.... En sortant de chez vous, j'ai

trouvé le palais royal et les ponts fermés ; je ne puis me rendre chez moi au F. St.-G. je n'ai d'autre refuge que dans votre commisération. — Je n'ai qu'un lit, lui dis-je, le simple nécessaire d'un philosophe : il m'eût été doux de le partager avec mon cher Auguste ! Hélas ! pourquoi cette affreuse circonstance y met-elle de l'amertume ! — Ma très-chère Olimpe, il m'est cruel de devoir cette première faveur à la terreur générale ! il eût été si doux de ne le devoir qu'au tendre amour !....

Nous entendîmes battre la générale ; la patrie était en danger.... Nous nous mîmes au lit, quoique ce fut la seconde fois que nous nous voyions : la circonstance s'opposait à tout cérémonial, et le plaisir, quoique filtré à travers les craintes, nous fit sentir son délicieux empire.

Le jour qui succéda à cette nuit fut moins orageux ; mais je ne voulus pas que mon aimable prisonnier sortît : je le gardai huit jours en charte-privée, après lesquels il reparut tant soit peu au jour. Nous chan-

geâmes de logement ; je fus habiter un hôtel garni où il était protégé, lui et tous ceux de son opinion. Cependant, il n'y eut que moi de nommée, de connue et d'enregistrée. Les maîtres fermèrent complaisamment les yeux sur l'hospitalité que je donnais dans leur maison au plus digne et au plus infortuné des proscrits.

Nous demeurâmes six mois dans cet hôtel : vers le soir, mon amant sortait pour respirer l'air, et à onze heures, j'allais l'attendre dans le jardin du P.-R.... : souvent je passais, j'étais prise pour une fille qui attend le chaland : même étant reconnue par des gens de mon pays, cela fut rapporté à ma famille, ce qui la fâcha beaucoup ; et quoique mes chers parens me sussent à Paris depuis quatre ans sans un sou de revenu, et notamment depuis la mort d'Hérault de Séchelles, sans aucun moyen d'existence, ils entrèrent en fureur sur les propos que la calomnie répandait sur mon compte.

Vous allez peut-être croire, mon amie,

propos qui étaient parvenus jusqu'à leurs oreilles.

Ainsi ces Mémoires, en tombant dans leurs mains, leur apprendront que jamais je n'ai été femme p...., mais galante. Et dans ce pays, en est-il d'autres ! Celles qui ne le sont pas par spéculation, le sont par attrait aux plaisirs, ou pour se venger d'un époux perfide, ou pour combler les vœux d'un amant adoré.

Je ne fus donc que l'enfant des circonstances ; j'ai su me faire distinguer dans tous les lieux : je n'ai jamais perdu ma dignité ; j'ai cédé au tendre amour, à l'impulsion des sens. Mon cœur fut toujours pur pour celui qui le possédait, et celui qui le captivait en était toujours digne. Si j'ai été obligée d'être autre chose qu'une tendre amante, ces évènemens n'ont touché ni mon cœur, ni mon ame, et à peine mes sens, et je ne m'en estimerai pas moins. Si ma manière de voir est erronée, qu'importe ; je ne veux pas détruire cette chimère.

Pendant tout un été, j'attendais tous les soirs mon délicieux proscrit au P.-R... et il lui arrivait souvent de changer deux à trois fois de costume dans une soirée ; c'était son habit qu'il retournait ; c'était son chapeau qu'il changeait de forme ; et lorsqu'il voyait que nous n'étions pas remarqués, il passait près de moi sans me parler ; mais d'un coup de sifflet, qui était notre ralliement, il me faisait entendre que je pouvais partir : alors il ne me suivait encore qu'à une certaine distance ; et lorsque j'étais arrivée chez moi, il frappait, et me mettant à la porte de la loge du portier, il se glissait sans être vu. Rentrés dans notre appartement, c'était toujours un nouveau triomphe de remporté : nous ne nous séparions jamais qu'avec la crainte de ne plus nous revoir ; ainsi toutes les nuits étaient pour nous des plaisirs sur lesquels nous ne devions pas compter ; et cette situation, toute cruelle qu'elle était, n'était pas sans charmes.

Pendant six mois que nous gardâmes cette existence, et que mon amant avait

toujours la tête sous le glaive de la tyrannie, nous étions toujours agités par de nouvelles allarmes ; la monotonie ne pouvait pas s'introduire dans notre union. Tous les jours je lui découvrais de nouveaux charmes, et tous les jours je devenais plus tendre pour lui ; enfin ; je portai la faiblesse au point que tout le tems que je l'ai gardé, jamais je n'ai voulu souffrir qu'il s'habillât, ni qu'il se déshabillât lui-même ; et dans toutes ses pertes, du moins il n'avait pas à regretter celle de son valet de chambre ; car jamais il n'en avait eu un qui fût plus aux petits soins.

Jamais je n'ai connu un être qui possédât autant de talens : il les avait tous. Il pinçait de la harpe, jouait du violon, touchait du piano, pinçait de la guittare, écrivait comme un ange : c'était vraiment l'essence des graces et du plaisir. Malgré ses infortunes, il n'avait pas encore perdu sa gaieté. Sensible au-delà de toute expression ; et même dans le comble de mon infortune, j'étais la plus heureuse des mortelles ; et j'aurais encore eu peine à changer mon

sort, quelqu'occasion avantageuse qui se fût présentée; ce qui arriva effectivement, comme vous le verrez dans le chapitre suivant.

CHAPITRE

CHAPITRE XXIII.

Ingratitude du chevalier Auguste de R....

Il est bon que vous sachiez, ma bonne amie, que mon mari ayant témoigné à une de ses amies quelques regrets d'être séparé à jamais de la mère de son enfant, cette dame vint me trouver dans le dessein de réchauffer mon cœur pour le premier qui l'avait possédé : elle me parla de ma fille dans les termes les plus expressifs. Bientôt je fus émue : mes larmes coulèrent ; je promis tout, et ma promesse était sincère ; car si j'ai des défauts, je ne suis pas non plus sans qualités : mon cœur est à l'abri de tout reproche et mon ame est intacte : ma tête seule peut être accusée ; mais quand le cœur est excellent, les ressources sont inépuisables.

J'écrivis à mon époux et lui donnai un rendez-vous ; ensuite, je m'occupai sérieusement de mon départ. La dame qui avait

reconquis mon cœur pour mon mari devait envoyer une voiture au-devant de moi à deux lieues, et c'était chez elle que devait se faire la reconciliation; elle voulait que je partisse tout de suite avec elle, et j'eusses bien fait; c'était le seul moyen de m'arracher de ce pays, qui est un aimant irrésistible.

Le lendemain de ma promesse à cette respectable amie, je fus lui faire une visite avec l'être adoré, qui déjà avait obtenu de moi deux jours. Madame du F... avait trop de discernement pour ne pas juger que celui qui avait obtenu deux jours pouvait encore obtenir deux ans.

— Puisque vous ne pouvez absolument partir demain avec moi, madame, au moins, pour m'assurer que ce sera dans deux jours, permettez que mon domestique aille vous arrêter une place à la diligence de V...., et je vous attendrai à souper avec votre mari. Quelle heureuse nouvelle je vais porter à ce brave homme! car il vous aime toujours. Ma chère madame Q.....et, embrassez-moi :

j'ai votre parole. Et vous, monsieur, s'adressant à mon ami, je vous en conjure, rendez-nous là ; monsieur, rendez une épouse à son mari, une mère à son enfant : elle m'embrassa de nouveau : nos larmes se confondirent. Je ne pouvais proférer une seule parole ; mes sanglots me suffoquaient ; je regardais mon ami languissamment : il était dans un état de stupeur : ses yeux étaient humides. — Oh ! ma trop chère Olimpe, qu'il en coûte quelquefois d'être vertueux ! Oui, vous partirez : oui, madame, envoyez retenir la place de madame, et moi-même je l'accompagnerai jeudi prochain à la voiture ; j'en jure par toute l'affection que j'ai pour elle. Puisse son époux savoir apprécier le trésor qu'il possède ! Il était tems que cette scène de sentiment cessât ; car on annonça l'ami de la maison, et nous nous retirâmes.

Nous rentrâmes chez nous en silence. Lorsque nous fûmes au lit, mon ami le rompit. — L'honneur, ma chère Olimpe, votre devoir, votre titre de mère, sont des motifs trop sacrés pour qu'au préjudice de

ma sûreté, de ma vie même, je vous engage à ne pas retourner à votre époux, à votre intéressante Clarisse ; elle redemande sa mère, et je n'aurai pas le reproche de la lui avoir enlevée : partez, Olimpe ; il faut rompre des liens que l'amour, la sympathie, l'amitié, la reconnaissance avaient consolidés : peut-être un jour serons-nous tous réunis.... En disant ces mots, il s'évanouit, et j'eus toutes les peines possibles à le rappeller à la vie. Une fièvre ardente s'empara de lui ; et les deux derniers jours que nous devions être ensemble avaient l'air d'être le terme de sa vie. Cependant, je lui dois la justice de dire que le jour de mon départ, il rappella toutes ses forces pour me faire un long adieu et me conduire lui-même à ma voiture ; mais nous arrivâmes trop tard ; il nous fut impossible de la rejoindre ; et le jeudi, jour si propice à mes amans, se refusa pour mon époux.

Nouvel embarras : mon appartement était loué, et il n'y en avait pas de vacant pour l'instant. Je fus obligée d'aller me percher au fond du faub. St.-G... dans un petit hôtel

borgne, où mon infortuné ami était encore favorisé. Là, je fus encore seule connue et inscrite. Quelques jours se passèrent pendant lesquels mon ami devait penser à se choisir un domicile, et moi je devais repartir pour mon voyage; mais le sort en avait décidé autrement.

Il y eut encore une secousse révolutionnaire; les visites domiciliaires furent recommencées tout à-coup : nous commencions à nous endormir, lorsque les satellites de la terreur se présentèrent à notre porte au nom de la loi. Jugez de notre effroi. Plus morts que vifs, je fis cacher mon ami entre les matelats. J'ouvre, on entre, et on examine. L'hôtesse était tremblante; je la rassure en lui faisant signe que j'étais seule. Comme il faisait chaud, ma position, doublement critique, me fit évanouir : mon hôtesse habile, profita du moment pour éloigner ceux qui me causaient tant d'effroi. Si-tôt que je les vis disparaître, mes forces bientôt revinrent. Je remerciai mon aimable hôtesse, et la priai de me laisser seule.

Je donnai aussi-tôt tous mes soins à mon idole, que je trouvai presque mort : j'eus beaucoup de peine à le faire revenir. Enfin, il ouvrit la bouche et articula faiblement : — Ma chère Olimpe, c'est pour vos jours que j'ai crains; la vie m'est trop à charge pour que je m'occuppe beaucoup de la conserver. Mais vous, mon amie, vous encourriez le même supplice que moi ; je portais votre tête innocente sur l'échafaud.... — Tout est passé, mon ami, oublions nos malheurs, pour nous réjouir d'être encore l'un à l'autre. Mon ami, ajoutai-je, je ne partirai pas. Ciel! que seriez-vous devenu hier, si j'avais été partie. Ils se fâcheront, ils diront tout ce qu'ils voudront, je ne vous quitte pas dans un moment aussi périlleux. Un mois de plus ou de moins vis-à-vis des êtres qui se passent bien de moi depuis cinq ans, on ne peut en faire une grande conséquence ; et vous, il y va de vos jours. Oh ! non, mon digne amant ; je suis aussi généreuse que toi. J'écrivis à madame du F... que je n'avais pu me rendre comme je le lui avais promis, et que même je ne le pourais encore avant

un mois ; qu'il fallait attendre que tout fût calme. Elle me répondit qu'elle avait envoyé sa voiture au-devant de moi au jour et à l'heure dite, et qu'elle et mon époux étaient venus eux-mêmes jusqu'à V....., au-devant de moi ; que ma fille avait pleuré en entendant dire par le conducteur de la voiture qu'elle ne verrait pas sa mère de sitôt.

Dieu ! quel effet produisit sur moi cette lettre. Amour ! que de maux tu causes ! je brûlais pour un infortuné qui périssait infailliblement sans mes soins ; j'aimais encore mon époux : j'adorais sur-tout mon innocente Clarisse ; quelle ame fût jamais autant combattue ! Flottant continuellement entre l'amour, l'amitié et la nature, que de fois dans un jour la vertu fut triomphante et vaincue !

Mes forces physiques succombèrent bientôt à tant de mouvemens divers : ma santé dépérissait tous les jours ; je faillis tomber dans le marasme. J'ignorais si j'étais enceinte ; car ce qui constitue la santé d'une

jeune femme, depuis cette certaine visite nocturne, me manquait ; portais-je dans mon sein l'enfant du malheur ; celui-là eût été conçu sous de bien funestes auspices. Mes doutes ne se confirmèrent pas davantage : j'allais beaucoup plus mal ; je devins bientôt à charge aux autres et à moi-même. Le croira-t-on ? mon amant, celui pour lequel j'avais tout sacrifié, celui qui était l'auteur de mes malheurs présens, celui auquel j'avais de nouveau immolé mon époux et ma fille, se dégoûta de moi. Robespierre ayant subi son juste châtiment, le calme revint : mon amant pouvant se montrer, il commença par s'absenter peu à peu, et tout-à-coup il ne reparut plus. La reconnaissance, ce froid sentiment, ne le ramena pas même chez moi, et j'avalai le calice jusqu'à la lie.

CHAPITRE XXIV.

Piége tendu à Olimpe.

TROIS mois s'étaient écoulés pendant lesquels j'avais mangé tout ce que je possédais en hardes, effets et bijoux. Je ne savais plus que devenir, et je n'osais m'adresser à ma famille, ni à mon époux : cependant ma dot ne m'avait pas encore été payée : cette ressource était plus que suffisante; mais il fallait encore avoir les moyens de faire valoir mes droits.

Un soir, j'étais presque réduite au dernier accès du désespoir, lorsque dans une vente publique je rencontrai une espèce de négociant : j'étais alors avec une dame qu'il accosta ; ils causèrent long-tems ensemble : ensuite, il nous proposa un souper que cette dame m'invita d'accepter. Nous fûmes chez un élégant restaurateur, où nous fîmes un excellent repas. La dame avait mis le monsieur au fait de mes aven-

tures; il y prit beaucoup d'intérêt. Il parlait facilement, et avait un air de bonté qui m'inspirait de la confiance. Il me proposa de se charger de mes affaires; qu'il ne me demandait pas de déboursés; que seulement je m'engagerais à lui placer les deniers provenans de ma dot (1), lorsqu'il aurait fait toutes les démarches pour me la faire rentrer: que jusques-là je pourais aller demeurer chez lui, où j'aurais un joli appartement à moi, dont je disposerais comme bon me semblerait; que j'aurais sa table et ses domestiques à ma disposition; que sa femme, qui était d'un âge mûr, me traiterait comme si j'étais leur enfant. Cette proposition était tellement pure et honnête, que je consentis qu'il me vint prendre le lendemain à l'endroit que je lui indiquai pour me présenter à sa femme. Il me pria d'accepter quelqu'argent pour retirer de gage mes effets, et que je pusse me présenter décemment chez lui. Enfin, il me promit de me faire toutes les avances dont je pourrais avoir besoin, et qu'il me donnerait pour cautionnement de ma dot tou-

(1) Douze mille francs.

tes ses propriétés et celles de sa femme, avec l'intérêt de dix pour cent; qu'il était prêt à en passer l'acte.

Ma position ne me permit pas d'apercevoir que cette proposition était trop belle pour ne pas être astucieuse; j'acceptai sans délibérer, et regardai cet inconnu comme un ange du ciel. Il me conduisit chez moi dans une maison garnie près de l'endroit où nous avions soupé. Il paya mon loyer; et le lendemain, après avoir pourvu à toute ma parure, il fit venir une voiture et me conduisit chez lui.

Ce procédé me paraissait si sublime, que je n'étais pas fort tranquille sur ce qui allait m'arriver; mais au surplus, qu'avais-je à risquer? que ma dot fût escroquée? Eh bien! quel moyen d'éviter ce piége? Je n'avais plus personne qui s'intéressât à moi; j'étais dans un tel délâbrement de santé, que je n'avais pas même le choix des moyens....

Le cocher nous eut bientôt conduit à la

maison de mon nouvel hôte. Elle était grande, belle, et représentait l'opulence. La maîtresse, grande, sèche, d'une mise décente, dans la phisionomie de laquelle était répandu un air de bonté et de douce mélancolie, vint me recevoir avec toute l'affabilité imaginable. Nous passâmes dans une salle à manger très-chaude : on servit un bon dîner; et de-là nous fûmes au salon où je vis un lit très-frais. Mon hôtesse me dit, madame, voici votre lit : cet appartement vous appartient ; nous sommes maintenant chez vous, et nous y passeront la soirée, si cela vous est agréable. Il survint quelques amis ; la soirée fut agréable, et tout le monde se retira à onze heures. Une légère colation termina la journée, et mon hôtesse me conduisit elle-même à mon lit.

Que de conjectures ne fis-je pas pendant cette nuit ! Ma position était si différente et si inattendue, que je ne pus fermer l'œil. Ce noble procédé de M. de L..... ne pouvait être que celui d'un tendre amant. Cependant ses intentions ne tendaient à rien moins ; car il me fit aussi-tôt confidence

d'une intrigue qu'il avait, et dont sa femme n'avait pas le moindre soupçon.

A neuf heures, mádame de L.... entra chez moi pour savoir ce que je voulais à déjeûner ; je m'habillai et passai chez elle. Je restai ainsi deux mois comblée de soins et extrêmement bien, tant pour la table que pour tous les autres agrémens de la vie. J'étais même devenue l'amie de madame de L...., et ma santé se rétablit.

Pendant ces deux mois, que je ne sortis pas du tout, mes hôtes n'avaient pas négligé de s'informer si j'appartenais à une famille riche, et s'ils ne couraient aucun risque pour leurs avances. Tous les renseignemens qu'ils obtinrent furent satisfaisans. Ma famille, cependant, m'avait fait passer pour morte : mon mari assurait que mon divorce n'était pas légal, et demandait quatre ans pour me payer : au surplus, il assurait M. de L..... que ses avances et ses soins lui seraient remboursés au centuple, appartenant à une famille honnête.

Enfin, mon hôte pressé de toucher de l'argent, me proposa de faire un voyage à S.... pour y arranger mes affaires, et me dit qu'il était important que mon divorce fût légal. Je consentis à ce qu'il allât à S... pour faire remplir à mon époux toutes les formalités. Il partit avec des pouvoirs illimités. Il revint au bout de quelques jours. Il me dit qu'après de grands débats, il avait fini par s'accommoder à l'amiable avec mon mari ; et qu'il devait venir à Paris pour passer avec moi le dernier acte qui fixe le paiement de ma dot ; que cependant il demandait encore deux ans pour payer. Il avait reçu ma dot en 1785 en écus ; il me payait en 1795 en assignats ; il se libérait donc avec moins de cent écus.

Il vint comme il l'avait promis à M. de L.... Il était huit heures du soir lorsque le domestique, qui ne le connaissait pas, le fit entrer dans mon appartement ; j'étais avec madame de L..... L'aspect de mon mari au moment que je n'y pensais pas, me troubla à un tel point, que je ne pus lui dire une parole. Il était aussi ému que

moi, et madame de L.... se trouvait fort embarrassée entre nous deux. Il ne resta pas long-tems, me donna un rendez-vous pour me trouver avec lui le lendemain chez un notaire. Après quelques mots mal articulés, il s'échappa et regagna sa voiture, où je crois qu'il était tems qu'il entrât.

De vous peindre l'effet que l'apparition de ce trop cher époux m'avait faite, ce serait entreprendre l'impossible. Je n'eus pas le courage, ou la faiblesse, de l'arrêter, de me jetter dans ses bras. Ma fierté me soutint; mais au moment que la porte se referma sur lui, j'éprouvai la sensation la plus désorganisante que j'aye éprouvé de ma vie. Je perdis l'usage de toutes mes facultés physiques, mes larmes enfin me soulagèrent; je voulus être seule, et pour cela, je fus me coucher.

Quelle nuit horrible je passai! Assaillie continuellement par l'image de mon mari et celle de ma fille, trahie par tous ceux que j'avais adorés, ces deux légitimes possesseurs de mon cœur s'y trouvaient les

uniques habitans ; et j'aurais donné ma vies pour pouvoir rétrograder sur le passé. Mes souhaits étaient inutiles ; j'étais trop coupable à leurs yeux ; les apparences étaient trop contre moi pour essayer de me justifier.

Je me levai le matin le teint fatigué, l'œil abattu. Mon hôte entra chez moi et me dit : — Du courage, ma pupile ; je suis votre ami, votre égide : je vous conduis au rendez-vous, ne perdez rien de votre caractère. On vous a trop maltraité pour ne pas avoir le courage de soutenir avec dignité la présence d'un homme perfide qui vous a trompé.

Madame de L.... entra chez moi, fit ma toilette elle-même ; elle me para de tous ses bijoux, tira le meilleur parti possible de ma petite personne, et me fit remarquer dans la glace que j'étais encore gentille. M. de L.... me donna la main ; nous montâmes en voiture, et nous arrivâmes chez le notaire en même-tems que mon époux. Mes jambes faillirent ; mais mon compagnon

compagnon de voyage me soutint : nous parûmes devant le notaire. Mon époux laissa tomber ses beaux yeux sur moi, je fus prête à m'élancer dans ses bras; mais la bienséance me retint. Je rappellai toute ma fierté, et je le regardai avec assurance. Le notaire lit un acte que je n'étais pas en état d'entendre : ensuite, il me présenta une plume pour le signer, en me demandant si j'avais connaissance de ce traité avec mon mari ? Je répondis que non, et que j'étais chez lui sous la bonne foi des traités. Mon mari m'ajouta que je lui avais promis de le signer. Je pris la plume de ses mains, et ajoutai mon nom au sien. Tout-à-coup sa figure changea de contenance; il prit un ton insolent et ironique qui le démasqua et me fit voir en lui le plus fourbe des hommes.

Monsieur, lui dis-je, vous m'avez trompée : vous avez profité d'un reste de faiblesse que j'ai pour vous pour me faire signer un acte que je ne connais pas : vous vous emparé du peu de fortune que je vous ai apporté ; mais ce n'est pas trop payer

pour me guérir d'avoir aimé un tel monstre ! Vous faites plus encore, vous poussez la scélératesse jusqu'à me priver de ma fille ; mais.... — Madame, dit-il en me conduisant vers la porte, on vous donnera l'expédition de l'acte. Adieu pour jamais.

Je remontai dans ma voiture. M. de L.... calma mes sens en me faisant voir que ce dernier trait de mon époux devait me le faire oublier pour jamais. Je demeurai pendant plusieurs jours affectée de cette dernière rupture ; mais la raison et ma philosophie naturelle vinrent bientôt à mon secours.

Il ne me restait plus qu'un moyen, celui d'aimer ; mais où trouver l'être qui pût m'inspirer un sentiment prépondérant. Ce n'était pas en restant du matin au soir chez M. de L.... Les grands froids étaient passés ; la vie tranquille que j'avais menée chez mes nouveaux amis m'avait fait reprendre un peu d'embonpoint et de fraîcheur. Un matin que le tems était beau et que j'allais faire des emplettes au P.-R..., la queue de

ma robe, sur laquelle on marcha, me fit faire un mouvement pour la retirer : on se saisit de ma main en me disant : — C'est vous, chère Olimpe ! Ciel ! que devins-je ! c'était celui que je n'avais jamais pu bannir de mon cœur, celui que je n'avais cessé d'adorer ; c'était l'Auguste, l'Auguste par excellence. Quel miracle ! Hélas ! il se fut bientôt justifié sur son absence. Je le conduisis triomphant chez mes hôtes ; ils le reçurent comme un second moi-même : nous passâmes la journée, et même la nuit ensemble. Quelle nuit ! . . . . que j'eus de plaisir à lui pardonner ! Bientôt je crus devoir bénir le ciel de la tournure qu'avait prise ma rupture avec mon mari ; car le cœur qui aime voit tout en beau ; c'est encore une propriété attachée à ce délicieux sentiment.

Mes hôtes eurent beau avoir des égards pour mon amant, ils ne lui plaisaient pas. Il voulut entrer dans des détails sur mes intérêts. Il demanda qu'elles étaient les conditions du traitement amical que je recevais chez eux. Alors, ils firent paraître

un mémoire de deux mille et quelques cens livres. Sûrement je n'étais pas assez riche pour soutenir une dépense aussi considérable.

M. de L.... me proposa de vendre mes droits à un de ses amis, qui paierait comptant, et que lui me ferait huit cent livres de rente, et qu'il s'arrangerait pour que je pusse toujours rester chez lui. Mon mari, par le dernier traité, devait m'envoyer des meubles et deux mille francs comptant. Je commençai par payer mon hôte, et plaçai chez lui le reste de ma dot aux conditions qu'il m'avait proposées, et d'accord avec mon amant, je signai encore cet arrangement. Mon amant et moi, nous restâmes tranquilles pendant quelques mois. Il rallentit ses visites, et je ne le vis plus.

CHAPITRE XXV.

Embarras d'Olimpe avec Auguse et son nouvel amant.

DÉLAISSÉE encore une fois par l'inconstant Auguste, je fis connaissance d'une dame Italienne qui me mit en tête de me mettre chez moi, et de courir les hasards de la fortune et de l'amour, sur-tout de renoncer à ces passions qui finissent toujours par être préjudiciables.

Ayant reçu du linge et un lit de S... je fus louer un appartement de douze cens francs, un premier charmant près le P.-R... Je dépensai en papier et peinture mille écus. Je pris pour deux fois autant de meubles chez un tapissier : comptant sur les huit cens livres de rente que me faisaient M. et madame de L...., je m'installai tranquillement dans mon nouveau logement.

Un soir que j'étais aux expédiens, j'entends nommer mon nom sur une petite ter-

rasse au-dessous de mes fenêtres. Elle est chez elle, dit une femme que je connaissais ; nous pouvons monter. J'allais me mettre au lit, lorsque j'entendis sonner : je fus ouvrir. Derrière la dame qui se présenta, je vis un être de la plus riche taille, une figure à la Louis XV, et si magnifique par sa mise, qu'à peine pouvais-je à la lumière soutenir l'éclat de ses bijoux.

Nous nous asseyons sur un canapé : il me demande la permission que ma femme-de-chambre allât faire venir à souper ; mais comme je n'en avais pas, la dame qui l'avait introduit chez moi s'offrit d'y aller. Après un souper charmant, il me demanda la permission de faire les honneurs de chez moi : il congédia la dame et lui donna rendez-vous le lendemain matin pour déjeûner. Cet homme, que je trouvais fort à mon gré, m'eût inspiré une grande passion, s'il eût un peu filé le parfait amour. — Je connais, madame, votre position, qui vous êtes, et à qui vous appartenez ; est-ce que vous ne reviendrez jamais de ces grandes passions, dont vous n'avez cependant

pas à vous louer. Oui, ma chère Félicité, c'est ainsi que je veux vous nommer, je vous aime autant que je vous aimerais dans quinze jours ; pourquoi perdre ce tems ? Quand on est l'enfant des circonstances, on n'en a jamais à prodiguer. Dans quinze jours, peut-être, vous ferez un nouvel heureux ; je suis digne de l'être. Toutes les raisons que vous m'opposez sont autant de sophismes, mon petit ange; vous avez trop d'esprit pour en être la dupe. Tenez, vous n'êtes pas riche, vous avez des dettes, je viens de gagner au jeu, vous me plaisez, voici cinquante louis, faites-vous en honneur, et passons la nuit ensemble dans ce joli dodo ; pouvez-vous me refuser un instant de plaisir ?.... Je ne pus résister à des argumens de cette force ; ses manières charmantes eurent bientôt achevé de vaincre la résistance du premier moment, et nous fûmes complettement heureux.

Il y avait six semaines que je n'avais revu le perfide Auguste ; ainsi je jurai à mon nouvel amant d'avoir pour lui tous les sentimens que j'avais eu pour cet ingrat.

A neuf heures du matin, on vint sonner ; je fus ouvrir presque nue, croyant que c'était la dame de la veille; mais quelle fut ma surprise de voir Auguste! Jamais de ma vie je ne fus si confondue, si embarrassée : il m'embrasse sans être nullement surpris de ma froideur ; et tout en entreprenant encore de se justifier, il allait entrer dans ma chambre à coucher, lorsque revenue de mon saisissement, je me jette au-devant de lui en lui disant : n'entrez pas, vous êtes remplacé. Alors nous changeâmes de rôle. Ce fut lui qui ne savait plus quelle contenance faire. Il entra dans le sallon, s'assit, et ne pensait plus à s'en aller, lorsque m'entendant nommer Félicité, et reconnaissant la voix du marquis de V...., je passai près de ce dernier, qui me dit qu'il connaissait la voix de son rival ; mais qu'il le priait de nous laisser la liberté de déjeûner.

Je revins à Auguste, et lui dit que j'étais désolée, que j'avais affaire ; mais que s'il voulait repasser dans l'après-midi, j'aurais une conférence avec lui qui le mettrait au

au fait de cet évènement. Il serait difficile de peindre son étonnement et sa mortification ; car la jalousie a accès dans le cœur de l'homme lors même qu'il n'aime pas : son orgueil offensé l'emporte sur son amour.

Comment, ajouta-t-il ! j'ai déjà un successeur ! et déjà je suis de trop chez vous ? Je n'aurais pu le croire ! O, Olimpe ! je vous avais élevée jusqu'aux cieux, et mon rival n'a fait de vous qu'une Félicité terrestre !... La fureur était peinte dans toute sa physionomie en se retirant.

Dieu ! quel trouble il laissa dans mon ame ! quel évènement mal-encontreux !.... Félicité ! Olimpe ! répéta mon nouvel amant en s'approchant de moi. — Venez encore, ma belle, jouir des félicités terrestres..... Pourquoi les mortels voudraient-ils anticiper sur les plaisirs des Séraphins ? Dieu ! que votre Candide est fou ! Mais, bel ange, raisonnons un peu. Cet homme vous a-t-il rendue plus heureuse qu'un autre ? a-t-il fait pour vous des sacrifices suffisans pour vous mettre à l'abri des besoins les plus

urgens ? Car pour pratiquer les vertus angéliques ; il faut être à l'abri des besoins de l'humanité ; et votre position, ma chère amie, est telle, que toutes les nécessités vous assiégent continuellement. Cet extravagant moraliste ne peut jamais que vous nuire. Il ne vaut pas mieux que toute votre vertueuse et angélique famille ; et comme elle, qui prie l'éternel de vous conserver le cœur chaste, il vous laisserait périr de misère. La vertu austère dans le siècle où nous sommes, mon enfant, n'est pas la route la plus sûre pour arriver au bonheur terrestre ; à moins que tu ne veuilles anticiper sur la béatitude. Alors, que fais-tu à Paris, où une jolie femme ne spécule que sur le plaisir ? Tiens, ma reine, un honnête libertin comme moi te vaut beaucoup mieux que ces vertueux surannés. Il faut avoir l'esprit de son siècle au moral comme au phisique. La manière de penser change comme les modes. Ne serais-tu pas ridicule d'avoir des grands paniers, des hauts talons ? eh bien ! une vestale à Paris est tout aussi déplacée ; et on ne t'accordera pas seulement le froid sentiment de l'admira-

tion : tu périras dans l'indigence et même le ridicule ; car la vertu indigente a peu de prosélytes ; la pitié est le dernier des sentimens qu'il faut inspirer.

Mais, viens, viens, mon petit ange : te voilà toute sérieuse. Regarde donc comme ce nuage de tristesse a ombragé ton front! Que tu étais bien plus charmante hier soir en t'abandonnant mollement au plaisir! lui seul a l'art d'embellir ; est-ce à nous à réformer la nature? Nous y perdrions tout. Abandonnons-nous au torrent.... Viens..... viens : que sur ce sopha je mette mes argumens en pratique, et que je te fasse avouer qu'un libertin aimable est mille fois plus charmant qu'un inutile moraliste....

Il n'eut point de peine à me convaincre de la vérité, et même de la nécessité de ses principes : ses argumens furent sanctionnés par le plaisir.....

La dame arriva pour déjeûner : il fit venir un restaurant, et la gaieté et les ris furent de ce repas. L'aimable roué s'amusa beau-

coup avec la dame de la visite im-promptu que nous venions de recevoir. Puis, s'adressant à moi : — Faisons nos arrangemens, ma belle.

Je vous aime ; j'éprouve même pour vous un sentiment qui m'était inconnu jusqu'alors : je craindrais pour ma conversion, si je passais plusieurs jours de suite avec vous ; mais comme il est bien plus intéressant pour vous que je vous amène à mon période, que vous de me conduire au vôtre, écoutez-moi. Je veux être votre amant adoré quand je suis avec vous ; je veux effacer le souvenir de tout autre, lorsque je vous possède. Lorsque je viendrai chez vous, votre porte me sera toujours ouverte, et lorsque je serai chez vous, elle sera fermée à tout le monde. Je prendrai, en partie, soin de vous. Il est doux de rendre heureux ce que l'on aime. Vous voyez que je ne suis pas encore un roué corrompu, mais un charmant libertin. J'ai trouvé avec vous la satisfaction des sens, et même la félicité du cœur. Comme je viendrai vous voir souvent, j'embellirai votre domicile, dont

vous me permettrez de faire le mien de tems en tems. Tolérez-moi des fantaisies, moi, je vous passerai des caprices. La liberté, même en amour ; de la constance, voilà le bonheur des gens honnêtes. La fidélité est faite pour les fous. Adieu, ma délicieuse Félicité. Tenez-vous prête pour quatre heures que je viendrai vous prendre pour aller dîner chez votre voisin Méot, et puis au spectacle. Adieu l'Amour, adieu.

Il emmena avec lui la dame ; il lui fit un magnifique cadeau, et m'envoya par elle un charmant chapeau, dont il exigea que je fusse parée pour le dîner, parce qu'il devait s'y trouver plusieurs de ses amis. Il ne voulait pas non plus que la dame amenée par lui fût inférieure en toilette aux autres dames, et avait ordonné à sa complaisante et la mienne de surveiller ma parure.

Je n'eus que le tems de faire les emplettes qui m'étaient nécessaires, et de payer mon loyer et quelques dettes criardes. Je rentrai chez moi satifaite de ma

conquête au point d'en devenir folle. La satisfaction répandue dans tout mon être m'avait déjà embellie lorsqu'Auguste vint. Il m'aborda d'un air timide, et s'informa de l'évènement qui avait amélioré mon sort. Je lui racontai tout, en lui assurant que les sentimens que j'avais pour lui n'en souffrirait aucunement ; qu'au contraire, je profiterais de ma nouvelle aisance pour lui prouver que j'étais plus que jamais son amie ; ce que je fis très-loyalement. Peu de jours après, je donnai un dîner à mes connaissances : mon Auguste en était l'ame. Il s'était rapproché un peu des principes du jour en fait de galanterie, et nous restâmes quelque tems tous tranquilles. Ce bonheur calme dura quelques mois. Mon généreux amant partit pour un voyage : je reçus plusieurs de ses lettres ; mais elles cessèrent tout-à-coup et je n'en entendis plus parler.

Après la perte de ce galant homme, dont je demeurai inconsolable, je vécus sur les débris de sa gratitude. Je donnais souvent à manger, et Auguste était toujours

l'ame et l'agrément de ces repas. Mais son inconstance habituelle m'avait accoutumée à ne plus penser à lui que lorsqu'il revenait. Je vis bien qu'il fallait que je me pourvusse d'un autre attentif.

CHAPITRE XXVI.

Rencontre imprévue de Mylord P.... , et maladie d'Hortense qui la fait croire morte.

Me voici donc encore, ma bonne amie, dans une espèce d'inquiétude sur mon sort, tant il est vrai que mon bonheur ne peut être durable.

J'allai souvent au spectacle pour me désennuyer, et quelques avantures très-légères furent le résultat de plusieurs jours de désœuvrement, lorsqu'un soir sortant seule du théâtre de la République, je m'arrêtai dans une vente, et mit mon enchère sur des bas de soie de femme. Un petit homme qui se trouvait derrière moi mit encore au-dessus. Je le regarde, il me sourit : j'avais une idée confuse de le connaître ; il se fit adjuger les bas. Ce n'est pas galant, monsieur, lui dis-je, et je sortis. Il me suivit et me proposa de faire un tour de promenade dans le jardin; mais

comme

comme il faisait très-froid : — Hortense, me dit-il, voulez-vous que j'aie l'honneur de vous offrir à souper ? Montons chez les Provençaux ; ils ont un sallon bien chaud et bien composé. — Hortense ! pourquoi me nommez-vous ainsi, monsieur ? — C'est que dans des tems plus fortunés pour mon cœur, vous m'aviez permis, madame, de vous donner ce nom. Que je suis heureux de vous rencontrer, ma chère Hortense ! est-ce qu'il ne me serait plus permis de vous nommer ainsi ?.... Je le regarde : il était tellement enveloppé de fourure, que je n'avais pu le reconnaître avant qu'il ne m'appellât par ce nom. — Quoi ! c'est vous, mylord ! quel bonheur de vous rencontrer, mon excellent ami ! que de choses nous avons à nous dire !....

J'acceptai sans façon le souper qu'il me proposait. Il me dit qu'il avait été forcé de faire un voyage si précipité, qu'il n'avait pu m'écrire ; et qu'à son retour, il avait cherché envain après moi, lorsque le hasard me fit trouver dans cette vente, où il avait dessein de faire cadeau des bas à la

personne qui mettait la sur-enchère pour lier connaissance avec elle (1).

Je lui racontai mes aventures depuis que je ne l'avais vu, et le pourquoi il n'avait pu me trouver ; il m'écouta avec la plus grande attention. Nous nous liâmes de nouveau ; je redevins Hortense dans les bras d'un ami sincère. Plusieurs mois s'écoulèrent dans l'intimité la plus parfaite ; mais comme il n'était pas de bonheur durable pour moi, ce qui est ordinaire aux femmes de mon âge n'étant plus commun chez moi, depuis mon incarcération, je devins insupportable à tout le monde, et chacun m'abandonna, excepté mylord. Je dépérissais tous les jours au point que mon individu ne présentait plus qu'une charpente hideuse. Mylord, je lui dois cet hommage, eut pour moi les soins de la plus tendre mère. Cette tendre amitié que je remarquai en lui m'attacha tellement à la vie en sa faveur, qu'aidée de ses soins, ma santé se rétablit.

---

(1) Galanterie anglaise.

Le 13 Vendemiaire arriva. Je reposais tranquillement dans les bras de l'amitié, lorsque j'entendis sonner impitoyablement à ma porte. Je m'empresse aussi-tôt d'ouvrir. Que vois-je? l'infortuné Auguste qui vient me demander encore l'hospitalité. Le trouble s'empara de mon ame; mais ce n'était plus ce délicieux sentiment que j'avais éprouvé tant de fois pour lui. Mylord, dont l'ame noble et généreuse est au-dessus de tout éloge, s'empresse avec moi de lui faire un lit pour le mettre en sûreté.

L'allarme était si générale dans Paris, que Mylord dut penser aussi à sa sûreté. Après avoir eu la délicatesse d'approvisionner ma maison et de pourvoir à tous mes besoins pour plusieurs jours, il vint me trouver et me tint ce langage : — Ma chère Hortense, un Anglais étant un être plus que proscrit, il se pourrait que l'on fît des visites domiciliaires et que vous fussiez compromise; pour éviter ce double malheur, je me retire. Tâchez d'être utile à cet intéressant proscrit ; et après avoir cherché une cachette pour lui, il nous dit

adieu : quelqu'instances que je fisses, rien ne put l'arrêter.

Je restai donc seule avec celui qui avait été l'idole de mon ame : mon orgueil se trouva terrassé par l'urgence du moment. Mais comme l'amant de mon cœur qui, de son propre mouvement a cessé de l'être, ne le redevient plus, j'étais bien certaine de n'avoir plus pour lui que la déférence de l'amitié.

Deux dames de mes amies vinrent passer la journée avec moi ; la soirée étant plus calme, elles retournèrent chez elles. Quand elles furent parties, Auguste mit tout en usage pour reconquérir ce cœur qu'il avait si cruellement outragé ; mais il ne put rien obtenir. Cette Olimpe qui jadis était si voluptueuse, même provoquante lorsqu'elle était son amante, n'était plus qu'une amie tendre prête à lui rendre tous les services possibles.

Au bout de trois jours, l'orage politique étant dissipé, nous nous quittâmes bons

amis. Mylord revint chez moi si-tôt la retraite de celui qu'il avait cru son rival. Enchanté d'apprendre que celui-ci n'avait rien regagné de ses droits, il m'en aurait adoré davantage, si depuis long-tems il n'eût ressenti pour moi l'amour le plus tendre et le plus constant.

Ma santé était toujours languissante : les médecins m'ordonnent l'exercice du cheval. Nous étions dans la belle saison, et tous les jours nous dînions ou aux Champs-Elysées, ou au bois de Boulogne. Un soir que je montais un cheval fougueux, et que Mylord et ses amis avaient bien dîné, nous faisions caracoler nos chevaux, lorsque le mien me jetta dans un trou assez profond, où je manquai de me casser la jambe. Cette chûte m'occasionna une fièvre violente qui fit déclarer une maladie des plus compliquée qui me mit à deux doigts de la mort. Pendant plus d'un an que je restai chez moi dans les angoisses de la plus affreuse douleur, j'épuisai les finances de Mylord, et me trouvai dans l'état de dénuement le plus absolu, et sans aucune ressource.

Vous croyez peut-être, mon amie, que dans un semblable état, je m'adressai à ma famille, point du tout : je savais que la générosité était sa moindre vertu. Je pris le parti de céder mon appartement pour une somme assez considérable, dont j'employai la moitié à payer un médecin ; et l'autre moitié, avec le reste de mes meubles et effets furent portés chez une dame italienne, qui me cédât une pièce chez elle. J'y demeurai un mois. Mes souffrances étant toujours les mêmes, je me fis conduire dans un hospice où je pris un nom supposé pour qu'on ignorât, dans tous les cas, ce que j'étais devenue.

Mylord avait pris soin de moi chez mon amie ; mais on s'était occupé de cacher à sa sensibilité le parti que je venais de prendre. Lorsqu'il l'apprit, il faillit en mourir de douleur. Il obligea mon amie de l'accompagner à l'hospice qui renfermait l'idole de son cœur. Ils demandèrent après moi au bureau de cette maison, qui les envoya dans une salle où il était arrivé la veille une femme portant le nom

d'Hortense, et qui y était morte presque en arrivant.

Arrivés dans la salle, et apprenant que j'étais morte, Mylord n'en voulut rien croire : il demanda aussi-tôt à être conduit à la salle des morts, où, disait-il, il me reconnaîtrait à certain signe. Là, ne trouvant que des femmes sans tête, il fallut bien qu'il eût recours au signe qu'il me connaissait : effectivement, il se crut convaincu en trouvant pareille marque à un de ces cadavres inanimés. Il voulut encore visiter les malades, mais il était trop tard. Il s'en retourna avec une fièvre qui le fit rester pendant un mois au lit.

Mon amie apprenant ma mort, vendit tous mes effets et repartit pour l'Italie avec son amant : de sorte qu'à ma résurrection je ne me trouvai pas une chemise à mettre.

Après avoir passé six semaines dans des tourmens inouis, un médecin bon physionomiste découvrit ma maladie, et apporta tant de soulagement à mes maux, qu'en

peu de tems je fus en état de me promener avec les autres. Mylord, qui ne pouvait quitter les lieux de ma sépulture, se trouvant par hasard à rêver dans l'endroit où j'exerçais mes faibles jambes, je crus le reconnaître à quelques mots qu'il articulait, et je m'approchai de lui; mais voyant qu'il ne me reconnaissait pas, je l'arrêtai par son manteau. — Mylord, lui dis-je, reconnaissez Hortense; elle vit encore, et pour vous aimer. Après ce peu de mots, je m'évanouis dans les bras de Mylord, qui me fit reporter à mon lit. Il avait autant besoin de secours que moi! Enfin, il me fallut encore rester six semaines dans ce lieu de douleur pour être en état d'en sortir. Pendant ce tems, Mylord me prodigua tous ses soins, et fit toutes ses dispositions pour me recevoir chez lui.

CHAPITRE

CHAPITRE XXVII.

Résurrection d'Hortense, et visite qu'elle rend à son premier amant Q.....te.

Me voici donc arrivée chez le vertueux mylord P.... qui n'avait pu me venir chercher, parce qu'il s'était foulé le pied la veille. J'étais si faible et si fatiguée, qu'il me fit coucher en arrivant. La joie de me revoir dans le monde me fit bientôt reprendre mes forces : la vie sobre que nous menions, proportionnée à nos finances, acheva de me mettre sur pied. Nous passions des jours assez calmes, Mylord et moi, dans une honnête médiocrité ; la possession de mon cœur faisait toute sa félicité : moi-même je m'abusais au point de croire que ce serait là le terme de mes folies, lorsqu'une circonstance vint me prouver que ce cœur ne guérirait jamais et me maîtriserait toujours tyraniquement.

Je lisais les feuilles publiques : par elles,

j'apprends que M. Q.....te ; mon premier amant, est de retour de l'Autriche ; qu'il est habitant de Paris. Mon premier mouvement fut d'aller le trouver. Je me dis : comment ! l'idole de mon cœur respire le même air que moi, pourait-il ne plus m'aimer, lui qui m'a tant adoré ? Les mouvemens que mon cœur éprouve ne me sont-ils pas les garans du sien ? D'après cette conjecture, j'oublies qu'il y avait à peu-près trois ans qu'il ne m'avait vu ; que depuis ce tems, le burin du malheur avait gravé mes traits ; que j'étais à peine convalescente d'une longue maladie, et que ma mise ne me permettait pas de me présenter à lui, ni de l'engager à venir chez moi, puisque j'étais chez un Anglais; que de considérations auraient dû m'arrêter ! mais mon cœur brûlant en a-t-il jamais pu connaître !.... Non, non : je l'aimais encore; et ne suivant que le premier élan de mon cœur, je gâtai tout.

J'écrivis à cet ingrat une lettre de feu : il me répondit par une de sentiment, et m'assigna un rendez-vous chez lui.....

Trouvez bon, chère amie, que par des raisons de circonstance et de politique, je supprime ici ce que je pourai dire dans un tems plus reculé, et que je jette un voile épais sur deux années de mon existence.

Je coulais mes jours paisiblement avec Mylord, lorsqu'un soir nous promenant, je fus rencontrée par un individu qui me dit qu'une personne de S.... demandait à me parler; qu'il me priait de passer avant onze heures du matin dans un hôtel garni voisin de la porte St.-Martin; que je demanderais une personne de S.... J'eus beau demander qui c'était, je n'en pus savoir davantage. Je passai la nuit très-inquiète.

Le lendemain, je fis une toilette légère, mais agaçante, et me rendit au rendez-vous. Un domestique m'introduisit mystérieusement dans le fond d'un appartement: j'apperçus un grand homme qui écrivait sur une table. Il ordonna au domestique de se retirer; et d'un pas grave, plus gravement encore il me salua. J'ouvris mes

grands yeux; j'examinai l'homme : ne nous étant pas vus depuis dix ans, notre silence et notre examen n'avaient rien d'étonnant. Enfin, il le rompit le premier : il me demanda si je ne reconnaissais pas mon frère! — Mon frère, dis-je, depuis si long-tems que je suis orpheline, je n'ai plus ni frère, ni sœur : je n'ai qu'un ami qui me tient lieu de toute ma famille. Si vous êtes mon frère, monsieur, êtes-vous trop grand seigneur pour ne pas venir chez moi ! Vous avez mon adresse. Que signifie cette tournure mystérieuse que vous prenez pour me voir ? — Madame, j'ignorais si la lettre de mon père, qui vous fut adressée, était bien à votre nom; d'ailleurs, savais-je si vous eussiez voulu me voir. Au surplus, madame, je viens pour vous annoncer la mort de notre mère. Un ruisseau de larmes coule de mes yeux. Oh, monstre que vous êtes ! vous avez laissé descendre ma mère au tombeau sans que j'aye pu recueillir son dernier soupir ! Votre intérêt vous oblige maintenant à me voir; sans cela, vous vous seriez peu inquietté de moi. Je suis donc maintenant une des cordes de l'harmonie

à laquelle il était si dangéreux que je touche il y a trois mois ? Il défendit de son mieux une cause aussi mauvaise, en prétendant qu'il avait toujours été mon ami.

Sans trop ajouter foi à sa justification, l'aveu de ses torts rétablit bientôt entre nous une certaine confiance. Je déjeûnai chez lui, et il revint chez moi.

Je me déterminai à aller moi-même régler mes droits dans la succession de ma mère : mon ami n'étant pas à Paris, je ne pouvais y envoyer personne ; j'étais bien aise aussi de voir la figure de toutes ces bonnes gens qui, trois mois auparavant, m'écrivait avec arrogance de ne pas souiller leur domicile ni troubler leur harmonie. Je disposai tout pour mon départ, et laissai partir mon frère le premier. En approchant de mes lieux pénates, j'éprouvai un saisissement involontaire : le lieu de la sépulture de ma respectable mère me saisit d'un saint respect. Mon père vint à moi, je l'embrassai et j'éprouvai le doux sentiment de la nature : tous ses torts fu-

rent bientôt oubliés ; mon cœur avait ressenti la commotion filiale, et je fis tout ce qu'il voulut.

Le premier jour de ma réception fut froid de la part de mes frère et sœurs, de mon père lui-même : tout le monde usa de politique avec moi ; mais comme je n'entrai dans aucun détail, et que l'on ne m'en demanda pas, nous vécûmes ensemble de même que si nous ne nous étions jamais séparés. Ce fut encore moi qui rompit la glace.

Je passai quelques jours dans la douce intimité de sentimens si nouveaux pour mon cœur ; et je les croyais tous épuisés entre ceux filiale et fraternelles. Déjà je me disposais à mon retour à la capitale : depuis quelques mois je croyais ma fille morte, et depuis si long-tems que je ne l'avais vue, les doux sentimens de la nature avaient tournés au profit de l'amour.

Le soir de la veille de mon départ, nous fûmes dans une maison voisine et amie de

celle de mon père. J'y trouvai cinq à six petits personnages de huit à dix ans ; de ce nombre, une petite fille m'intéressa davantage que les autres. De grands yeux ; beaucoup de finesse dans les traits, une physionomie spirituelle, bien faite, des graces naissantes, un son de voix charmant, des cheveux blonds cendrés et en quantité. Ce joli enfant attira tous mes regards ; personne n'eut l'air de s'apercevoir de l'attention que je portais à cette petite fille. On joua tranquillement ; mais moi qui ne joue jamais, je fus toujours de la partie des enfans. Mon choux, dis-je à la petite personne, vous êtes bien jolie : comment vous nommez-vous ? en même-tems je la pressais sur mon cœur, et en me rendant mes carresses, elle me dit : — madame, vous êtes bien bonne, je me nomme Clarisse. — Clarisse ! se peut-il ? — Avez-vous une maman, mon enfant ? — Non, madame ; maman est morte il y a long-tems. — L'avez-vous connu ? — Bien peu. — Où est-elle morte ? — A Paris. — Et votre papa, comment se nomme-t-il ? — Q.....et. Oh, ma fille ! oui, tu es ma fille ! Je m'éva-

nouis, et les joueurs vinrent à mon secours. Il n'y a que vous, mon amie, et ceux qui ont bien connu la sensibilité de mon cœur, qui peuvent juger de la situation où il se trouva.

Je ne pouvais plus me séparer de ma chère Clarisse, et je ne pensais plus à partir. De l'héritage qu'il me revenait de ma mère, je partageai avec ma fille ; et je fus assez généreuse pour préférer qu'elle retourne à une pension où elle était bien élevée, où elle avait des maîtres, qu'à la garder avec moi. Je ne voulais pas non plus que l'on pût m'accuser d'avoir influencé son caractère naissant. Ma fille est sensible, elle sera belle, elle a de l'esprit ; mais elle ressemble plus à son père qu'à moi : cependant je lui présume mon cœur et mon ame. Quelle douce sensation de se voir reproduite !

Il fallut me séparer de ma chère fille, l'aimant plus pour elle que pour moi. Ce sensible enfant m'était déjà très-attaché. Elle me dit des choses si touchantes en

faveur

faveur de son trop aimable père. Hélas! que ne paraissait-il?.... Cet aimable enfant me demanda si je n'en avais pas d'autre qu'elle, et me fit tant de questions ingénieuses, que je ne pouvais plus me séparer d'elle. Il fallut appeller la raison et la dissipation à mon secours pour me déterminer à cette cruelle séparation.

De tous les miens, un seul de mes beaux-frères m'avait proposé d'améliorer mon sort, si je voulais me fixer dans mon pays; Mais ce beau-frère, auquel je suppose un excellent cœur, joint à une mauvaise tête l'avarice et la jalousie : parlant toujours vertu; ce qui me ferait croire qu'il n'en a pas; car je regarde toujours comme douteuse celle que l'on affiche. Au surplus, mes très-chers parens, vos vertus ne sont que locales; car retirés dans le fond d'un désert, si vous n'aviez pas celles domestiques, que vous resterait-il donc?

Je fis mes adieux et partit. En approchant de la capitale, je sentis mon cœur se dilater. Je revis avec joie mon petit apparte-

ment, où je trouvai un petit Carlin que mon ami m'avait laissé en partant. L'absence de ce tendre amant ne tarda pas à me faire retrouver dans une triple position. J'aimais sans jouir, je jouissais sans aimer ; mais bientôt je jouis et j'aimai ; ce que l'on peut appeller le bonheur par excellence. Car, mon amie, n'est-il pas vrai qu'un amant est plus qu'un homme ! c'est la divinité du cœur ! c'est une ame en activité ! Les plus beaux attributs de l'amour n'ont de valeur que par les ressorts qui les animent. Pour une amante tendre, les ressorts de cette méchanique, c'est l'ame ; c'est en elle seule que se trouve toute la source des délices de la volupté. J'ajouterai encore que voilà d'où dérive le goût des femmes sensibles pour les capitales ; c'est qu'étant plus nombreuses en individus, elles peuvent plus facilement satisfaire à tous leurs penchans ; elles peuvent donner plus d'énergie à leur passion ; et si elles se sont trompées sur un choix, la facilité de le renouveller, l'espérance d'un meilleur les console. Enfin, tous les goûts, même les plus matériels et les plus

bisares, trouvent ici, dans le grand nombre, à s'assortir.

Je restai paisiblement chez moi jusqu'à ce que le printems venant embellir notre hémisphère, je me décidai à goûter les charmes de la promenade. Fatiguée d'une fort longue que je venais de faire, j'entre dans un lieu public pour me reposer, et porte mes réflexions sur des propos grotesques, et des figures qui l'étaient encore plus. J'étais fort occupée à cet examen, lorsque ma lorgnette s'arrêta sur un être charmant. Aussi étonnés l'un que l'autre de nous trouver en un tel lieu, je regardai ma démarche comme une licence philosophique ; et lui, comme observateur du genre humain, c'était un instant de désœuvrement qui le conduisait en cet endroit.

Le désœuvré, le superbe St.-Martin ne tarda pas à devenir le conquérant de mon cœur, que je regardais alors comme libre. Vous jugerez de ma conquête au portrait que je vais vous esquisser.

Celui qui porte ma devise et mes couleurs, réunit à toutes les beautés d'Hercule les graces d'Adonis, les charmes d'Alcibiade, l'ame d'Ovide, l'éloquence sentimentale du gentil Bernard, le favori des Neuf-Sœurs, l'Apollon moderne, marchant d'un pas aussi ferme dans le sacré valon que dans le boudoir de sa maîtresse.

Voilà, chère amie, le portrait non flatté de l'idole de mon cœur. Il me nomma son Illyrine. Que ce nom m'est cher! Oh! je crois que je ne le changerai jamais!

CHAPITRE XXVIII.

Illyrine fait connaissance d'un Hermite ; sa retraite à l'hermitage.

QUE vais-je vous apprendre, ma bonne amie ; ce St.-Martin, cet amant adoré qui possédait à lui seul toutes les qualités de mes autres amans, vient de repartir pour l'armée. J'en suis restée inconsolable jusqu'à ce que je fis rencontre d'un galant hermite dont les principes, les goûts et la manière de penser se trouvèrent si conformes aux miens, que je ne balançai pas à partager son hermitage.

Avant d'entrer avec vous dans aucun détail sur mon nouveau bonheur, je devrais vous gronder, si je n'étais indulgente envers mes amis, lors même qu'ils adoptent des opinions contraires à mes sentimens ; d'ailleurs vous savez que ce n'est pas de l'esprit qu'il faut pour faire fortune, mais de la délicatesse qu'il ne faut pas. Vous me

reprochez de faire banqueroute à l'amitié en faveur de l'amour. L'amour, vous le savez, est un sentiment divinisé dans mon ame depuis l'aurore de ma raison ; l'amitié me plaît et me console ; mais j'adore l'amour.... L'amitié charme l'homme dans ses peines, l'amour lui donne le bonheur dans ses plaisirs ; l'amitié est l'enfant de l'estime, l'amour est un don de la divinité ; l'un et l'autre concourent également au bonheur de l'humanité ; mais l'homme sensible préfère ce dernier ; c'est mon avis, c'est mon goût.

Vous ne me dites rien de votre séjour à Belle-Ville ; ce que l'on dit, ce que l'on pense, sont toujours bon à savoir. L'esprit inquiet est toujours exigeant. Avez-vous vu A.... ? vous a-t-il parlé de moi ? Une autre fois, soyez moins laconique ; la complaisance rend aimable ; et j'aime à trouver cette vertu dans mes amis. Pour vous en donner l'exemple, je vais vous détailler ma nouvelle position.

Illyrine, mon amie, est heureuse ; une

douce et paisible retraite, une retraite précoce, et plus honorable encore, a fixé tous ses vœux et comblé tous ses desirs. L'amitié a mis le terme à ma carrière orageuse, et l'amour encore embellit mes jours fortunés ; car l'honnête, le délicat et sensible M. B....., que j'appellerai désormais mon hermite, était comme moi fatigué de la variété et des sentimens trop ardens qui consument l'ame par leur excès, sans cependant totalement la satisfaire : comme moi inconstant, jusques dans son inconstance, il était occupé depuis des années à chercher une amie qui eût ses mêmes goûts, sa manière de penser et de sentir pour se fixer à elle et se séquestrer dans un hermitage. Là, rire de la folie de ceux qui cherchent le bonheur loin de la nature, et qui croyent, en s'écartant d'elle, aiguilloner leur desir ; et aussi en philosophes, nous amuser réciproquement des extravagances qui ont servi à mûrir nos goûts et notre jugement ; enfin, qu'un même et parfait accord pût rendre durable et à toujours le charme de notre solitude.

C'est encore le hasard qui guida l'aimable hermite vers moi. Etant connaisseurs et observateurs, un regard, un seul mot nous eut bientôt fait apprécier notre juste valeur : il me communiqua son goût pour la solitude, son projet de retraite et qu'il n'attendait plus qu'une compagne qui pût lui plaire pour l'exécuter.

Laissant échapper un soupir dont mon ame fut émue : — Je ne la trouverai jamais, s'écria-t-il ; toutes mes recherches seront vaines ; car quelle serait la femme jeune encore et qui aurait assez de philosophie pour avoir le courage de renoncer au tourbillon du monde, au charme de cette capitale. Non, non ; je renonce à ce chimérique bonheur.

— Arrêtez, lui dis-je en saisissant une de de ses mains : arrêtez, mon ami ; n'accusez plus le sort : vous avez trouvé cette compagne dans Illyrine ; puissiez-vous lui trouver assez de charmes phisiques, elle répond du reste ; elle est toute à vous : vos souhaits sont les siens. Hélas ! mon cher hermite,

Hermite, quelle route le destin nous a fait prendre pour nous rencontrer. . . . . De ce moment, M. B..... ne balança plus dans son projet, sûr d'avoir rencontré l'objet de toutes ses recherches, il ne s'occupa plus que des moyens de réaliser son plan de retraite.

Pendant un mois qu'il resta à la ville, nous nous vîmes tous les jours : nos goûts s'identifièrent davantage, et nos cœurs furent si parfaitement d'accord, que le plaisir vint y mettre le sceau.

Avant-hier, dimanche, le joquet de mon cher B..... entra chez moi, me remit une lettre de lui, où il m'invitait à me rendre chez lui de suite, pour me conduire de là à l'hermitage qu'il venait de se procurer à une lieue de Paris, afin de juger ensemble si nos goûts étaient bien remplis. Mon cœur tressaillit de joie. Je laissai ma femme-de-chambre gardienne de mon appartement, et volai dans les bras de l'amitié. J'y fus reçue avec les transports de l'amour. Tout était prêt pour le départ.

Nous montâmes dans une voiture avec ses domestiques et ses chiens. Il faisait beau quoique très-froid. Nous sortîmes de Paris par le plus beau côté, notre hermitage étant situé à un quart de lieue du bois de Boulogne, par conséquent sur la route la plus agréable et la plus variée. Jamais je n'éprouvai un embarquement aussi délicieux, et ne quittai la capitale avec autant de joie.

Ma main tendrement contenue dans celles de mon hermite, semblait m'annoncer le pilote bienfaiteur qui venait m'arracher de mon vaisseau prêt à faire naufrage. Sa figure douce et noble, dans laquelle était le sourire de la satisfaction, semblait jouir d'avance du bonheur qu'il me préparait dans ma nouvelle translation.

Les chevaux s'arrêtent à la porte d'une petite maison d'un goût assez bisarre, mais jolie, ornée avec tout le luxe de la simplicité : rien de ce qui peut contribuer aux commodités et aux agrémens de la vie n'y était oublié. L'appartement d'Illyrine y est

du plus élégant simple, et porte par-tout l'emblême de l'amitié qui fixe l'amour. Une bibliothèque bien choisie et assez nombreuse, achève de rendre ce petit boudoir le temple du sentiment..... Sa position est au Sud Sud-Est, et la vue en est charmante par son étendue et sa variation.

L'appartement de mon tendre hermite est contigu au mien. Il est aussi d'une simplicité épurée par le goût. D'un côté, il a la même exposition que moi, et de l'autre, qui est au Levant, il a en perspective une petite île charmante, et quantité de jardins dont les murs sont baignés par la Seine. Voilà l'esquisse de la solitude où votre amie doit se reposer d'une vie tumultueuse et en attendre paisiblement le terme.

O, mon amie! félicitez votre Illyrine; car très peu.... de héros.... peuvent attendre un tel port, après avoir été si longtems le jouet des flots irrités....

Mon cœur, pour cette fois, est fixé; ma

raison est enchaînée, mon ame, toutes mes facultés intellectuelles, sont à jamais à mon délicieux hermite. Mais il est bon que vous sachiez qu'il a environ neuf lustres, d'une riche taille, bien proportionné, d'une tournure la plus distinguée, une figure belle, spirituelle, douce; en un mot, sentimentale; le son de voix divin; les manières nobles, aisées, charmantes. Enfin, je n'ai jamais rencontré dans toutes mes excursions en amour, un homme aussi fait pour fixer l'amitié, l'attachement d'une femme sensible, tout en remplissant le poste d'un amant aimé.

C'est sous un berceau de lilas que je vous écris, non pas cette lettre, mais que je termine les Mémoires que vous m'avez demandés. Comme le souvenir de ma fille vient souvent ici troubler ma tranquillité, mon bonheur, cette nuit, elle s'est présentée à moi accompagnée de son père; et l'un et l'autre ayant interrompu mon sommeil, je suis descendue au jardin à l'aube du jour. Il est donc, mon amie, des souvenirs ineffaçables!... des souvenirs.... qui

peut.... Oh ! ma Clarisse !.... cesse de poursuivre ton infortunée.... mère, ta tendre et trop sensible mère !

Enfin, ma chère, comment ferai-je pour donner à ces Mémoires une chûte intéressante ? On a le goût tellement blâsé par les romans Anglais, que quand le lecteur ne finit pas par des hécatombes, quand son ame n'est pas crispée par des morts tragiques, que ce n'est pas la douleur qui fait couler ses larmes, il n'est pas satisfait. Eh bien ! cependant pour lui plaire, je ne veux pas mourir totalement, ni renoncer à tous les plaisirs pour lui en donner. La vie a encore tous ses charmes pour moi. Non, cher lecteur, qui que vous fussiez, je ne me ferai pas enterrer pour vous paraître plus intéressante. Il faut qne vous vous contentiez de me savoir jouir d'un bonheur calme et doux, d'une fortune honnête, d'une ame satisfaite par toutes les félicités du sentiment.

F I N.

650231